This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

ZAHAROFF
FUND

Vet. Fr III B. 3384

Bought from Lib. Niçoise 1·3·75

LA MUSE PARIÉTAIRE

ET

LA MUSE FORAINE

Tiré à deux cent cinquante-deux exemplaires :

2 *sur papier vélin petit in-12;*

50 *sur papier de Hollande, idem;*

200 *format in-8°.*

N°

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

LA

MUSE PARIÉTAIRE

ET LA

MUSE FORAINE

OU LES

CHANSONS DES RUES

DEPUIS QUINZE ANS

PAR C. N.

PARIS
CHEZ JULES GAY, ÉDITEUR
QUAI DES AUGUSTINS, 41

1863

Tiré à deux cent cinquante-deux exemplaires :

2 *sur papier vélin petit in-12;*

50 *sur papier de Hollande, idem;*

200 *format in-8°.*

N° 1 1 5

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

LA

MUSE PARIÉTAIRE

ET LA

MUSE FORAINE

OU LES

CHANSONS DES RUES

DEPUIS QUINZE ANS

PAR C. N.

PARIS
CHEZ JULES GAY, ÉDITEUR
QUAI DES AUGUSTINS, 41

1865

TAYLOR
UNIVERSITY
22 APR 1975
OF OXFORD
LIBRARY

A MONSIEUR

LE BARON CHARLES POISSON

Mon excellent ami, je vous dédie et je vous offre, si vous le trouvez bon, ce petit bouquin fait dans l'intervalle de deux ou trois gros, et pour m'entretenir la main. S'il est vrai que les petits cadeaux entretiennent l'amitié, aucun ne saurait plus que celui-là m'assurer de la durée de la vôtre. Quant à l'amitié que je sens pour vous, je ne puis, comme dit madame de Sévigné, m'en représenter d'autre au delà ; ce sont des terres inconnues.

C. N.

1er *janvier* 1863.

AVANT-PROPOS

Il y a deux manières de juger l'esprit humain, dans l'ensemble et dans le détail. Celle-là est la grande manière ; elle nous accable, pour ainsi dire, d'un seul coup de toutes les impressions que l'autre ne nous communique que successivement. Celle-ci, pour être la plus humble et aussi la plus facile, ne laisse pas non plus que d'être très-intéressante. On l'annoblit d'ailleurs en changeant le mot de détail en celui de variété. Quelques critiques, parmi lesquels il en est qui ont tout l'esprit, toute la grâce et tout l'attrait imaginables, ont adopté cette substitution, pour justifier le choix bizarre

quelquefois de leurs sujets d'étude, et leurs accommodements avec le goût. C'est ainsi qu'on les voit tour à tour peser dans la même balance les écrivains les plus austères et les plus excellents, et les écrivains les plus frivoles et les plus relâchés, chercher avec la même ardeur des scories dans l'or de la littérature et des perles dans son fumier : tout cela avec un succès qu'expliquent le talent de ces habiles critiques, et le bon accueil qu'en bas comme en haut reçoivent les œuvres d'imagination les plus dévergondées.

Je profite de l'occasion de ce petit livre pour recommander à ces messieurs un détail, je me trompe, une variété de l'intelligence humaine qui a bien son prix, à ne considérer que la quantité presque innombrable de ceux qui la cultivent et des œuvres qu'elle produit : c'est la chanson des rues. Depuis une quinzaine d'années environ, il en est sorti de dessous la presse plus de trente mille. Cela croît et provigne comme des orties sur un fond de gravois; mais il y a du bon dans l'ortie; la science l'a démontré; il ne s'agit que de l'en faire sortir, et alors l'herbe immonde devient

une plante digne de prendre place dans un dispensaire.

Il me vint un jour la fantaisie de faire collection de ces chansons, puis de les lire et d'en dire mon sentiment. Je ne sais si je dois m'en repentir, ma conscience à cet égard me reprochant tout au plus la perte d'un temps qu'on pouvait mieux employer; ce que je sais seulement, c'est que, à force de lecture et de patience, je suis parvenu à extraire de ce tas d'ordures, non pas quelque chose de parfait, mais de passable, de bon, et par-ci par-là de très-bon. D'où je comprends la possibilité d'établir cette thèse, qu'il n'y a pas de pauvreté littéraire à laquelle on ne puisse, avec un peu de complaisance (et avec plus d'art sans doute que je n'en ai mis dans cette étude), intéresser le lecteur, goûter soi-même quelque plaisir et le faire partager.

Il y aurait un livre à faire sur la chanson des rues. J'entends un livre qui en serait l'histoire depuis son origine jusqu'à nos jours. J'en laisse le soin à de plus diligents et me borne à en donner ici un fragment. Il embrasse une période de trois lustres (1849-1862). Je ne sache pas qu'il y en ait

eu de plus féconde, sans excepter la Fronde et la Régence, époques où l'on a le plus chanté. La part de Paris est sans difficulté la plus considérable. On y chante comme on y pleure plus qu'en aucun lieu du monde; mais la province fournit aussi son contingent, sinon avec un mérite égal, du moins avec une louable émulation.

Quelques auteurs de ces chansons ont acquis assez de célébrité, et l'ont assez méritée pour qu'il soit nécessaire au moins de les nommer; car, pour la plupart, les détails biographiques manquent absolument. Ce ne sont pas de ces hommes qui ont le privilège d'attirer les regards curieux de leurs contemporains, et qui entrent de leur vivant dans la postérité. Le public auquel ils s'adressent n'est pas un public d'érudits Il n'est un peu jaloux que de connaître, s'il est possible, les traits de leur visage, et quand il en a vu, comme on la voit en effet sur certains recueils de chansons, la représentation même grossièrement esquissée, il croit en voir assez sur leur compte et n'en goûte que mieux leurs écrits.

Je nommerai en premier lieu M. Alexis

Dalès. Il en est digne à tous égards. Aucun de ses nombreux émules, j'en excepte M. Colmance, esprit plus fin, plus délicat peut-être, et certainement plus cultivé, ne peut aller de pair avec lui. C'est un hommage qu'ils lui rendent eux-mêmes avec autant de justice que de modestie. Il naquit à Metz le 6 janvier 1813. Je relève cette indication sur le titre d'un petit cahier de chansons de seize pages, intitulé le *Panthéon chantant* (1), et édité par M. Roger. J'y trouve encore, et je la transcris fidèlement, cette notice biographique du poëte, signée Jules Lefort, et datée de 1859 :

« Tout le monde se rappelle la jolie chanson : *A genoux devant le soleil!* qui parut vers la fin de l'année 1839, et dont la vogue fut immense. Cette œuvre lyrique plaça son auteur, M. Alexis Dalès, au rang des chansonniers en vogue de l'époque, et commença sa réputation..., réputation bien méritée et qui promettait de grandir.

« Bientôt après parurent d'autres succès, parmi lesquels nous citerons : *Pauvre Pa-*

(1) 1re livraison.

vis! le Parasol marocain, *les Rouges-bord*, *Jacquot*, etc., etc. Puis vinrent les douces romances et les spirituelles chansonnettes : *la Barbe-Bleue*, *Eustache Coquelicot*, *les Petites affiches normandes*, *la Mère l'Anecdote*, *la Mine d'or*, *l'Anglais et l'Allemand*, *Chauvin et Dumanet*, *l'Amour dans tous les pays*, *le papa Bourdon*, *la Boule de neige*, *nos Souvenirs! Mes enfants*, *le bon Dieu vous voit!* J'en passe, et des meilleures, qui valurent à leur auteur l'honneur d'être interprété par *MM. Levassor*, *Hoffmann*, *Gozora*, *Édouard Clément*, *Eugène Clément*, et tout récemment par *Berthelier*, de l'Opéra-Comique.

« En 1851, la Société des auteurs et compositeurs de musique, s'empressa d'appeler à elle ce joyeux émule des *Ernest Bourget* et des *F. Bérat*. La muse de cet auteur aimé du public est une bonne fille, qui a toujours le sourire sur les lèvres, et qui, grâce à sa gaîté de bonne compagnie, est bien accueillie partout : on la rencontre aux théâtres, aux salons, aux concerts et aux cafés chantants. N'allez pas croire qu'elle en tire vanité, au moins; loin de là, elle affectionne

toujours la vieille guitare et l'orgue de Barbarie, et elle n'est jamais plus joyeuse que lorsqu'elle court les rues, ou va, par ses refrains populaires, *charmer* les loisirs des *gais pinsons* et des fauvettes de l'atelier. Symbole d'une fécondité peu commune, et d'un fond de gaîté inépuisable, le nom d'Alexis Dalès est dans toutes les publications lyriques, dans tous les recueils chantants, et le public ne s'en plaint pas, au contraire. »

C'est court; mais nonobstant cette brièveté et sauf ces *succès qui parurent*, cela est bien dit et suffit.

On associe quelquefois à M. Dalès, MM. Gustave Leroy, Victor Rabineau et Édouard Franchot, on réunit du moins leurs portraits dans le même cadre, comme l'a fait le même éditeur, M. Roger, dans son *Almanach parisien* de 1862 : mais c'est donner du mérite de ces trois messieurs une idée qu'ils n'ont assurément pas eux-mêmes. M. Dalès est leur maître; tout ce qu'on peut dire, c'est qu'ils en sont les écoliers et qu'il n'a pas à rougir d'eux. M. Franchot entre autres, promet plus qu'il n'a en-

core donné; mais, s'il faut en croire son biographe anonyme et comme lui chansonnier, il promet beaucoup.

« Les éditeurs en général, et en particulier les éditeurs de chansons (gens, du reste, parfaitement honorables), ont parfois des idées singulières. La dernière fois que je vis le mien, il me pria de faire pour lui une biographie d'Édouard Franchot. « Édouard « Franchot, lui dis-je, est un très-bon gar- « çon, estimé de tous ses camarades et, « de plus, un habile ouvrier cordonnier, « qui travaille en chantant du matin au soir, « et sa gaîté ne fait aucun mal à son alène; « ce qu'il gagne est pour sa famille. Belle « conduite, assurément; mais qu'est-ce que « le public a à voir? Cela ne le regarde en « rien. » Et pourtant pour plaire à mon éditeur, je suis obligé de lui apprendre qu'Édouard Franchot est né à Dijon, pays de Piron et de la bonne moutarde, le 11 octobre 1827. Bien jeune encore, il vint à Paris pour exercer la profession de cordonnier. Là, il fit comme tant d'autres; il travailla, il rima plus ou moins richement; il écouta, de loin, l'écho des applaudissements qui

accueillaient les productions coquettes et progressives de nos amis et de ses collègues en l'art de saint Crépin, Savinien Lapointe, Gonzalle et Joseph Landragin.

« C'est après avoir écouté et applaudi les auteurs que je viens de citer, que Franchot se décida à écrire ses refrains, pour les jeter aux échos oublieux et négligents, en les faisant paraître dans ces recueils où vous avez déjà vu des productions d'Alexis Dalès, Victor Rabineau et Gustave Leroy. Bien qu'Édouard Franchot ne soit connu que depuis peu de temps, on cite de lui *les Ages de la chanson*, délicieuse inspiration; *le Ménétrier*, ronde pleine d'entrain, qu'on a longtemps chantée et qu'on chantera longtemps encore; *la Part à Dieu*, romance véritablement charmante; *la Fleur du souvenir* est une poésie que plus d'un auteur estimé du public voudrait avoir écrite. Je pourrais en citer d'autres; mais Franchot est un de mes camarades, et je ne veux pas avoir l'air de faire de la camaraderie qui, aux yeux de quelques-uns, pourrait paraître exagérée (1). »

(1) Le *Panthéon chantant*, 7e livraison.

On voit que les idées des éditeurs, pour être parfois « singulières, « n'en sont pas moins bonnes. Rien de plus aimable et de plus sensé que cette biographie, et je ne sais si elle fait plus d'honneur à celui qui l'a inspirée qu'à celui qui l'a écrite.

Après ces trois derniers chansonniers et à une distance plus ou moins rapprochée, nous rencontrons MM Halbert (d'Angers), Baugé de Villeneuve, Baumester, Zombach, Pécatier, Sénéchal, Remy, Demanet, Parra, Ch. Durand, Vacherot, Pecquet, Matt, Léon de Chaumont, etc., etc. Il n'est pas un recueil qui ne contienne quelques-unes de leurs œuvres, et si ces laborieux troubadours n'y font pas leur fortune, il n'est pas douteux qu'ils ne fassent celle de leurs éditeurs On ne puise si souvent à la même source, que parce que le produit en est abondant et le débit assuré. C'est ce qui fait qu'il y a tant d'éditeurs de ces bagatelles. L'un traite avec un chansonnier pour telle chanson, l'autre pour telle autre chanson de ce même chansonnier; ils font de même à l'égard de tous. Ils constatent ensuite au bas de chaque pièce leur droit de propriété, accompagnant

parfois cette mention des menaces les plus sévères contre les contrefacteurs. Ainsi, dans presque tous les cahiers de chansons éditées par M. L. Vieillot, on lit à la fin cet avis non moins curieux qu'effrayant :

« AUX IMPRIMEURS DE BONNE FOI. »

« La maison L. VIEILLOT, qui, dès à présent, est propriétaire exclusive de plus de *quarante-deux mille chansons*, *romances*, *chansonnettes*, *barcarolles*, *mélodies*, *cantates*, *scènes comiques*, *duos*, *morceaux d'opéras*, *d'opéras-comiques*, *rondes*, *couplets de pièces de théâtre*, *etc.*, *etc.*, déclare qu'ayant passé des traités avec les principaux auteurs chansonniers, éditeurs de musique et de pièces de théâtre, il est presque impossible d'imprimer un cahier de chansons populaires, ou autres recueils collectifs, sans empiéter sur sa propriété; qu'en conséquence, des correspondants sont établis dans chaque ville de province pour saisir toutes les contrefaçons qui pourraient s'y débiter et poursuivre devant les tribunaux, et avec toute la rigueur des lois, les *imprimeurs*, *éditeurs* et *débitants* des contre-

façons des œuvres appartenant au sieur L. Vieillot, etc., etc. »

M. L. Vieillot, comme on le voit, est donc un éditeur considérable de chansons; on peut même dire qu'il en est le plus considérable, et qu'il aspire à rien moins qu'à être le seul. Partant, ses précautions contre la contrefaçon ne sont pas superflues; elles sont même fort naturelles.

Parmi les confrères de M. Vieillot, citons avec honneur MM. Lebailly, Roger, Durand, Jacques Aubert, puis MM. J. A. Sénéchal, A. Huré, Alphonse Zombach, Antoine Remy, Eugène Beaumester, Henri Parra, Baugé de Villeneuve, etc., auteurs et éditeurs à la fois, et même chanteurs. Aucun d'eux ne manque de protester d'avance contre toute usurpation de son bien; mais il le fait simplement et en deux mots. S'il cède une de ses œuvres à un confrère, il l'indique en ces termes : « Cédé à R. F. Matt, par C. Pradier; cédé à Caligné, par G. Leniept; cédé à J. Clavette, par Robequin; cédé à Mariani, par E. Hermant de Dorval. Il ajoute quelquefois « en toute « propriété. » Quelques-uns moins fanatiques

de leur droit, le prennent sur le ton de la plaisanterie.

« La propriété, dit M. Adolphe Joly, des éditions françaises ou étrangères est expressement réservée dans tous les pays où la propriété littéraire est assurée, l'auteur ayant traité d'avance des traductions anglaises, chinoises, portugaises, hébraïques, syriaques et argotiques. » Enfin, il en est qui font précéder leurs recueils d'une épigraphe :

C'est en chantant que je me suis levé,
C'est en chantant qu'il faut que je succombe;
Tel est mon sort; je ne l'ai point rêvé.
Je chanterai sur le seuil de la tombe.

HENRI PARRA.

—

Chanter fait oublier le chagrin le plus noir;
Répétez mes refrains du matin jusqu'au soir.

FRANÇOIS MATT.

—

Loin de moi ces chansons ignobles, incongrues
Que parfois l'on entend chanter au coin des rues;
Je veux que, sans rougir, en lisant mon recueil,
Toujours les gens de goût lui fassent bon accueil.

ALPHONSE ZOMPACH.

—

En dépit des jaloux, des sots et des méchants,
Le peuple avec plaisir écoute encore mes chants.

EUGÈNE BAUMESTER,
Chanteur de Paris depuis 1812.

De Boileau, beau parleur, je répète le style,
La critique est aisée et l'art est difficile.

LECLAIRE,
Auteur et chanteur.

—

Fille aimable de la folie.
La chanson naquit parmi nous;
Simple, légère, elle se plie
Au ton des sages et des fous.

HALBERT (d'Angers).

—

Le vin, au travers du cristal,
Égaye le buveur,
Et du chant le moindre signal
Enorgueillit l'auteur.

ALAIN HANOUS.

Enfin, un anonyme qui au triple talent de composer, d'éditer et de chanter, joint encore celui de jouer de l'orgue et qui montre la lanterne magique, publie cet avis en guise d'épigraphe :

« Le marchand de ce recueil de romances est porteur d'une superbe lanterne magique imitant la fantasmagorie. Il se transporte dans les sociétés où on lui fait l'honneur de le demander. Il fait également danser avec l'orgue. »

La province réclame aussi une mention en faveur de ses éditeurs; elle tient à ce

qu'on sache que, sous ce rapport comme sous beaucoup d'autres, elle n'est pas déshéritée. Ainsi, on remarque M. Meunier et ses enfants, à Charmes; madame et mademoiselle Ferret, à Blaye; MM. Duchier, à Clermont-Ferrand; Pellerin, à Épinal; François Durand (auteur), au Havre; Bajat fils, à Lyon; Debuire du Buc (auteur), à Lille; Julien, Lanier et Comp., au Mans; Louis Vautier (auteur), à Rouen; A. Carnaud, à Marseille; Metay (auteur), à Rouanne; E. Guinard, à Montpellier, etc., etc.

Quant aux chanteurs parmi lesquels, je le répète, il en est beaucoup qui, comme Homère, chantent leurs poésies, errant de ville en ville et de foire en foire, on connaît à Paris, Denis Jolivet *et son épouse;* Danjou *et son épouse;* Rousseau *et son épouse;* Van Gaveren *et sa famille;* Alphonse Spitalier; Leredde; Lépingle; Janeau, dit l'*homme à la vessie* ou le *chanteur rigolo;* Locard, dit *bambochinet;* les *Deux amis*, Goden et A. Remy; François Matt, *chanteur de Paris depuis* 1840; André *et son épouse,* Chedru *et sa famille;* Tayssière, *moniteur général de l'Orphéon;* Auguste, *troubadour marseil-*

lais; Chertemps *et son ami* Birot, et vingt autres : En province, Rigaud, à Agen; Tarditi, à Avignon; Eymin, à Aubagne; Roland, à Blois; Caucanas *et sa femme*, à Digne; Truc *et son épouse*, à Blois; J. Fiandino, à Évreux; Bertrand *et son épouse*, à Lille; Régis *et son épouse*, à Marseille et à Montpellier; François Auguste, *première voix de basse taille*, à Reims; Boivin, à Rennes; Loubens, *l'ami de la gaîté*, à Saint-Gaudens et à Lombez; Richard, à Marseille et à Avignon; Mariani *et sa famille*, à Vitry-le-Français; Baillait, à Amiens; Claude Bureau *et son épouse*, à Pithiviers, etc. Je me reprocherais de n'avoir pas nommé au moins un certain nombre de ces artistes nomades, avec ou sans leurs *épouses* et leurs enfants. Ceux-ci accompagnent non-seulement de la voix, mais aussi de l'orgue, du tambour de basque, de la harpe et de la guitare; ils sont à la fois le chœur et l'orchestre.

Les anciens ménestrels étaient aussi accompagnés quelquefois de leurs femmes, qui tenaient, comme on dirait aujourd'hui, le *bureau*, et qui recevaient l'argent des auditeurs :

Tous chiaus escumenie, de par m'autorité,
Du pooir d'Auberon et de sa disnité,
Qui n'iront à lours bourses pour ma femme donner.

HUON DE BORDEAUX.

(*Édit. Guessard et Grandmaison, p.* 163-4. 1860.)

« De par mon autorité, par le pouvoir et la dignité d'Auberon, j'excommunie tous ceux qui n'iront pas à leurs bourses pour donner à ma femme. »

La femme du ménestrel chantait aussi sans doute avec lui, ou le suppléait au besoin, car nous savons, comme le remarque M. Victor Fournel (*Revue de l'Instruction publique* du 13 nov. 1862), par un règlement de 1321, joint au *Livre des Métiers*, d'Étienne Boileau, qu'à côté des jongleurs et des ménétriers, il y avait des *jongleresses* et *ménestrelles* qui exerçaient personnellement la profession. Mais ce cas était rare alors; depuis il n'est devenu que trop commun.

Quand la famille leur manque, les chanteurs s'associent et exploitent sous la raison commerciale *un tel et Comp.*; par exemple : Vacherot et Comp.; Sévin et Comp.; Léon Ravelot et Comp.; Désiré et Comp., etc. L'un fournit le texte, l'autre la voix, un troisième l'instrument.

Nous vivons dans un temps où l'homme de lettres est un personnage considérable, où ce titre même paraît être si proprement le titre des nombreux adeptes de la littérature légère, qu'ils font à peine l'honneur aux écrivains de nom et de fait de le leur accorder : on ne sera donc pas surpris si je le revendique en faveur d'une classe qui, n'ayant rien de commun avec ceux-ci, n'a ni le loisir ni le soin de faire valoir ses droits à sa confraternité avec ceux-là. C'est ce qui m'a déterminé à entrer dans ces menus détails. J'aurais pu citer beaucoup plus de noms; mais j'en ai dit assez pour mon objet. Si je parviens, comme je l'espère, à élargir le cercle de la popularité dont ils jouissent, et à la faire pénétrer dans des régions plus hautes, je n'aurai pas tout à fait perdu ma peine. Mais si le public me tient compte de lui avoir signalé une des variétés de l'esprit humain, l'esprit humain fera-t-il de même? Là est la question.

LA

MUSE PARIÉTAIRE

ET LA

MUSE FORAINE

Il n'est aucun de nous qui, en flânant le long des quais, n'ait remarqué, de distance en distance, des files de petits papiers posés à cru sur les parapets, et garantis contre le vent par des fragments de silex ramassés sur la voie publique; il n'est personne également qui, dans certaines rues où les maisons sont séparées par des murs de jardins, n'ait remarqué le long de ces murs ces

TAYLOR INST. OXFORD

mêmes petits papiers suspendus à des ficelles, et clapotant au souffle des zéphyrs qui les agitent en sens contraire; on les voit encore, là où il y a des maisons en construction, s'étaler sur les décombres et tapisser les clôtures en planches, à l'abri desquelles les travaux s'exécutent. Ces petits papiers sont des chansons. Et parce que la condition de ce genre de poésie est la même que celle de certaine plante qui croît dans les lieux humides et voisins des habitations, envahit les vieux murs et fleurit jusque sur les gravois, j'ai dû lui donner le nom de cette plante et l'appeler *Muse pariétaire.*

La *Muse foraine* est sa sœur jumelle, transplantée dans un autre terrain. Elle végète dans les cafés-concerts, les casinos, les cabarets, où le débitant l'offre comme appoint au consommateur; elle rit sous l'archet joyeux du ménétrier dans les fêtes de village, ou pousse des cris rauques par la gorge avinée des chanteurs des rues.

Les chansons de l'une et de l'autre muse, de la première surtout, sont exclusivement à l'usage du peuple. Elles sont innombrables, bien que les sujets en soient relativement restreints. J'en ai feuilleté ou lu peut-être vingt mille, toutes composées depuis le commencement du siècle jus-

qu'à nos jours, et sur ce nombre il n'y en a peut-être pas cinquante qui soient originales. Elles ne sont toutes que des redites, par le fond et par la forme. Je trouve de plus, mêlées aux plus récentes, des réimpressions de Désaugiers, de Barré, de Piis, de Brazier, de Desbraux, etc. Mais elles sont là dépaysées; on les regarde comme des intruses; on les méprise, on ne les achète pas. Elles n'en sont pas moins les meilleures ou plutôt les seules bonnes de ces chansons, et elles restent telles en dépit de l'avilissement où elles sont réduites, et malgré la hauteur d'où elles sont tombées. Pareilles aux chevaux de course, mais plus heureuses, elles gardent dans leur décadence la force et l'entrain de leur bon temps, au lieu que les chevaux de course, en passant par tous les degrés qui séparent le turf du tombereau, perdent l'une et l'autre et meurent sous le fouet d'un charretier brutal.

Les sujets traités dans ces chansons, à quelque époque qu'elles appartiennent, sont les mêmes invariablement. Ce n'est pas sans doute la monotonie de la perfection, mais c'est la perfection de la monotonie. Au regard seul du style, il n'y a pas plus de variété. Ce qui leur donne une date et ce qui les distingue, ce sont les événements politiques, et

ils ne sont pas rares dans l'intervalle de soixante ans. A cette différence près, elles se ressemblent toutes, et l'amour, le vin, Napoléon, quelques caricatures de mœurs, un peu de philosophie et de morale plus ou moins relâchées sont leurs uniques et éternels refrains.

Examiner celles qui ont paru dans ces dix dernières années, c'est donc les examiner toutes. Aussi ne m'occuperai-je que de celles-là, en y observant l'ordre des matières que je viens d'indiquer.

CHAPITRE PREMIER

L'AMOUR

L'homme a connu l'amour avant toutes les autres passions. Cette vérité n'a pas besoin de preuve. N'ayant pas eu d'enfance et d'adolescence, puisqu'il naquit homme fait, Adam ne put en connaître d'autres, et le temps qui s'écoula entre sa naissance et celle de sa compagne fut trop court pour qu'il eût d'autre désir que celui d'aimer. Ses descendants n'ont pas le même privilége. S'ils ne cèdent pas à toutes les passions avant de céder à l'amour, ils les connaissent toutes à peu près, et quand vient le temps de faire connaissance avec l'amour, la plupart ne s'y exposent qu'avec un sentiment de défiance, fruit de l'usage pré-

coce et abusif des autres passions. C'est un malheur sans doute, et, de l'avis de ceux qui querellent la Providence, une injustice; mais je n'y vois pas de remède. Que dis-je? Le remède est dans l'empire même qu'exerce l'amour. Tel qui le sent pour la première fois véritablement, encore qu'il soit prévenu contre lui, devient un tout autre homme, c'est-à-dire meilleur. Il lui sacrifie les goûts excessifs dans lesquels il s'était complu jusque-là; il lui sacrifie du moins les plus mauvais. Ainsi, en ressentant la passion qui avant toutes autres s'empara du cœur de nos premiers parents, il semble qu'il recouvre en même temps quelque chose de leur innocence et de leur félicité.

C'est alors que, enivré des charmes qui l'ont séduit, et plein de reconnaissance pour le sexe dont ils sont l'apanage, il chante la femme, en vers s'il est poëte, en prose s'il ne l'est pas, en lignes rimées s'il ne sait ce que sont et la prose et les vers. Cette aimable ignorance me paraît être le propre de M. Révillon, l'un de nos chansonniers :

Oui, à Paris, les femmes sont charmantes,
Chacun admire leur goût et leurs beaux traits,
Puis, en tout temps vous les voyez aimantes;
De leurs bontés estimons les bienfaits.
Et c'est si beau de voir ces chères dames,
Car leurs appas sont doux et gracieux.
Vive Paris pour la beauté des femmes!
En les voyant on a le cœur joyeux.

Chantons toujours les beautés de la France,
C'est le pays partout très-renommé.
Voyez Paris ainsi que la Provence,
Car leur progrès partout est préféré.
L'on ne voit plus que des modes nouvelles,
C'est très-chéri en tout temps, en tous lieux;
Les femmes sont en France les plus belles,
Aucun pays, on ne les trouve mieux.

Honneur à toi, ô belle crinoline!
Toi qu'aujourd'hui flotte dans tout Paris,
Fixe ton choix, charmante Léontine,
La nouveauté embellit le pays.
Ah! que c'est beau, l'ornement d'une dame;
C'est élégant, brillant à tous les yeux.
Rien n'est plus cher qu'une gentille femme,
Car auprès d'elle on est toujours heureux.

« Ces romances, dit l'auteur dans un petit avertissement, ont été faites et composées par moi, Denis Révillon, voltigeur de la garde impériale. Tous ceux qui feront la lecture de ce petit ouvrage verront bien que je ne suis pas encore bien savant. Mais enfin, le peu d'instruction que j'ai, ce n'est qu'étant soldat que je l'ai recueillie. »

On ne peut s'exprimer avec plus de bon sens, de modestie et de correction. Pourquoi les vers de M. Révillon ne sont-ils pas aussi corrects que sa prose? Ils seraient parfaits. Mais puisque notre poëte est soldat, qu'il me permette de lui dire que, comme il y a pour chaque compagnie de vol-

tigeurs un nombre d'hommes fixé par le règlement, il y a pour chaque espèce de vers un nombre de syllabes fixé par la prosodie; que les lettres, les syllabes et les mots superflus sont aux vers ce que les passe-volants sont à ces compagnies: que dans son second vers, par exemple, la lettre finale d'*admire* est un passe-volant; que les hiatus, c'est-à-dire la rencontre face à face de deux voyelles comme *i* et *a*, dans *Oui à Paris*, sont défendus, de même qu'il est défendu dans la manœuvre de faire marcher deux compagnies de soldats en sens contraire, au risque qu'elles s'entrechoquent. Je pourrais poursuivre ce parallèle, mais c'en est assez, je pense, pour éclairer M. Révillon, et il n'y a pas de quoi le décourager. Rien n'est louable comme les efforts qu'il a faits pour s'instruire; on ne confesse pas avec plus de candeur qu'on n'est guère savant; on ne promet pas avec plus de délicatesse qu'on le deviendra davantage.

Je voudrais bien en dire autant de M. Antoine Remy, autre chantre des femmes et qui prend même le titre de leur *défenseur*. Mais, outre qu'il n'avoue pas aussi ingénument que M. Révillon sa faiblesse, il se montre au contraire très-jaloux de ses œuvres; il en veut être le maître et annonce qu'il en *poursuivra la reproduction*. Cela n'indique pas qu'il s'estime médiocrement. Voyons

si la bonne opinion qu'il a de lui-même est justifiée. Il commence ainsi son plaidoyer en faveur du sexe :

Du sexe aimable ici je prends la cause,
En me faisant défenseur de ses droits;
Et c'est pourquoi ma faible voix repose
Sur la justice, et j'invoque ses lois.
L'honnête femme ici-bas est un ange
Dont tout chacun doit chérir la bonté.
Pour son amour je donne ma louange;
Gloire à la femme! hommage à sa beauté!

Le poëte, comme on le voit, s'élève tout de suite à une certaine hauteur; mais il perd haleine dès le second couplet, et retombe sur la terre au troisième :

La femme, enfin, n'est-elle pas le guide
De son époux et de tous ses enfants?
Du droit chemin se faisant une égide,
Pour sa famille, a de bons sentiments;
Quand son mari revient de son ouvrage,
Auprès de lui goûte le vrai bonheur.
Elle est la clef de son joli ménage,
Par sa conduite, elle prouve un bon cœur.

Je ne sais de quel nom appeler ce trope, *se faire une égide du droit chemin*, mais il est d'une hardiesse à faire trembler un Beauzée et un Dumarsais. Ce n'est qu'à l'origine des langues qu'on a

pu s'en permettre de pareils, alors que, selon J. J. Rousseau, les premiers motifs qui firent parler les hommes furent des passions, et leurs premières expressions des tropes.

Quand on chante la femme, on est amené naturellement à chanter l'amour. Mais ici, je ne sais pourquoi l'on est en général moins bienveillant pour lui que pour celle qui l'inspire. Est-ce parce que, en chantant les femmes, on n'a dans la pensée que le plaisir qu'on en reçoit, et que, en chantant l'amour, on est effrayé du prix dont se paye ce plaisir? Ou bien, est-ce que, dans le premier cas, on est désintéressé, et que, dans le second, on ne l'est pas? Quoi qu'il en soit, l'amour est ici la plupart du temps assez maltraité, et l'on médit de lui, même en badinant avec lui,

Amour! amour! ce mot n'est que folie,
Je n'aime pas l'entendre prononcer;
Ne fait-il pas le chagrin de la vie?
Que de regrets, quand le cœur est froissé!
Ce petit dieu parfois est trop volage,
Nous le voyons voltiger chaque jour;
Méfiez-vous surtout de son langage,
L'amitié pur (*sic*) vaut mieux qu'un fol amour.

Ainsi chantait M. Éléonord Pecquet. Ce n'est

pas un Anacréon. S'il a été malheureux en amour, son invective est bien froide; s'il ne fait que se jouer sur un lieu commun, il est bien plat. Et puis, pendant qu'il cherche à discréditer l'amour et à fonder sur ses ruines l'amitié *pur*, ne le flatte-t-il pas un peu en disant qu'il est *parfois* trop volage? Mettez, mettez *toujours*, monsieur Pecquet; la vérité n'en souffrira guère et votre vers pas du tout. Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'amour ne prendrait pas votre restriction pour un compliment. C'est un drôle qui tient plus à ce que sa réputation soit grande que bonne, et elle est malheureusement trop bien établie pour être l'effet d'une erreur publique. Laissez-la-lui donc tout entière, et refaites-moi ce couplet.

M. Louis Vautier, *improvisateur et chansonnier rouennais*, établit la balance des avantages et des inconvénients de l'amour. Ce n'est pas encore le bon moyen de lui être agréable. L'amour veut ou qu'on soit à ses pieds ou qu'on le foule aux pieds. Il n'admet pas qu'on l'amadoue et qu'on le réprouve tour à tour. Il se prévaut de notre bassesse pour nous tromper; il voit dans notre fureur la preuve qu'il est aimé. M. Vautier dit donc :

L'amour est un petit trompeur
Qui se moque de nos faiblesses,
Quand, n'écoutant que notre cœur,

Nous nous livrons à ses caresses.
Oui, l'amour est un petit gueux
Dont on doit craindre la présence;
Et si par lui l'on est heureux,
Redoutons toujours sa puissance.

L'amour a pourtant des attraits
Auprès d'une femme jolie;
Car, bien malgré tous ses méfaits,
Il est le charme de la vie.
Pourtant, ce n'est qu'un petit gueux, etc.

Ici, je médis de l'amour,
Pourtant, à tous je le confesse,
Je m'abandonne chaque jour
A ses transports, à son ivresse.
Ce n'est pourtant qu'un petit gueux
Dont on doit craindre la présence,
Car si l'on n'en est pas heureux,
Oui, ce n'est plus qu'une souffrance.

Allons, monsieur Vautier, vous êtes un ingrat; votre dernier couplet en est la preuve. Craignez, quand vous serez vieux (car j'aime à croire que vous êtes jeune), d'être puni de votre ingratitude et de sentir ce que c'est que l'ivresse et les transports de l'amour, quand il n'est plus possible de s'y abandonner.

Ceux-là goûtent mieux l'amour et les avantages qu'ils en retirent, qui font tout à fait bon marché de lui, regardent ses faveurs comme un hommage rendu à leur mérite, et accueillent ses disgrâces

avec indifférence. Ce sont les hommes à bonnes fortunes, les don Juans et les Lovelaces. On en rencontre à tous les degrés de l'échelle sociale, et les nombreuses chansons que j'ai sous les yeux, où leurs sentiments comme leurs exploits en amour sont célébrés, attestent que cette scandaleuse engeance a des représentants jusque dans la classe la plus humble et la plus occupée. Il va de soi que le plus souvent c'est d'un ton extrêmement badin, et, comme on dit, à la cavalière, que les auteurs de ces chansons abordent ce sujet. En voici une entre vingt; elle a pour titre *le Séducteur :*

J'ai de l'amour
Pour toute fille
Gentille;
J'ai de l'amour,
J'en courtise vingt par jour.

Je suis le coq, l'enfant chéri des belles,
Leur pauvre cœur mord à mon hameçon;
Que de chagrins je cause aux demoiselles!
J'ai le malheur d'être trop beau garçon.
J'ai de l'amour, etc.

De cent beautés j'ai de la chevelure,
Leurs billets doux servent à me friser;
J'ai leur portrait, charmante miniature,
Qui m'a coûté rien qu'un petit baiser.
J'ai de l'amour, etc.

Je suis vraiment la terreur des familles,
Chères mamans, prenez bien garde à vous;
Sous les verrous retenez bien vos filles,
Rien ne résiste à mon aspect si doux.
J'ai de l'amour, etc.

Pauvres amants, j'enlève votre mie,
Elle est à moi, c'est bien vous outrager;
Mais si jamais un jour je me marie,
A votre tour vous pourrez vous venger,
J'ai de l'amour, etc.

Il est bien vrai que tout cela n'est que pure fanfaronnade. Force gens, en effet, se vantent de n'avoir jamais rencontré de conquêtes difficiles, et content cent aventures qui ne leur sont point arrivées. Mais outre que ces vanteries sont insupportables, ceux qui ont quelque expérience des choses n'ignorent pas que ces mêmes gens sont encore plus indiscrets qu'heureux, et que ce défaut les recommande auprès d'un très-grand nombre de personnes du sexe. On me dira que cela est trop effronté pour séduire les cœurs et les empoisonner; je le veux bien. Cependant je pourrais citer, si elles n'étaient trop lestes, d'autres pièces du même genre, où, au travers d'un style rude et grossier, on distingue quelque talent, avec la marque que les auteurs ont bien pu joindre la théorie à la pratique. L'amour apprend aux ânes à danser, dit un proverbe, et à chanter aussi.

Les filles trompées et délaissées ne le sont généralement que par des vauriens de cette espèce. Si quelque chose pouvait neutraliser le venin de chansons pareilles à celle qu'on vient de lire, ce serait le nombre beaucoup plus grand de celles où l'on peint les suites de la séduction, et où l'on anathématise les séducteurs. La poésie, par malheur, en est déplorable. Le sentiment moral y est bien tout entier; mais on souffre de l'embarras avec lequel il s'exprime, tandis que le sentiment contraire n'en éprouve aucun, et parle même quelquefois avec esprit.

Parmi les poëtes qui se sont exercés sur ce triste sujet, la séduction, je nommerai M. Baugé de Villeneuve, et M. François Durand, *natif d'Angerville-l'Orcher*. Le premier a écrit *Nelly la blonde, ou les Suites d'une séduction, chanson historique*. C'est un petit drame dont chaque couplet est, pour ainsi dire, un acte. Dans le premier, la mère conseille à sa fille de ne pas quitter le village, de peur de perdre l'auréole de sa vertu. Dans le second, la jeune fille part, nonobstant les conseils de sa mère. Dans le troisième, elle est séduite. Voici les deux derniers :

L'ABANDON.

Mais l'an d'après, sombre et rêveuse,
Elle cheminait tristement,

Portant l'enfant, la malheureuse,
Coupable fruit de son égarement.
Adieu, dit-elle. Ah! tout espoir s'envole!
Fuyons, fuyons ce séjour de malheur.
Ah!
De ma vertu j'ai perdu l'auréole,
Pour me parer du sceau du déshonneur.

RETOUR AU VILLAGE ET MORT.

C'est ainsi que la pauvre fille
Venait de rentrer au hameau,
Sans appui, près de sa famille,
Car de sa mère elle voit le tombeau;
Elle chancelle, et sur l'herbe encor molle
Des pleurs versés par sa plus jeune sœur,
Ah!
Nelly mourut, regrettant l'auréole
Que sut flétrir le sceau du déshonneur.

La chanson de M. Durand est *au sujet d'un amant trompeur*. C'est le titre d'une pièce de l'Anthologie grecque; celui de M. de Villeneuve est le titre d'une pièce de la Porte-Saint-Martin. M. Durand suppose qu'un jeune garçon, qui *fréquentait* une jeune fille,

Faisait semblant de l'adorer,
Pour passer un moment son envie.
Lui promettant de l'épouser.

Cet indigne manége dura deux ans. La pauvre fille espérait toujours se marier; mais

Par malheur, elle se trouve enceinte;
Son amant ne veut plus l'épouser.
Il renonce à une tendre amie,
Nuit et jour qui ne fait que l'aimer;
Cette pauvre fille si jolie,
Très-souvent on la voit pleurer.

Tant de placidité dans le poëte racontant l'acte le plus lâche de la même manière qu'il dirait *bonjour* est la marque, ou d'un grand stoïcisme, ou d'une sensibilité qui ne prodigue pas les démonstrations. Pour moi, à l'aspect de cette fille *qu'on voit pleurer très-souvent*, je suis tenté de rire, la douleur de la victime étant si disproportionnée à son infortune. M. Durand continue :

Un matin, cette fille charmante
Vit l'amant qu'elle n'a cessé d'aimer.
Conservant sa même foi d'amante,
Elle voulut encore l'embrasser.
Le cruel amant, sans tendresse,
Tout aussitôt la repoussa.
Comme c'est la troisième qu'il délaisse,
Le ciel juste le punira.

A la bonne heure : mais qui dédommagera la fille séduite ? O poëtes, ou soi-disant tels, qui com-

posez des chansons pour le peuple, et qui en empruntez les sujets à la vie du peuple, prévenez la vengeance du ciel en pareil cas, ou plutôt soyez-en vous-mêmes les instruments. Flétrissez de vos plus noires couleurs les misérables qui se jouent de l'honneur des filles, et n'ayez par l'air, en bégayant l'anathème, de participer à leur lâcheté après qu'ils ont commis la faute, à leur apathie, quand ils devraient la réparer.

M. Durand finit par cette réflexion :

Vous autres fillettes jeunes et belles,
Prenez bien garde aux malheurs;
Les garçons ne sont pas toujours fidèles,
Pour la plupart ils sont trompeurs.
Quand vous rêvez le mariage,
Vos amants vous trompent souvent;
Et sitôt que vous êtes en ménage,
Vous n'éprouvez que du tourment.

Certes, la morale est bonne. Que n'en puis-je autant dire de la poésie! Et cela s'imprime et se tire à des milliers d'exemplaires! Cela même a les honneurs du Recueil, et se chante à Paris! Si la poésie est le langage des dieux, M. Durand n'est pas dieu encore et n'est pas près de le devenir; à moins qu'il ne veuille nous laisser le mérite de croire en lui, sans qu'il prenne la peine de se découvrir.

Il est digne de remarque que tous ces tableaux des effets de la séduction n'ont pour sujets que des jeunes filles, et qu'il n'y est jamais question de femmes mariées; je n'en trouve un exemple que dans une seule chanson et dans un seul couplet. On y fait l'éloge de l'adultère. L'auteur est M. Frédéric Fourchotte.

D'un vieil époux impotent et goutteux,
Avec plaisir je vois l'humeur jalouse,
Quand un amant, près de sa jeune épouse,
Vient chaque nuit, et s'en retourne heureux.

D'où vient cette exclusion? Serait-ce de ce que le délit d'adultère est plus rare dans le peuple, où la passion est plus exempte de vanité? Je l'ignore et, à dire le vrai, j'en doute. Cependant, il y aurait dix fois moins d'adultères, si la vanité n'intervenait entre les coupables et n'opérait leur rapprochement. Que le peuple se croie le droit d'être vain en amour, comme il ne se gêne pas pour l'être en toute autre chose, je n'en disconviens pas; il faut avouer pourtant qu'il n'en a guère le loisir. Soit donc qu'il ait véritablement de l'amour, soit qu'il n'en ait que l'illusion, il s'adresse de préférence aux jeunes filles, dans la pensée ou de leur fausser compagnie après la satiété, ou, s'il a du cœur, de faire sanctionner un jour par la loi

les unions qu'il contracte par provision et sans cérémonie.

Rien de plus simple, de plus facile que d'aimer. La nature nous en marque le temps, nous en désigne l'objet, et agit toujours sans nous consulter. Elle ne nous permet même pas de choisir, ni d'aimer ailleurs ou autrement qu'elle a décidé. Il est vrai qu'elle souffre qu'on lui résiste, et on lui résiste quelquefois avec succès, mais c'est un privilége qui n'appartient qu'aux âmes d'élite. Le plus grand nombre cède et est heureux de céder. Une fois qu'on y est résolu, on veut recueillir au plus vite le fruit de sa soumission, et parce qu'il y faut le consentement d'un tiers, il faut le demander d'abord et par conséquent se déclarer. C'est là le difficile. Nos chansonniers offrent quantité de formules employées dans ces circonstances délicates. Il y en a d'abord et surtout pour ceux qui, novices encore et impatients de posséder leur objet, le supplient et l'adjurent avec des larmes; il y en a ensuite pour ceux qui, en possession de cet objet, et croyant y rencontrer de la lassitude et de la froideur, s'en plaignent avec humeur ou découragement; il y en a pour les délaissés qui se jettent à genoux et s'arrachent les cheveux, comme si cette pantomime violente devait produire sur un cœur inconstant le même

effet que l'aimant sur le fer ; il y en a pour les infidèles qui se repentent et implorent leur grâce; il y en a enfin de tendres et d'exaltées, d'humbles et de fières, de burlesques et d'impertinentes, de grossières et de niaises. Donnons quelques échantillons de tous ces genres.

M. Eugène Lévy (un brun, je suppose), dans une pièce intitulée *Blondette*, se déclare en ces termes à l'aimable enfant :

A ton âge, fraîche et jolie,
Dis-moi, qui ne pourrait t'aimer?
De tous les trésors de la vie,
Toi seule, hélas! sus me charmer.
Autant que ma mère je t'aime
Et jure de t'aimer toujours;
Si tu voulais m'aimer de même,
Blondette, à nous tous les beaux jours.

Oui, de ta blonde chevelure,
De ta bouche, de tes doux yeux,
De ton pied, ta main, ta tournure,
Blondette, je suis amoureux.
A toi, qui m'enivre et m'enflamme,
Ici, je le dis sans détours,
Si tu voulais être ma femme,
Blondette, à nous tous les beaux jours

M. Leroy est quelque honnête jeune homme, continent comme Joseph, qui redoute les épreuves où sa vertu et celle de son amante pour-

raient succomber, et veut aimer celle-ci pure, quoiqu'elle le boude à cause de sa réserve :

Boude-moi si tu veux, jeune Claire,
De mes sens je resterai vainqueur;
J'ai trop peur qu'un baiser téméraire
Ne fasse une tache sur ton cœur.
Aux champs, quand les fleurs demi-closes
Dans l'air viennent nous embaumer,
Pure comme l'odeur des roses,
C'est ainsi que je veux t'aimer.

M. A. Pernet a moins de scrupules; il est plus exigeant et surtout très-pressé :

Ange, crois-moi, ton doux regard m'inspire,
Ton front serein et ta noble candeur,
Tes doux appas, sujets de mon martyre;
Là, je t'avoue la pensée de mon cœur.

Accorde-moi, amante que j'adore,
Accorde-moi, pour calmer ma douleur,
De ton rosier le bouton prêt d'éclore,
Son doux parfum, sa première fraîcheur.

C'est un peu vif, nonobstant les hiatus et les syllabes parasites; mais ces défauts disparaissent sous le feu de la déclaration.

Que dirai-je de M. Henri Parra, confondant Dieu

et sa maîtresse dans une même adoration, et finissant même, lorsqu'il s'élève au paroxysme de la passion, par éliminer Dieu, pour n'adorer plus que l'idole?

Sans Dieu, sans toi, tout est néant, chimère,
Vous êtes seuls les chefs-d'œuvre parfaits.
Comme le sien, ton être est un mystère;
Vivre sans toi, le pourrais-je? jamais.

Jamais, jamais d'une aussi vive flamme
Un autre cœur ne se consumera;
Jamais, jamais, tant que tu seras femme,
Mon cœur du tien ne se détachera.

Je te l'ai dit, toi seule est mon idole,
Mon avenir, mon espoir, mes souhaits,
Mon sang, mon tout, mon souffle, ma parole;
Vivre sans toi, le pourrais-je? jamais.

Avec M. Bigorie nous sommes transportés dans les hautes sphères des amours royales. C'est un épisode tiré d'un conte de Perrault ou de madame d'Aulnoy; c'est un roi qui aime la blanche Marguerite et qui lui offre sa couronne, si elle veut bien l'aimer en retour. Sans doute, la vivacité d'une déclaration d'amour n'est pas une preuve qu'elle soit sincère, et le caprice a souvent la même éloquence que la passion vraie; mais ici, il n'y a pas à se méprendre. Le roi est aussi honnête

qu'amoureux; il veut épouser Marguerite et la couronner.

Si tu voulais, ange pur et suave,
Pour te cacher loin des regards jaloux,
De souverain, je me ferais esclave,
Et je voudrais t'adorer à genoux.
Si tu voulais, du tourment qui m'agite,
Faire un bonheur, en me donnant ta foi,
Pour ton amour, ma blanche Marguerite,
Je donnerais ma couronne de roi.

Si tu voulais, de ton regard si tendre,
Rayon d'azur et de feux inconnus,
Beauté du ciel, oui, tu pourrais m'apprendre
Tout le bonheur que Dieu donne aux élus.
Si tu voulais, etc.

Mais tu souris, c'est le ciel qui rayonne,
C'est le bonheur qui renaît sur mes jours.
A moi ton cœur, c'est Dieu qui me le donne,
A toi ma vie et mon âme toujours.
Non, désormais, ma blanche Marguerite.
Plus de douleur; je veux auprès de toi
Mettre à tes pieds tout l'amour qui m'agite,
Et sur ton front ma couronne de roi.

Si le roi voulait faire de Marguerite seulement sa maîtresse, il est clair qu'il ne lui parlerait pas ainsi; il lui parle comme à celle dont il veut faire la reine, et qui seule peut lui donner un dauphin. J'insiste là-dessus, et voici pourquoi.

La chanson de M. Bigorie a provoqué une ré-

ponse de la part de M. de Villeneuve. Celui-ci semble possédé de l'idée qu'un roi ne saurait être vrai, même en amour. Il en conclut que le nôtre veut *flétrir* celle qu'il aime du nom de *favorite*; il l'apostrophe dans les termes les plus impolis, et lui défend, comme le ferait un républicain de la vieille roche, de souiller ce *bel ange*, en le couronnant. C'est un discours de Barère, écrit en lignes rimées, avec une ritournelle à l'avenant :

Ah! pourquoi donc vouloir de Marguerite
Ceindre le front d'un bandeau de rubis,
Pour la flétrir du nom de favorite?
Non, laisse-lui ses vertus et leur prix.
Aimer un roi, c'est devenir esclave,
D'un pur amour c'est entacher la foi.
Respecte au moins ce bel ange suave,
Que souillerait ta couronne de roi.

A tes parfums, trésors de l'Arabie,
Elle préfère une rose des champs,
Un doux baiser de sa mère chérie,
Le souvenir de ses jeux innocents.
Ne trouble pas de son âme candide
Le calme pur que lui donne la foi;
Respecte au moins le bel ange timide
Que souillerait ta couronne de roi.

Sur ton blason, va, si l'or étincelle,
Sur son beau front resplendit la candeur.
Jamais l'argent dans sa pauvre escarcelle

Ne vint s'enfouir avec le déshonneur.
Ne ternis pas l'éclat dont elle brille;
Ah! laisse-lui les douceurs de la foi;
Respecte au moins l'aimable jeune fille
Que souillerait ta couronne de roi.

Il résulte de ce pompeux galimatias que M. de Villeneuve n'a pas compris M. Bigorie. Peut-être même n'a-t-il pas voulu le comprendre, pour ne pas perdre une chanson qui, à en juger sur l'apparence, a dû obséder son génie, et qui de plus est une sorte de profession de foi politique. Quoi qu'il en soit, les rois sont bien avertis. Désormais, ils ne pourront plus aimer une de leurs sujettes en l'épousant. Si leur cœur parle plus haut que la défense, ils devront lui imposer silence, ou abdiquer. A cette condition seulement, il leur sera permis d'user du droit de la nature et de rentrer dans le droit commun.

Maintenant vous avez le secret de la conduite des souverains qui n'épousent que des princesses, sans même prendre la peine de les aimer; c'est qu'ils profitent de la leçon de M. de Villeneuve, et que, s'ils l'oubliaient, ils craindraient de passer par ses verges. Il n'est donc pas étonnant qu'ils ne fassent pas comme tout le monde, puisqu'on leur enjoint si impérieusement de faire différemment.

Mais poursuivons.

Je viens de lire, et je m'en vante, l'*Album chantant pour* 1857; *dix chansons toutes nouvelles, par Pierre Malet.* Voici les titres de quelques-unes : 1° *Versification sur les perles de Paris;* 2° *Épître au néant, quand le soleil passe sous terre;* 3° *la Nouvelle Héloïse et M. de Saint-Preux, ou les rêves de J. J. Rousseau, ses amours et sa philosophie;* 4° *l'Amour de l'argent, philosophie de J. J. Rousseau; toujours dans la Nouvelle Héloïse;* 5° *les Amours de J. J. Rousseau; ses pensées vis-à-vis des femmes; toujours dans la Nouvelle Héloïse;* 6° *les Merveilles de Paris, dédiées aux savants de la France et à mes amis les maçons et les mécaniciens, etc., etc.*

Ces titres seuls sont une enseigne. On ne les a pas plutôt lus, qu'on croit deviner, ou à peu près, ce que renferme la boutique. On se trompe, toutefois, et l'on ne devine que très-imparfaitement. Pour peu qu'on pénètre au delà de l'enseigne, on est frappé de l'obscurité, de la confusion qui régnent de toutes parts, et il n'est pas possible, au milieu de ce tohu-bohu, de distinguer quoi que ce soit qui ressemble à quelque chose d'un peu raisonnable. On n'y reconnaît que l'œuvre d'un esprit malade, les rêves d'une imagination enflammée par de mauvaises lectures, et cette incohérence d'idées qui se manifeste en ceux qui ont le

transport au cerveau. Et puisque je suis sur le chapitre des déclarations, j'extrairai de ce recueil celle de *monsieur de Saint-Preux*, comme l'auteur le nomme, à *mademoiselle Héloïse*. On remarquera seulement que cette déclaration n'est pas le premier aveu d'un cœur épris à la personne aimée, mais la nouvelle assurance, puisqu'il faut le dire, des sentiments dont il est rempli, et pour lesquels il a déjà reçu sa récompense.

L'auteur l'a fait précéder de cet avertissement :

« Ce chant philosophique est distribué en plusieurs romances et couplets détachés du philosophe, qui sont autant curieux à lire pour les lecteurs que pour les chanteurs. »

Viennent ensuite le titre de la romance et la romance elle-même. J'aurais voulu citer en abrégeant, mais, comme les mauvaises herbes qui occupent depuis longtemps un terrain inculte, repoussent la charrue et se jouent des efforts du laboureur, les anomalies, les monstruosités de cette pièce étrange ont fait reculer ma plume et rendu inutiles tous mes efforts pour les abréger.

LA NOUVELLE HÉLOISE AVEC M. DE SAINT-PREUX.

T'en souviens-tu, sous le vieux chêne,
Quand la nuit était si belle,
Mon bras passé sous le tien,

Et les baisers de la veille
M'embrasaient le lendemain.
Et là, sous le vieux chêne,
J'ai vu mon étoile pâlir
Pour le bouton de la rose.
J'ai cru que j'allais mourir,
Et que la rosée de la terre
Allait m'ensevelir,
Et de la fleur si chère
J'aurai toujours le souvenir.

Mon amour n'est pas folie,
Ah! je t'aimerai toute ma vie,
Ah! donne-moi, je t'en prie,
Cette fleur si chérie, qui vient de Marie,
Ou pour toi je vais mourir.
Vois-tu ma tombe qui s'ouvre?
Ma cendre sera ton zéphyr,
Et tu pleureras sur ma tombe,
Cela te fera mourir.
Pour nous unir dans l'autre monde,
C'est pour toi que je veux mourir.
Et la fleur de ma tombe
Te fera toujours pâlir.

T'en souviens-tu? chère Héloïse,
Sous le tilleul et la brise.
Là tes baisers étaient brûlants,
Et ton haleine était si douce;
Elle embrasait mes sens;
Le rossignol, battant des ailes,
Nous électrisait par son chant,
Et l'étoile du monde
Nous unissait au firmament.

Et ton âme et la mienne
S'uniront tout le temps
Du passage de terre
Qui couronne tant d'enfants.

T'en souviens-tu? sur la fougère,
Quand le feu et le tonnerre,
Tout tremblait sur la terre,
Tu croyais que c'était ta mère
Qui nous suivait de loin;
Et c'étaient les nuages emportés par le vent
Qui nous cachaient les étoiles.
Et la lune en passant,
Et ta figure de vierge
Roulait des larmes en marchant.
Je les essuyais sur tes paupières,
Sur ton visage brûlant,
Et sous les grottes si belles
Ton cœur était ravissant.

Je défie bien, même les interprètes de l'Apocalypse, de comprendre quelque chose à ce galimatias triple. Il fallait montrer néanmoins comment il est possible de maltraiter une langue, et de faire de la plus répandue et la plus claire du monde un ramassis de mots et d'idées qui n'appartiennent à aucune, et qui sont les ténèbres mêmes. Voilà les enseignements et les récréations que M. Pierre Malet donne au peuple, et tels sont les loisirs au moyen desquels il croit se rendre célèbre. Je le conjecture du moins, et la réserve qu'il fait de

son droit de propriété donne une grande certitude à cette probabilité. On lit en effet, au bas de son recueil, cet avis adressé à ceux qui voudraient spéculer sur sa gloire et lui en dérober les profits : « Toute contrefaçon sera poursuivie selon la rigueur des lois. » Soyez tranquille, monsieur Malet, non-seulement vous serez protégé par les lois humaines, mais encore par la loi naturelle. Cette loi, au témoignage de Napoléon Ier, n'est autre que celle de l'intérêt et de la raison, et l'un et l'autre vous répondent que personne n'aura jamais l'envie ou de vous contrefaire ou de vous imiter.

Mais égayons un peu cette matière. Aussi bien, à lire ces déclarations langoureuses, brûlantes, emphatiques et folles, on en devient maussade, si l'on n'en perd l'envie d'être amoureux. Je tiens à constater d'ailleurs que l'austère M. de Villeneuve lui-même s'ennuie parfois à suivre sa muse dans les hauteurs où elle s'égare, et que de temps en temps il la ramène dans des régions plus accessibles aux simples mortels, et d'un aspect moins sauvage. Le genre burlesque et grivois lui sied mieux. Hors de là, il est comme une carpe jetée sur le pré, il s'agite beaucoup, puis se pâme. Sa déclaration de *Nigaudon l'amoureux*, ne manque pas de gaieté :

REFRAIN.

Fixez-mai, mamz'ell' Jann'ton, etc.

J' sais ben que j' somme un peu louche,
C' qui fait dire à mon rival
Que j'avons l' regard farouche;
Mais j' soutiens qu' ça va pas mal.
D'ailleurs, je n'y vois pas double;
J' voyons ben qu' vot' petit cœur
En m' considérant se trouble,
Car vous vous sauvez de peur.
Fixez-mai, etc.

Aux agréments de ma figure,
Je joins d'autres qualitai,
D'un canard j'ons la tournure,
Quand j' me balançons d' côtai.
Ecoutez ben ma franchise,
J' sais que je fais des jaloux,
Car j' brillons dans la bêtise,
Vous l' savez ben entre nous.
Fixez-mai, etc.

Je ne suis pas aussi content du ton de M. L. C., dans sa *Jolie blanchisseuse de Paris*. Ses jeux de mots sont un peu froids. La langue française se prête si complaisamment aux jeux de mots, qu'on ne saurait être trop sévère sur leur qualité. La chanson de M. L. C. est un dialogue entre une blanchisseuse et son amoureux :

LA DÉCLARATION D'AMOUR.

Je n'ai, sur mon âme,
Trêve ni repos;
Mon cœur a pris flamme
Près de vos fourneaux.
Dans tout l'univers,
Il n'est que toi seule que j'aime.
A porter tes fers,
Oui, mon bonheur serait extrême.
A mon long martyre,
Daigne mettre fin;
Cesse de me dire :
Repassez demain.

RÉPONSE DE LA BLANCHISSEUSE.

Lorsque je rapporte
Mon linge aux chalands,
J'entends de la sorte
Bien des compliments.
Malgré leurs discours,
J'ai fait serment de rester sage.
Je réponds toujours
A ces beaux oiseaux de passage :
A votre martyre,
Au lieu d' mettre fin,
J'aime mieux vous dire :
Repassez demain.

M. Victor Gaucher travaille dans le même genre que M. L. C. On ne dira pas de ses équivoques qu'elles s'appliquent à diverses choses sur les-

quelles on peut porter des jugements divers ; elles regardent celles où il n'y a qu'un avis, et sont aussi grasses que dépourvues d'ambiguïté. Jugez-en plutôt :

REFRAIN.

J' suis amoureux d' toi, j' t'offre mon cœur,
Ma charmante Lise,
Il faut que j' te l' dise;
J' suis amoureux d' toi, etc.

Je vois bien d'avanc' ce qui t' contrarie,
C'est qu' pour mon état tu prends du dégoût.
Mais avec toi, Lis', si je me marie,
Dans bien peu de temps t'y prendras du goût.
J' suis amoureux, etc.

Oui, tous les matins tu viendras, Lisette,
Faire une prom'nade à mon atelier,
Respirant l'air pur de la P'tite-Villette,
Tu seras heureus' de m' voir travailler.
J' suis amoureux, etc.

. . . . . .

Notre état déplaît, c'est une infamie,
On l' fait par besoin, par nécessité.
Si personn' voulait fair' notre partie,
Le public serait bientôt embêté.
J' suis amoureux, etc.

Si j' peux m'établir, les choses s'ront plus claires;
On me r'connaîtra parmi les patrons;
Je puis t'assurer que j' f'rai mes affaires,
Car je ne crois pas que j' mang'rai mon fonds.
J' suis amoureux, etc.

On devine à ce langage la profession de l'amoureux; je ne la nommerai donc pas. Le lecteur doit comprendre que tout n'est pas rose dans le métier de critique, et qu'il nous faut sonder les plaies pour les guérir. N'oublions pas que ces aménités ont pour objet de divertir le peuple, et que mes remarques, si elles passent sous les yeux de ceux qui s'arrogent cet emploi, peuvent les contraindre à le déposer ou à l'ennoblir.

Le mariage est plus ou moins le commencement de l'amour; il passe aussi pour en être le tombeau. Telle est du moins l'opinion de nos chansonniers, et cette opinion est unanime. « L'Apôtre nous avertit que nous sommes enfants de malice, » et la malice, chez nous, est la mère de la chanson.

Si le mariage est le tombeau de l'amour, ne serait-il pas le berceau de l'amitié? En tout cas, entre ces deux termes, il y a autant de nuances de sentiment que d'individus.

En général, le peuple a un penchant très-vif à médire du mariage. C'est qu'il en fait l'épreuve la plus douloureuse. Aussi cherche-t-il volontiers à s'y dérober, en contractant, comme Rousseau, à la face du soleil, des unions qu'il peut rompre de même. Ajoutons que la plupart du temps le concubinage est pour lui un essai où les jeunes

gens des deux sexes s'observent et s'étudient pour savoir s'ils se conviendront. C'est entamer le roman par la fin. Sur ces entrefaites, les enfants viennent; la nature parle au cœur des pères plus haut que l'égoïsme; ils jugent que la condition objet d'abord de leur défiance ne peut être pire que leur condition actuelle; ils se lassent d'avoir à rougir de leur postérité, et ils finissent un jour par où ils auraient dû commencer.

Quoi qu'il en soit, le mariage, je le répète, est celle de nos institutions civiles qui offre le plus de prétextes à la malignité humaine. Remarquez que cette disposition est particulière aux temps modernes. L'antiquité ne l'a point connue, et si elle s'est souvent raillée des maris malheureux, elle a rarement diffamé le mariage. Le contraire chez nous est un lieu commun. Le peuple, comme je l'ai dit, en use sans scrupule, et ses poëtes, comme on va le voir, font tout ce qu'ils peuvent pour entretenir cette mauvaise habitude; la bourgeoisie en use également, mais avec plus de circonspection. Or, dans ce pays où les meilleures choses ne résistent pas toujours au ridicule, cet accord ne pronostique rien de bon pour le mariage, et peut-être est-il convenable de s'en préoccuper. Il ne faut pas s'en alarmer, cependant. Et d'abord, médire du mariage est le plus souvent une manie; la plupart craindraient de se singulariser en en

disant du bien, et, alors même qu'ils n'y trouvent pas toutes leurs aises, ils y trouvent la considération, le respect, la fortune quelquefois, et, de gré ou de force, ils s'en accommodent. Ensuite, ils sont témoins chaque jour des inconvénients du célibat et des misères des liaisons illégitimes, et ils ont assez de bon sens, d'ailleurs, pour reconnaître que le bonheur sans mélange, dans quelque condition que ce soit, est une chimère. On se marie donc et on se mariera toujours. L'auteur des *Quinze joyes du mariage* ne pensait pas différemment. C'est pourquoi, en faisant le tableau des tribulations du mariage, il termine tous ses chapitres par cette ritournelle originale bien que peu engageante : « Là vit le pouvre homme en peine et tourment qu'il prend pour joye. Or, est-il en la nasse bien embarré, et s'il n'y estoit, il se y mettroit à grande haste. »

Qu'on ne s'étonne donc plus si les chansonniers, interprètes du préjugé populaire, travaillent constamment à nous détourner du mariage et se moquent de ceux qui se marient ; s'ils le peignent tantôt sous les couleurs les plus noires, tantôt en caricature : ils ne font que répéter ce qu'ils ont entendu et peut-être eux-mêmes éprouvé.

Tu veux t' marier, ma pauv' Nicolle,
O faiblesse, ô cupidité !

Tu veux t' marier, mais t'es donc folle?
Tu n'aim's donc plus ta liberté?
Écout', tiens, v'là la vérité :
Pour bien savoir ce qu'en vaut l'aune,
Consult' les femm's en pareil cas;
Il n'en est pas un' qui n' te prône :
N' te mari' pas, n' te mari' pas.

. . . . . .

Parbleu, s'il faut en croir' les hommes,
L' mariag' doit être un gai pass'-temps;
Pour en jouir, faibles qu' nous sommes,
A plein collier nous donnons d'dans;
Mais çà dur' tout au plus trois ans.
De soins l' premier on nous accable,
L' second, on néglig' nos appas;
L' troisième, on nous envoie au diable.
N' te mari' pas, etc.

. . . . . .

Enfin, lorsqu'avec ou sans peine,
Sous les lois d'hymen tu vivrais,
Et qu' des pauv's enfants par douzaine
Auraient décoloré tes traits,
Et démoli tes pauv's attraits;
Tu pleurnich'rais trop tard, ma chère;
Puisqu' t'es libre et sans embarras,
Fais donc comme a fait ta pauv' mère.
N' te mari' pas, etc.

Tel est le conseil qu'une tante donne à sa nièce par l'intermédiaire de M. Blaudel. Ne pensez-vous pas qu'il y a des chances pour que la nièce écoute

la tante, ne fût-ce que par esprit de famille et pour ne pas déroger? Cependant elle se marie, et, après avoir vu se réaliser plus ou moins les prédictions de sa tante, elle devient veuve. C'est trop de bonheur. Mais admirez la légèreté des femmes et leur peu de mémoire! Le temps du deuil est à peine passé, qu'elle songe à se remarier. Là-dessus, elle reçoit d'une de ses amies l'épître suivante, dictée par M. Sénéchal:

Eh quoi, tu t'ennui's d'être veuve,
Et tu veux te marier encor,
C'est une bien cruelle épreuve;
Un mari n'est pas un trésor. (*bis*)
Dam! si ta liberté te lasse,
Tes plus beaux jours seront perdus,
Je voudrais bien être à ta place;
N' te mari' plus. (*4 fois*)

Tu sais bien que le mariage,
Nous pouvons le dire entre nous,
Est un bien cruel esclavage;
Car les maris sont si jaloux, (*bis*)
Le mien en est devenu bête;
Tous mes regrets sont superflus,
J'en ai bien par-dessus la tête;
N' te mari' plus. (*4 fois*)

. . . . . .

S'il te restait un héritage
De celui qui vient de mourir.
Ah! peut-être le mariage

T'offrirait un grand avenir. (*bis*)
Mais pas l' sou, rien que d' la misère,
Et lorsque passent ces Crésus,
Faut payer pour les mettre en terre;
N' te mari' plus. (*4 fois*)

Mais il ne sera pas dit que la mauvaise humeur de quelques femmes misanthropes empêchera les autres de se remarier. Il y a moyen de confondre leurs raisonnements, et peut-être même de les réconcilier avec l'ennemi. En effet, même avec la perspective d'être mal mariée, une femme, si elle sait se conduire et si elle a été stylée, peut trouver dans son état des compensations, et, sans que sa conscience en soit seulement émue, tirer parti au profit d'elle-même des plus amères déceptions de la communauté. C'était le sentiment d'une aimable personne que M. Demanet introduit, et qui adresse à son amie les conseils que voici :

Ma chère ami', j' te sais du zèle,
Mais d'après mon p'tit raisonn'ment,
N'y a pas d' chance à rester d'moiselle;
Ta liberté, ton agrément,
Ça n' vaut pas un établissement.
T' as bonn' min', j' te connais rusée,
Tu séduiras qué'qu' gros dindon;
Puisque tu t'es bien amusée;
Marie-toi donc. (*4 fois*)

D'un' malheureus' petit' faiblesse,
Un mioch' des fois va résulter;
Qu'est-c' que t' en f'ras, pauvre diablesse,
Si personne ne vient l'adopter?
Conjoint', t'as pas à t' tourmenter.
J' suppos' que pour qué'qu' badinage,
Ton époux t' laisse à l'abandon;
N'y a pas d' bâtards dans l' mariage,
Marie-toi donc. (4 *fois*)

. . . . . .

Y a des pouvoirs qu'un homm' s'arroge,
Sans plus qu' nous en avoir le droit;
S'il arrivait qu' ton gueux déroge,
Au lieu d' rester dans l' chemin droit,
Fais l' bonheur d'un amant adroit;
D'ailleurs, aussitôt qu'un homme aime,
Et qu' ton pauvr' cœur bat l' rigodon,
T'es pas forcé' d' t'en t'nir au même,
Marie-toi donc. (4 *fois*)

Je m'arrête, car la chanson n'a pas moins de dix couplets. Mais ces trois suffisent pour démontrer que les arguments contre le mariage ne sauraient prévaloir sur ceux qui sont en sa faveur. Ceux-ci en effet sont très-persuasifs, et si le système qu'ils ont pour objet de faire adopter réussissait jusqu'au bout, non-seulement le mariage serait pour une fille le plus heureux des états, mais il n'en est pas une qui ne dût y aspirer, et au besoin même le provoquer. Il n'en va pas ainsi

heureusement. D'ailleurs, quels que soient les plans qu'on forme avant de se marier, il n'est nullement sûr qu'on soit libre après de les suivre; les meilleurs échouent en moins de temps qu'on n'en a mis à les arrêter. Le mariage, quoi qu'on fasse, est et demeure une loterie. Chacun est tenu d'en accepter la chance, sauf à la corriger, si elle est mauvaise, et sans y employer (cela va sans dire) la recette de M. Demanet.

Après avoir apporté les conseils pour et contre le mariage, il est nécessaire de faire connaître les résultats qu'ils ont produits chez ceux qui en ont tenu compte, comme chez ceux qui les ont déclinés. Nous entendrons à cet égard les confidences d'une épouse et d'un mari. Le mari s'exprime ainsi par la bouche de M. Noël Mouret :

Bonjour, voisin Roger Bon-Temps.
Chez vous je viens fumer ma pipe,
Par goût, par humeur, par principe,
Vous êtes gai comme un printemps;
Vous savez que mon mariage,
De ma gaieté fut le convoi.
Pour torturer mon cœur volage,
Ma femme est toujours derrièr' moi. } *Bis.*

Léger comme un vrai papillon,
En amour j'ai fait des prodiges;
Mon sang brûle, j'ai des vertiges,
Quand je vois une Frétillon.

Pour s'assurer de ma constance,
Si je cours vers certain endroit,
Malgré le lieu, la circonstance,
Ma femme est toujours derrièr' moi. } *Bis.*

. . . . . .

J'adore le vin d'Argenteuil,
C'est pour lui que vibre ma lyre;
J'aime son bachique délire,
Surtout quand je le bois à l'œil.
Lorsque sa liqueur délectable
Me force à fléchir sous sa loi,
Si je vais rouler sous la table,
Ma femme est toujours derrièr' moi. } *Bis.*

Partout je trouve ses appas,
A l'atelier, même à l'étude;
Par plaisir et par habitude,
Comme un chien elle suit mes pas.
En vain le monde la condamne,
Me suivre est son unique emploi.
Je suis plus malheureux qu'un âne,
Ma femme est toujours derrièr' moi. } *Bis.*

Ce drôle, entre nous, méritait assez d'être surveillé. Ivrogne, fat et libertin, il n'en faut pas tant pour donner des inquiétudes à une femme. Au fond, pourtant, ce n'est pas un méchant homme; mais il lui reste beaucoup à faire pour être candidat au prix Montyon.

Maintenant, au tour de la femme de se plaindre.

Eh bon, bon, bon, mariez-vous donc,
Eh bon, bon, bon, mariez-vous donc,
Si vous aimez les grands coups de bâton,
Eh bon, bon, bon, mariez-vous donc.

Quand on se met jeune en ménage,
Tout marche bien;
Car on s'embrasse, c'est l'usage,
Soir et matin.
Mais si le mari se pocharde,
Fait les cent coups,
Il faut que la femme soit gaillarde,
Sinon des coups.
Eh bon, etc.

Trois jours avant mon mariage,
Jean me disait :
Nous serons heureux en ménage,
Et j'y comptais.
Tu porteras soierie, dentelle,
Gants, chaîne au cou;
Mais voyez un peu, l'infidèle,
Boit comme un trou.
Eh bon, etc.

Si je veux sortir le dimanche,
Je suis clouée;
Il lui faut chemise bien blanche,
Bien repassée.
Mais si je raisonne par trop fort,
Le vieux grigou,
De suite prend sa canne de major,
Et m' fiche des coups.
Eh bon, etc.

L'auteur de cet épithalame est M. Walter Mols.

De ces tableaux du mariage, et de beaucoup d'autres encore plus tristes que j'omets, il résulte, pour les filles comme pour les garçons, qu'il devient très-difficile de se marier, et que tantôt celui-ci, tantôt celle-là s'y refusent absolument. De part et d'autre, on allègue ou l'embarras du choix ou les déceptions. Les filles craignent pour la perte de leur beauté, les garçons pour celle de leur liberté. Il en est pourtant parmi ces derniers qui veulent bien sauter le pas, mais c'est lorsqu'ils auront épuisé la vie de garçon, c'est-à-dire, à trente ans, et, en général, ils expriment leur répugnance de telle sorte, qu'il n'est pas possible de la prendre au sérieux. C'est par des jeux de mots ou par des mots de gueule qu'ils s'encouragent presque toujours à rester dans le célibat; mais la moindre étincelle électrique partie d'un cœur inconnu aurait bon marché de tous ces fanfarons.

M. Gabriel Berton fait parler ici la coquette, et M. Vissière, la difficile :

Depuis que j'ai seize printemps,
Tous les beaux garçons du village
Me demandent en mariage;
Je n'écoute pas leurs serments.
Chacun voudrait dans sa chaumière,
Loin de la nôtre me lier;

Moi, pour ne pas quitter ma mère,
Je ne veux pas me marier.

Je la tenais dans mes dix doigts,
La fine taille de Lucette;
Elle naguère si coquette,
Qu'elle est grossie en peu de mois!
Je ne comprends pas ce mystère,
Et, sans vouloir l'étudier,
Moi, pour rester fine et légère,
Je ne veux pas me marier.

Pour époux Lise a pris Lucas;
Elle, autrefois toujours joyeuse,
Maintenant, triste et soucieuse,
Soupire et dit sans cesse : hélas!
Pauvre enfant, ta belle jeunesse
Dans les larmes va se noyer!
Moi, pour garder mon allégresse,
Je ne veux pas me marier.

Qu'on est belle, quand vient le jour
Où l'on met la blanche couronne;
Mais la beauté vite abandonne
La douce enfant prise d'amour.
De la pâleur, oh! jeune fille,
Fuyez le souffle meurtrier!
Moi, pour toujours être gentille,
Je ne veux pas me marier.

—

REFRAIN.

Mariez-vous, je le veux bien;
Quant à moi, j' n'en f'rai rien, (*bis*)

Et je reste fille;
Un homm', c'est rien, mais plus tard,
Une nuée de moutards (*bis*)
Près de vous fourmille.
Faut gronder,
Faut taper :
Je n' veux pas me marier.
Je ris bien,
J' m'amuse bien,
Je vis sans chagrin.

J' vais vous dir' mon sentiment :
J' voudrais un mari docile,
Et n'avoir aucun tourment,
Je crois cela difficile.
Je n' veux pas d'un imprimeur,
Il chang' trop de caractère;
Je n' peux pas voir un doreur,
Sa beauté est éphémère.
Mariez-vous, etc.

Le vannier pourrait m' vanner,
J' crains qu'un rémouleur me r'passe;
Le tanneur pourrait m' tanner;
Un perruquier voit trop d' faces.
Je n' veux pas d'un cordonnier,
Pas mêm' du bottier Robert,
Je vois d'ici son tire-pied,
Je crains d'essuyer des revers.
Mariez-vous, etc.

. . . . . .

Avec l' boucher d' la Cité,
Je l' dis sans bégueulerie,
J' mang'rais d' la vache enragée;

L' menuisier, c'est bien la scie;
L' jardinier n'aime que les fleurs.
Un p'tit clerc n'aime que l' dimanche;
J' crains du peintre les couleurs,
Je vous l' dis, car je suis franche.
Mariez-vous, etc.

Et ainsi de suite; il y en pour tous les états.

Si je ne me trompe, c'est un poltron qui tient le discours suivant :

Je ne veux pas me marier,
Pourquoi m'enchaîner sur la terre;
Au plus beau palais je préfère
La liberté dans un grenier!
Prenez-vous une tendre épouse,
Bientôt elle devient jalouse;
C'est un démon dans la maison,
Qui n'entendra jamais raison!
Par hasard est-elle coquette,
Pour faire admirer sa toilette,
Si la tête ou non vous fait mal,
Il vous faut la conduire au bal!

REFRAIN.

Aussi non, non, c'est inutile,
Et vous avez beau m'en prier;
Ah! laissez-moi vivre tranquille.
Je ne veux pas me marier.

On dit qu'avant le oui fatal,
Sa douceur vous séduit, vous charme;

Mais c'est un vrai petit gendarme
Trois jours après le conjugal.
Tantôt c'est un long cachemire
Que madame veut et désire.
Tantôt c'est un bracelet d'or,
Qui vient ruiner votre trésor;
Enfin, pour ses moindres caprices,
Vous faites mille sacrifices;
Heureux, pour combler vos douleurs,
Si madame n'a ses vapeurs!
Aussi non, etc.

. . . . . .
Je ne veux pas me marier!
Et pourtant je sens dans mon âme
Brûler une divine flamme
Que je voudrais sanctifier!
Si la femme est un peu coquette,
C'est pour faire notre conquête!
Si son cœur est un peu léger,
Qu'il est doux de le corriger!
Est-elle jalouse à l'extrême?
Cela prouve qu'elle vous aime.
Enfin, disons des vérités,
Ses défauts sont des qualités!

Sur le bonheur du mariage
On ne peut trop s'extasier,
C'est très-joli, mais, c'est dommage,
Je ne veux pas me marier!

C'est un poltron, dis-je, qui se défie même d'un sentiment honnête, et qui ne plaide les circon-

stances atténuantes en faveur du sexe que pour mieux l'accabler, qui dans une taupinière voit une montagne, dans un être vivant un fantôme; le tout pour justifier sa lâche résolution. Passons à un autre. C'est encore un poltron, mais à la façon de la demoiselle qui se montrait tout à l'heure si difficile sur le choix d'un mari. Il fait donc comme elle; il passe en revue toutes les professions particulières aux femmes, et conclut pour les rejeter toutes. M. Vacherot est l'auteur de cette litanie.

De me marier je n'ose;
  J' vas vous dir' pourquoi :
A prendre femme on s'expose
  D'êtr' battu. Ma foi,
D'en choisir une entre mille,
  Bonne, assurément,
Ça me paraît difficile;
  Essayons pourtant.

Une modiste jolie
  M' conviendrait, hélas!
D' payer sa coquetterie,
  J' n'y suffirais pas.
J' n'irais pas conter fleurette
  Aux f'seuses de corsets,
Car je sais qu'ell's ont la tête
  Bien près du bonnet.

Pour un' jeune cuisinière
  Je suis tout en feu;

Mais je crains la crémaillère
De ce cordon bleu.
Si j' lui faisais un' bamboche,
M'am'zell', sans façon,
Ell' me mettrait à la broche
Comme un gros dindon.

Les brodeus's et les fleuristes
Enflamment les cœurs;
Mais, comme les coloristes,
Montent les couleurs.
Des épicièr's assez belles,
A qui j' fais la cour,
Me font voir trent'-six chandelles
Dans l' milieu du jour.

. . . . . .

Enfin, dans la pièce qui suit, il s'agit moins de condamner le mariage que de l'ajourner. C'est le système des viveurs. On sait ce qu'il en résulte : des maris vieux à trente ans, des femmes corrompues par eux dès le premier jour des noces, des enfants malingres et rachitiques, en un mot, toute la série des infortunes physiques et morales d'une union contractée dans de pareilles conditions. La parole est à M. Ch. Bureau.

Gais lurons, ribotons,
C'est un sort digne d'envie,
Chantons à l'unisson :
Vive la vie de garçon !

Jusqu'à trente ans laissons le mariage,
Mes chers amis. ne nous trahissons pas;
Un' fois mariés, vous savez, l'esclavage
Vient nous trouver et s'attache à nos pas.
Gais lurons, etc.

Si vous prenez gentille ménagère,
Quand vous sortez, écoutez bien cela :
Un' nué' d' moutards vous arrêt' par derrière,
L'un cri' : du pain! l'autre crie : papa!
Gais lurons, etc.

Lorsqu'en amour une femme est coquine,
Sur ses défauts il faut fermer les yeux;
Au p'tit voisin faut faire bonne mine,
Étant garçon, on est bien plus joyeux!
Gais lurons, etc.

Enfin l'on sait qu'il faut qu'on se marie,
C'est un sentier que nos pèr's ont tracé;
Étant garçon, faisons notre partie,
Car c'est autant de bon temps de passé.

Gais lurons, ribotons,
Oui, notre vie fait envie;
Et vidons les flacons,
Après nous nous marierons.

Mais s'il arrive que, même en se dégoûtant de la débauche, on y persévère, parce qu'il suffit d'y trouver en de certains moments quelque plaisir nouveau pour en oublier tous les déboires, il peut arriver aussi, les jours où le dégoût l'em-

porte, qu'on pense au mariage et qu'on s'y sente même de l'aptitude. On se trompe fort pourtant. Ce qu'on prend alors pour une aptitude n'est qu'un caprice, et encore est-il refroidi aux trois quarts par le sentiment des pertes qu'on a faites, et par la perspective des suites probables de cet affaiblissement, dans l'état de mariage. De là tant de célibataires, anciens viveurs et galants émérites; de là aussi, partout où on les rencontre, cette curiosité méprisante dont les vieux garçons sont l'objet, plus malheureux en cela que les vieilles filles, lesquelles n'inspirent que de la pitié; de là enfin l'idée de soumettre à la patente les hommes non mariés, idée qui, sous la dernière république, a failli devenir un projet de loi, et qui a été préconisée par un chansonnier anonyme du temps, en ces termes :

On parl' de fair' payer un droit
A tous les vieux célibataires;
On peut leur appliquer la loi,
Vu qu'ils ne sont ni pèr's ni mères.
S'ils veulent rester fill's ou garçons,
Vieux oncles ou vieilles tantes,
Au gouvernement ils payeront
Chacun une forte patente. (*bis*)

Tous ceux qui passeront trente ans,
Qui ne seront pas en ménage,
Ils peuv'nt commencer à présent

A contracter leur mariage.
S'ils ne terminent leur union,
Les filles ne s'ront pas contentes;
Pour impôt elles payeront
Chacune une forte patente. (*bis*)

L'anonyme va un peu loin. On n'a jamais pensé, non pas même Auguste, le plus grand ennemi des célibataires, à forcer par une loi les filles à se marier, attendu que si, sur une centaine, quatre-vingt-dix-neuf ne se marient pas, ce n'est pas leur faute. Il en sera ainsi, tant qu'on ne transmettra pas aux filles la prérogative dont jouissent les garçons, celle de demander la main de la personne à laquelle on voudra s'unir. Quant à la patente, nombre de filles y sont déjà soumises, et depuis longtemps. Mais ce n'est pas parce qu'elles ne se marient pas, c'est au contraire parce qu'elles se marient trop.

M. Ch. Bureau, lui, n'est pas, comme l'anonyme, un partisan de la patente, mais, comme et plus que lui, il est d'avis que c'est aux filles à rechercher les garçons, à les relancer jusqu'au cabaret, à se mettre même à leurs genoux, et à les supplier de vouloir bien être leurs maris. C'est d'une fatuité qui n'a pas d'exemples. Que dis-je, de la fatuité? c'est de la rusticité, et de la plus révoltante. Jugez-en :

REFRAIN.

Oui, nous pouvons boire tranquilles,
On dit qu'à présent les filles
Vont soupirer, supplier,
Cherchant à se marier.
Elles viendront devant nous
Se mettre à genoux.

Tout's ces belles aux traits mignons
Ne s'ront plus si fières,
Ce n'est qu'à forc' de prières
Qu'ell's nous obtiendront;
Pour nous faire désirer
D'une ardeur plus vive,
Il faudra qu'ell's arrivent
Jusqu'au cabaret.
Oui, nous pouvons, etc.

Ce sera vraiment charmant,
Pour nous quelle chance!
Ell's nous f'ront la révérence,
D'un œil implorant.
Maintenant, c'est notre tour
De fair' des promesses,
Puisque ces p'tites maîtresses
Nous feront l'amour.
Oui, nous pouvons, etc.

Enfin, lorsque nous irons
Le soir à la danse,
Pour faire une contredanse,
Ell's nous inviteront;
Chacun s'amusera

De voir toutes ces belles
Se disputer entre elles
A qui nous aura.
Oui, nous pouvons, etc.

Finissons. La conclusion de tout ceci, c'est que si, depuis soixante ans, le monde a marché, les chansons populaires sont restées en route; si la politique, les arts, les lettres, les sciences et l'industrie ont fait des progrès, elles n'en ont fait aucuns et elles ont continué à se traîner péniblement dans l'ornière du lieu commun. La fine gaieté en est exclue, le sens moral en est banni, et l'esprit y est aussi rare que dans une contrainte ou une sommation d'huissier. Ce n'est pas pourtant faute de concurrence. Mais si la concurrence produit l'émulation, elle a aussi pour résultat de faire baisser le prix des choses et conséquemment d'en altérer la qualité. C'est ce qui a lieu pour nos chansons. Personne ne songe à les faire mieux; tous travaillent à en faire beaucoup, et il y en a déjà tant, qu'elles formeraient un recueil plus gros que toutes les poésies réunies, anciennes et modernes, de tous les peuples du monde. Si peu qu'un individu sache d'orthographe, il a bientôt trouvé des rimes telles qu'elles, accouplé des lignes d'une certaine mesure et mis ces lignes sur un air quelconque. Alors, il se croit responsable vis-à-vis

du peuple des plaisirs de son esprit, et, à ce titre, obligé de n'en pas laisser un moment tarir la source. Cent pauvres diables pensent de même et s'adjugent la même mission. Il est vrai que, s'ils n'y gagnent pas beaucoup de réputation, ils peuvent y gagner beaucoup d'argent. J'ai ouï dire que tel de ces chansonniers se faisait avec ses chansons vingt mille francs de rente. Ce n'est pas de quoi les décourager. Mais quelle aubaine pour le peuple qui chante, et, qui pis est, paye tout cela !

CHAPITRE II

NAPOLÉON Ier ET NAPOLÉON III

Depuis le premier Empire et surtout depuis 1815, la patrie, pour le peuple, c'est Napoléon Ier; je dis plus, Napoléon a été son culte, car longtemps encore après la mort de ce « plus grand des hommes » (1), le peuple l'invoquait avec plus de ferveur qu'aucun des saints du paradis, estimant que la canonisation de l'Empereur relevait immédiatement de son peuple, et que de plus elle avait commencé du jour où son martyre s'était

(1) Expressions de M. Thiers.

accompli. La vérité est que de 1815 à 1848, les moindres actes de Napoléon ont été racontés, loués, chantés tant de fois et de tant de manières, que ç'a été comme le procès-verbal d'une longue et magnifique enquête ouverte pour établir ses titres à la sainteté. On sait quel en fut le résultat : une place pour le nouveau saint dans le calendrier, et la fête du 15 août exclusivement et universellement désignée sous le nom de Saint-Napoléon.

Sous la Restauration, c'est-à-dire alors que pour louer Napoléon il fallait non-seulement beaucoup de tact et d'adresse, mais aussi beaucoup de talent, Béranger fut l'organe à la fois le plus illustre et le plus persécuté, des regrets et des espérances populaires. Sa voix seule éclipsait, couvrait toutes les autres. Les poëtes subalternes qui pensaient comme lui, sans pouvoir s'exprimer aussi bien, ne chantèrent Napoléon que de loin en loin, la plupart imitateurs malheureux de Béranger, et n'ayant su ni le faire oublier, ni se faire admirer. A partir de 1830, ce fut tout différent : Béranger garda le silence, tandis qu'un immense concert de louanges, un hourra, si l'on peut dire, de chants patriotiques s'élevèrent sur la tombe du proscrit de Sainte-Hélène, et montèrent jusqu'aux cieux. Bientôt l'arrivée en France des restes de l'Empereur fut saluée par des milliers de chansons. L'enthousiasme en échauffait à un certain

degré la mauvaise poésie, et il était vrai, parce qu'il était éprouvé.

Ce fut bien autre chose quand le neveu de Napoléon fut élu président de la République. Il y eut alors dans la nation entière de si vifs transports de joie, son amour, son admiration, sa reconnaissance se manifestèrent avec tant de chaleur et de vivacité que l'oncle en eût été jaloux, si la jalousie eut été possible en une âme si grande. Des chansons informes, œuvres de gens que l'excès de la joie comme l'ivresse portait à tout dire, furent, parmi le peuple, l'écho de ces sentiments divers. Bientôt, chantées d'un bout de la France à l'autre, avec un entrain qui rappelait les beaux jours de celles de Béranger, elles donnèrent lieu à quantité d'autres, fruits d'une infatigable émulation, et dépassèrent de plus de moitié la masse des chansons de toutes sortes qui se sont succédé sur les murs de Paris depuis quarante ans. Aujourd'hui on en formerait une bibliothèque assez considérable pour rendre presque nécessaire un préposé à sa conservation.

J'avoue qu'il m'a été difficile de faire un choix dans cette énorme quantité de chansons napoléoniennes. Il y a en effet aussi peu de variété dans leur mérite respectif qu'il y en a dans les noms de ceux qui les ont écrites. Tous ne voyent guère dans Napoléon que le vainqueur de l'Eu-

rope, le vaincu de Waterloo et le prisonnier de la perfide Angleterre. Pas un ne voit en lui le pacificateur de nos discordes civiles, le régulateur de la Révolution, le restaurateur des autels et le plus grand législateur des temps modernes. Leur rayon visuel ne perce pas cet horizon. S'ils l'aperçoivent, c'est comme le bonheur, ils n'y atteignent jamais. Tout le bien qu'a fait Napoléon à ces titres divers, tout ce qui lui a survécu, tout ce qui atteste encore sa présence parmi nous, se fait sentir à chacun de nous, et ne permet à personne d'en oublier l'auteur; enfin, tout ce qui l'élève si fort au-dessus des conquérants dont les plus fameux n'ont laissé derrière eux que des ruines, est aussi étranger à ces malheureux poëtes que les lois de Minos le furent à la Convention. Il n'est même pas sûr qu'ils aient compris le génie militaire de celui dont ils chantent les victoires. Tantôt celles-ci ne sont à leurs yeux que des faveurs de la fortune; tantôt l'effet de la bravoure de nos soldats, du découragement ou de l'imbécilité de l'ennemi. Ils ne sont frappés que des causes secondes; la cause principale, la cause des causes échappe à leur vue comme à leur analyse. Si le mot de *génie*, appliqué à Napoléon, se rencontre par hasard sous leur plume, c'est un lieu commun introduit pour le besoin de la rime ou autrement, ce n'est point un hommage rendu à l'intelligence qui combine des plans, di-

rige l'épée, prévoit le succès et l'assure. Il y a pourtant parmi eux quelques exceptions à cet égard, et la pensée qui prépare n'y est pas toujours sacrifiée à la main qui exécute; mais ces exceptions sont rares, et d'ailleurs, elles ont si peu de relief qu'on les distingue à peine de la règle générale.

Il serait donc juste de passer sous silence les chansons relatives à Napoléon Ier, pour arriver tout de suite à celles qui regardent Napoléon III. Toutefois, comme il en est une, parmi celles-là, qui les résume toutes, et me dispense, par conséquent, de citer les autres, je m'y arrêterai un moment. L'auteur est M. Bedel; le titre, *l'Élève de Brienne*. Ce n'est pas proprement une chanson; c'est une biographie écrite sur l'air de *la Reine de Chypre*, et dans ce style aisé et agréablement familier dont on voit des échantillons dans les chansons d'amour.

Elle commence à Brienne et finit aux Invalides, et elle n'a que huit couplets. On dira ce qu'on voudra, mais concentrer la vie entière du fondateur de la dynastie napoléonienne en huit couplets, c'est un travail d'Hercule; c'est au moins la marque d'un esprit supérieur qui embrasse l'infini et qui le raconte en peu de mots.

Voici le début de M. Bedel :

L'ÉLÈVE DE BRIENNE

Un vieux soldat, élève de Brienne,
Qu'on distingua plus tard des généraux;
Il fit trembler ces fameux murs de Vienne
Avec son art et son petit chapeau.
Il fit un plan et attaqua Toulon.
On l'honora de la noble légion.
Aussi, par suite, il devint général.
On le nomma le petit caporal.
Par son courage il apprivoisa l'aigle.
On le plaça sur le rang d'Annibal.

Remarquez avec quelle audace le poëte nous transporte tout à coup sous les murs de Vienne, avant de nous conduire à l'attaque de Toulon, et voyez avec quelle adresse il revient sur ses pas, pour décrire désormais les événements dans leur ordre naturel. Cette métathèse appliquée aux faits, est un des procédés les plus difficiles de l'historien, qu'il écrive en vers ou en prose. Elle est subversive de toute méthode. Le comble de l'art est donc d'avoir une méthode et de l'observer, nonobstant cette contradiction. C'est ce que fait M. Bedel. Une fois de retour à Toulon, il part de là pour suivre Napoléon dans toutes ses étapes de gloire, sur tous les champs de bataille de l'Europe, à l'île d'Elbe, à Sainte-Hélène, puis dans l'église des Invalides.

Ce grand héros aimait bien sa patrie (dit-il);
C'était un intrépide au combat,
Puisqu'il vainquit cette belle Italie,
L'Egypte, la Prusse, la Suède, la Moscowa.
De tout soldat cet homme était l'ami;
Il décorait ceux qui soutenaient l'aigle,
Après avoir combattu l'ennemi.

Voyez Ney, Lannes, Eugène, Mortier, Lamarque,
Le brave Foy, Kléber et Augereau,
Masséna, ce fameux Marceau,
Hoche, Junot et le fier Daumesnil;
Prenez les armes, soldats, disait-il;
Faites-moi voir des signes de valeur,
Vous serez tous de la Légion d'honneur.
Soutenez-vous bien aux griffes de l'aigle.
Obéissez, voici votre Empereur.

Ils obéirent, ils jurèrent; mais après la campagne de Russie, ils ne se souvinrent plus de leurs serments.

Oui, dirent-ils, nous le jurons sans cesse,
Sur votre armure et sur votre chapeau.
Nous soutiendrons vos lois avec adresse.
Par ce serment vous êtes généraux :
Je vois les mêmes d'Iéna, de Marengo,
De Leipsick, de Wagram et d'Eylau.
Soyez toujours courageux au combat.
J'ai vu le Nil et la Bérésina.
Jurez-le donc sur la tête de l'aigle.
En conquérants volez tous au combat.

Dans la Russie sa perte fut certaine;

Des généraux osèrent le tromper.
De l'île d'Elbe il fut à Sainte-Hélène,
Sur un rocher on le vit reposer.
Ah! disait-il en regardant la France,
Ces vils soldats que j'ai faits commandants,
Ils se battaient avec acharnement
Et encourageaient tous mes régiments;
Ils ont trompé ma confiance et mon aigle,
Et m'ont trahi à l'affreux mont Saint-Jean.

Longtemps après, il mourut, le grand homme;
Mais les Anglais lui firent un cercueil.
Il affligea Paris ainsi que Rome;
Tous les Français furent longtemps en deuil.
Croyez aussi que le fier Albion
Était plongé en désolation.

Oh! que oui; nous le croyons bien, puisque c'est un poëte inspiré qui le dit. Mais en vérité, on n'y avait guère songé jusqu'ici.

Pour illustrer notre belle mémoire,
On l'a classé des premiers dans l'histoire.
Aux Invalides, quand nous reverrons l'aigle,
Versons des pleurs au grand Napoléon.

Ainsi, Napoléon a pris possession de sa dernière demeure. Vous pensiez sans doute que le poëte aurait dû nous dire comment cet événement s'était accompli. Attendez un peu, vous n'y perdrez rien; le poëte enterre d'abord Napoléon, et ce n'est qu'après son enterrement qu'il vous fait assister

à son exhumation à Sainte-Hélène, et à son convoi à Paris. C'est le même procédé qu'au début du poëme.

Nous avons vu le courageux Joinville
Faire un voyage sur cette Océanie,
Il prit le héros et le sortit de l'île,
En triomphant le rend à sa patrie.
La *Belle-Poule* et ses marins vaillants
L'ont transporté avec l'ami Bertrand;
Ils ont pris part dans l'immortalité,
Car ce César était encore entier.
Oui, à Paris, on voit encore l'aigle
Avec orgueil sur l'immortel guerrier.

Si vous n'êtes pas sensible à ces vers, tant pis pour vous. Pour moi, j'admire cette épopée, et je l'appelle ainsi parce que l'épopée étant en quelque sorte l'encyclopédie d'une époque ou d'un homme, la chanson de M. Bedel remplit cette condition. Il est vrai qu'on trouverait peut-être à chicaner sur la forme. Mais qui donc s'inquiète aujourd'hui de la forme? Personne, si ce n'est Bridoison.

Raillerie à part, le sentiment de respect, d'admiration et d'amour qui a inspiré ces chansons, est aussi la seule chose qu'il faille y considérer. Il est merveilleux de voir combien il persiste, en dépit des années. L'avénement au trône de Napoléon III ne l'a pas diminué; il redouble, au contraire, dans toutes les circonstances où le neveu

agit comme il est probable qu'eut agi l'oncle, et à tous les anniversaires qui leur sont communs. Par exemple, M. Éléonord Pecquet chante-t-il le 15 août, il dira :

C'est aujourd'hui la fête de la France,
Que l'allégresse exalte tous les cœurs.
Chacun de nous renaît à l'espérance,
Plus de douleurs.
Napoléon, sors du lit funéraire
Où tes enfants t'ont placé pour toujours,
Et secouant ton livide suaire,
Apparais-nous comme en nos plus beaux jours.
Lors, en voyant ta redingote grise,
Ton vaste front sous ton petit chapeau,
Chaque Français, que ton nom électrise,
Embrassera ton noble et vieux drapeau.

Par où l'on voit encore quelle place occupent dans les souvenirs du peuple le petit chapeau et la redingote grise. Sur dix chansons dont Napoléon Ier est l'objet, il y en a neuf au moins où ils reviennent infailliblement; ils sont inséparables de l'idée qu'on a de l'Empereur même; ils ont la force d'une doctrine qui nous aurait été transmise de vive voix sur quelque article de foi; il ne serait ni politique, ni charitable de chercher à les affaiblir. Cela, du reste, serait presque aussi difficile que de détruire en nous le préjugé en vertu duquel on se représente le bon Dieu sous la figure humaine.

Que vous dirai-je, enfin? Le peuple eût craint d'être ingrat si, après avoir adoré Napoléon vivant et lui avoir, depuis sa mort, élevé des autels, il ne l'avait comparé, égalé même à un Dieu. Et n'allez pas croire qu'il ait emprunté son modèle à la mythologie; lui qui, en fait de sentiments et de croyance, secoue rarement le joug du lieu commun, s'y est dérobé cette fois-ci. Avec une témérité qu'on taxerait de blasphème, si elle n'était l'effet d'une sorte d'ivresse de l'imagination, il prend dans la vie de Jésus-Christ des points de comparaison plus ou moins vagues, et établit entre l'homme-Dieu et Napoléon un parallèle naturellement plus ingénieux que solide. Je choisis parmi beaucoup d'autres cet exemple, l'un des plus curieux et des plus complets. Celui qui me l'offre a cru devoir garder l'anonyme.

JÉSUS ET NAPOLÉON

Sans être trop fanatique,
Je tiens à ma religion,
Peu m'importe qu'on me critique,
J'aime Dieu et Napoléon.
Des deux je suis le noble exemple,
Quoiqu'on nous dise qu'ils ne sont plus;
J'adore l'un dans son saint temple,
Et de l'autre je chante les vertus.

Jésus, dès sa plus tendre enfance,
Promettait vertus et candeur;

TAYLOR INST. OXFORD

Napoléon d'expérience
Étonne ses instituteurs.
Jésus aimait le prolétaire,
Faisait le bonheur des élus;
Napoléon aimait la guerre
Et son peuple comme Jésus.

De Jésus le fils de Marie,
Avec respect l'on parlera ;
Pour nous il sacrifia sa vie
Entre les mains de ses Judas.
Napoléon suivant ses traces,
Au champ d'honneur nous l'avons vu
Affronter tout avec audace,
Il fut trahi comme Jésus.

Jésus, par sa puissance,
Sauva le païen par le péché perdu.
Napoléon sauva la France;
Comme Jésus il fut vendu.
A la suite d'odieuses peines,
Jésus sur une croix mourut :
Napoléon, à Sainte-Hélène,
A souffert comme Jésus.

De Jésus, pour finir la scène,
Le pieux corps fut embaumé.
Napoléon, à Sainte-Hélène,
Comme Jésus fut exhumé.
Ce noble héros, couvert de gloire,
Aux Invalides nous est rendu.
Dans mille ans, du Preux de la Loire
On parlera comme de Jésus.

J'ai tiré cette chanson étrange (car c'est bien une

chanson) d'un petit recueil imprimé à Charmes, chez Buffet, sans date (1852) et intitulé : *Recueil de chansons nouvelles*. Une affreuse gravure sur bois qui représente soi-disant l'empereur Napoléon III, décore le frontispice. J'entre dans ce détail, afin qu'on ne m'accuse pas de forger des pièces pour le besoin de ma cause.

C'en est assez sur les chansons qui regardent Napoléon Ier; passons à celles qui ont pour objet Napoléon III, à partir de la présidence jusqu'à la paix de Villafranca.

En 1848, pas un des honnêtes bourgeois qui renversèrent le trône de Louis-Philippe, leur protecteur et leur appui, ne pensa un instant à le remplacer par le prince Louis Bonaparte; pas un ne le connaissait et même il était du bel air, quand on venait à prononcer son nom, de parler de lui comme d'une espèce de Junius Brutus, avant l'expulsion des Tarquins. Le peuple seul, et j'entends par là les artisans et surtout les populations agricoles, le peuple seul, dis-je, le connaissait, et c'est lui, fort innocent d'ailleurs de la chute de Louis-Philippe, qui pensa immédiatement à son successeur. S'il connaissait le prince Louis il en était aussi bien connu. Ce n'est pas une médiocre preuve de l'aveuglement des hommes d'État, réputés alors les plus habiles, que cette ignorance du sentiment du peuple qu'ils administraient et

à côté duquel ils vivaient. Mais que dire de l'extraordinaire prévoyance du prince, qui, deux fois proscrit, au berceau, par les pères, et dans l'âge mûr par les enfants, spécule dans l'exil sur la connaissance innée qu'il a de ce peuple et sur la certitude où il est d'en être désiré, pour espérer fermement qu'il sera rétabli par lui dans les droits qu'il tient de lui, et pour former, même en prison, les plans du gouvernement qu'il songe à lui appliquer? L'intérêt personnel, ordinairement si mauvais conseiller, l'inspira bien alors et le conseilla encore mieux. C'est que cet intérêt avait pour fondement l'équité, que loin d'être séparé de l'intérêt du peuple, il s'y liait au contraire étroitement, qu'enfin la patience, la persévérance et le ferme propos de périr plutôt que d'accepter l'oubli, étaient les qualités de l'homme destiné à le faire triompher. Le peuple savait et sentait tout cela. Aussi l'attrait qui les porta, le prince et lui, à se jeter, si je l ose dire, dans les bras l'un de l'autre, fut-il irrésistible. La république mourut de cet embrassement.

L'élection du prince Louis à l'assemblée constituante ouvrit les yeux à la bourgeoisie et la ramena. L'élection à la présidence avec l'énorme majorité que chacun sait, fut l'effet, en grande partie du moins, de ce retour. Déjà même on eût pu dire, comme le dit plus tard M. Thiers : « L'empire est fait. » Il l'était déjà dans le cœur du peu-

ple. En attendant que le peuple le confirmât de sa voix puissante, il en voulait à ceux qui avaient été assez téméraires pour disputer la présidence à l'objet de sa prédilection. Un de ses chansonniers insultait ainsi au plus illustre d'entre eux :

Un soldat parvenu dit avec un grand ton :
Je veux la présidence de Napoléon.
Mais Louis Bonaparte est un prince d'état ;
Retire-toi, Cavaignac, Napoléon est là.
Sur l'air du tra la la, etc.

Mon pauvre Cavaignac, tu as mal passé ton temps
De penser d'être en France notre président ;
Avec Louis Bonaparte tu as voulu jouer,
Tu t'es trompé de carte, Napoléon t'a rincé.
Sur l'air du tra la la, etc.

Le peuple n'aurait pu comprendre une restauration de la dynastie napoléonienne, sans se représenter en même temps la terreur dont tous les rois, qui l'avaient proscrite, allaient être frappés, sans penser à la gloire, son légitime héritage et son naturel cortége, sans revendiquer l'un et l'autre.

Oui son règne (1) fut pour la France
Le plus beau, le plus florissant.
L'ouvrier vivait dans l'aisance
Sous un soleil resplendissant.

(1) Le règne de l'aigle.

Les grognards volaient à la gloire.
Guidés par l'aigle impérial.
Chantons pour sa noble mémoire,
Sous le drapeau national.

Mes amis, ayons l'espérance
Que bientôt ce temps reviendra;
Un autre appuiera la balance
Et le bonheur nous sourira.
A l'horizon brille une étoile
Pour éclairer tous les Français.
Jamais vous ne verrez son voile,
Car c'est le flambeau des succès.

Moins timide et plus clair, un autre s'écrie :

Réveille-toi, noble et sainte patrie,
Voici venir l'éclat de ton soleil;
Va, jette au loin le drap d'ignominie;
O mon pays, pour toi quel beau réveil!

Entendez-vous, jusques aux Pyramides,
Trembler d'effroi les rois épouvantés?
Il dort pourtant là-bas, aux Invalides,
Celui déjà qui les avait domptés.
Napoléon ranime l'espérance,
Et son grand nom fait battre notre cœur.
Vive à jamais, vive à jamais la France!
Vive la France et vive son Sauveur!

Une certaine chaleur anime ces derniers vers. Mais c'est un éloge qu'ils méritent rarement. L'habitude que nos poëtes ont de les faire mauvais

a sur eux un pouvoir égal à celui de la nature; s'ils les font bons, par hasard, j'ose douter qu'ils s'en aperçoivent; autrement, ils auraient à cœur de les faire toujours tels, au moins dans la même chanson. Mais à un bon couplet, ils en ajoutent aussitôt de détestables, et cela aussi facilement sans doute qu'ils ont fait le bon, et comme si, l'ayant tiré de la même veine que les autres, ils ne voyaient aucune différence entre eux et lui.

L'anonyme que je vais citer n'a pas même de ces bonnes absences; il ne déroge pas un moment à son génie, et ce n'est pas le génie d'un Pindare :

France, à jamais tu seras grande;
L'étoile a paru de nouveau;
Pour te sauver, je le demande.
Il ne faut qu'un petit chapeau...

Braves Français, quel jour de fête!
Quel souvenir de l'Empereur!
Vous retrouvez dans votre cœur
Ce nom si beau, si magnanime,
De tous les noms le plus beau nom,
Plus grand que celui de Maxime,
Le nom du grand Napoléon.

Ayant chanté ce nom, les souvenirs glorieux qu'il rappelle et les menaces dont il est gros, nos chansonniers tout d'une voix chantent le prince qui en est le digne héritier. La confiance du peuple en lui est, comme l'a été son amour, et comme le

sera bientôt son admiration, sans arrière-pensée et sans bornes. Il est si fermement convaincu de l'honnêteté du prince, qu'il ne croit pas pouvoir lui faire un meilleur compliment que celui de l'appeler l'*honnête homme*. Tel est en effet le titre d'une chanson dont il est l'objet, et qui a été imprimée à Paris, à Lyon, à Marseille, à Arras, à Lille, en un mot dans toutes les principales villes de France. Elle a pour auteur M. Joseph Poirson, *ex-officier du premier empire*.

L'HONNÊTE HOMME

PRÉSIDENT PREMIER DE LA RÉPUBLIQUE.

Le Président,
Surnommé l'honnête homme,
Est au pays d'un entier dévouement.
Si l'on perdit l'illustre roi de Rome,
Il se retrouve en la noble personne
Du Président.

Le prolétaire, l'ouvrier, le laboureur ont les mêmes sentiments pour lui, mais ils espèrent, ils attendent de lui davantage. Leurs espérances à cet égard sont aussi vives, soit qu'ils s'adressent au Président, soit qu'il s'adressent à l'Empereur :

Respire enfin, ô pauvre prolétaire,
Car il connaît ta vie et tes douleurs;
Dans sa prison il pleurait ta misère,

Libre, au pouvoir, il séchera tes pleurs.
Comme le Christ il calme ta souffrance,
Il est pour toi l'ange consolateur.

—

Le trouvant bon comme lui-même,
L'Empereur aime l'ouvrier.
Il sait aussi combien on l'aime
Sous le chaume et dans l'atelier.
Il sait d'où lui vint la victoire
Alors qu'il était méconnu ;
Il se souvient et se fait gloire
De son titre de parvenu.

Que dirais-je de nos soldats? Aucune expression n'est assez forte pour donner une idée de leur enthousiasme. Voici comment est racontée la première revue du prince, lorsqu'il fut élu Président :

De l'hôtel de la Présidence.
Il fait appel à son troupeau.
Pas un absent! Trois cent mille hommes
Sont fiers de se présenter tous
Devant le neveu du grand homme
Qui mit l'Europe à ses genoux.

Bientôt un cri se fait entendre :
Vive Louis-Napoléon!
A l'instant, sans se faire attendre,
Il passe au front du bataillon.
Qu'il était beau dans sa tenue,
Sur son cheval al'zan brûlé!

C'est dans une revue de ce genre, qu'apercevant un vétéran de l'ancienne armée, le prince le fit approcher, et le décora de sa main. Ce vétéran, sans donner le temps à son émotion de se refroidir, rend compte de son aventure à la *bonne Catherine*, sa femme, dans les termes suivants :

Au Carrousel il passait la revue,
Autour de lui tout était en émoi;
Mon front ridé soudain s'offre à sa vue
Et comme un trait il vole près de moi...

« Salut, salut, vétéran de l'armée ! »
Me dit le prince en me prenant la main :
« Pour couronner ta vieille renommée,
« Prends ce ruban avec ce parchemin... »

« A vos soldats faites porter les armes, »
Dit Bonaparte à tous ses généraux,
Comme un enfant, moi je versai des larmes
Quand devant moi se rangent vingt drapeaux...

Napoléon, d'une voix gracieuse,
Me dit : « Ce soir, au palais, je t'attends.
« Pour honorer son âme courageuse,
« Sonnez, clairons, tambours, battez aux champs. »

Jour fortuné, moment digne d'envie,
Rendez la force à mes membres tremblants.
Je puis mourir, le rêve de ma vie
Vient de briller sur mes vieux cheveux blancs.

Ces couplets et ceux qui précèdent ne sont pas d'un style trop mauvais, et je ne m'explique pas

pourquoi les auteurs ont gardé l'anonyme. Est-ce que, sans se croire tout à fait dépourvus d'un certain talent, ils ont eu la délicate pudeur du peu qu'ils possèdent, et n'ont pas voulu avoir l'air de s'en croire davantage en signant leurs œuvres? C'est bien possible. Au contraire, les plus pauvres de ces chansons, comme les actes de notaire, sont toujours et imperturbablement signées; l'ignorance et la suffisance ne doutent de rien.

Le même motif qui m'a fait passer sous silence les chansons épileptiques qui ont sali nos murailles, depuis le mois de mars jusqu'au 10 décembre 1848, me prescrit une égale réserve à l'égard des chansons nées après le coup d'État. Elles sont, comme les premières, remplies de personnalités les plus injurieuses, et d'insultes grossières, barbares mêmes aux vaincus. C'est à peine seulement si elles montrent quelque intelligence de l'acte providentiel qui mettait fin à l'anarchie et consommait la victoire du prince destiné à l'anéantir. Faisons donc ce qu'auraient dû faire les auteurs de ces chansons, imitons la générosité du prince, et ne revenons pas sur des égarements qu'il a depuis longtemps oubliés. C'est assez pour lui de vaincre ses ennemis; il ne les déshonore pas, il fait plus, il les amnistie.

La joie même qui présida au rétablissement de l'Empire ne fut pas exempte de rancunes pareilles

à celles qui, sous la Présidence, s'étaient de guerre lasse adoucies ou éteintes. Plusieurs chansons en font foi, celle entre autres qui a pour titre *le Oui et le non*, par M. Blot :

On sait que Louis-Napoléon
Digne héritier d'un si beau nom,
A eu plus de OUI que de NON,
Ah ! sacré nom !
On sait aussi que par bonheur
Il est nommé notre Empereur,
Et nous en serons beaucoup mieux.
Ah ! ben, bigre ! tant mieux !

Chacun nous promettait merveilles,
Et l'on vantait à nos oreilles
Des abus la suppression,
Ah ! sacré nom !
Tous les rêveurs, les utopistes,
Et tous les mauvais journalistes,
Si l'on pouvait se passer d'eux,
Ah ! ben, bigre ! tant mieux !

On dit qu'il existait des listes
Où certains socialistes
Y proscrivaient plus d'un beau nom,
Ah ! sacré nom !
Quoi ! désoler encor la France
Cela n'eût pas eu lieu, je pense,
En mil huit cent cinquante-deux.
Ah ! ben, bigre ! tant mieux !

Sept cent cinquante députés
Étaient par vous fort bien payés

A vingt-cinq francs, c'était fort bon,
Ah! sacré nom!
Napoléon, sans qu'ils s'en doutent,
Les a bientôt mis en déroute.
Ils sont rentrés chacun chez eux,
Ah! ben, bigre! tant mieux!

Mais le plus grand nombre le prend sur un ton plus conciliant. Il n'y a que la passion pour le nouvel empereur qui redouble, le souvenir de l'oncle qui plus que jamais monte les têtes, et les projets d'envahissement, de vengeance, d'affranchissement des peuples, d'expulsion des rois, qui naissent et se propagent avec une incroyable fécondité. « La voilà donc, » s'écrie l'un,

La voilà donc, cette noble lignée
De l'Empereur!
La voilà donc par le ciel ramenée!
Dieu! quel bonheur!
La voilà donc s'annonçant à la France
Par des bienfaits!
Salut à toi, soleil de délivrance,
Brille à jamais!

Et s'adressant au peuple, il continue :

Napoléon, c'est ton dieu, ton idole.
C'est ton amour;
Napoléon, c'est pour toi le symbole
D'un heureux jour.

Napoléon, c'est ta seule espérance
Au sein du deuil.
Napoléon, c'est l'élu de la France,
Et son orgueil.

« J'ai vu, » dit un autre, évoquant l'ombre de Napoléon Ier :

J'ai vu les rois de l'Europe soumise,
Mieux qu'un diadème adorer son chapeau ;
J'ai vu, devant sa redingote grise,
Des souverains incliner leur drapeau.
Comme autrefois la superbe Angleterre
N'osera plus nous dicter la leçon,
Et Nicolas, courbant sa tête altière,
Respectera notre Napoléon.

Puis, se rappelant un vaudeville fameux chanté il y a trente ans environ, par l'acteur Gontier, il ajoute :

INVOCATION.

Du haut des cieux, ta demeure dernière,
Mon Empereur, tu dois être content,
Puisque tu vois Empereur sur la terre
Ton cher Louis, ton neveu, ton enfant.
Sur lui répands, du haut de l'empyrée,
Les qualités qui décoraient ton front :
Bénis, bénis la France bien-aimée,
Bénis-nous tous, ô grand Napoléon !

Un troisième enfin, M. Germain Bayle, Toulousain, ne voit dans le retour à l'Empire que la

guerre, et ne veut que la guerre; il déclare que nos soldats n'ont voté l'Empire que dans l'espérance

De voir bientôt le Danube et le Don;

et que

Il est bien temps pour la pauvre Pologne
Que les Français se montrent généreux.

Il ne s'en tient pas là. Ce n'est qu'un épisode de la campagne qu'il ouvre contre les puissances dont il redoute une nouvelle coalition, une première étape de la propagande armée à laquelle il convoque toute la France :

Pour conjurer la tempête qui gronde,
Soldats français, soyons toujours unis,
Et pour sauver la liberté du monde,
Montrons encor l'exemple de Paris.
De l'Autriche gardons bien souvenance,
Elle fit mourir Reischtadt par le poison.
Il en est temps, défenseurs de la France.
Vengeons le fils du grand Napoléon.
. . . . . .
Nous sommes fiers de notre propagande.
C'est pour la guerre et les brillants combats
Voyez l'Anglais, comme il tremble d'avance.
En apprenant sa nomination;
Car aujourd'hui, pour l'honneur de la France,
Nos bras, nos cœurs sont à Napoléon.

Il est juste de dire que l'amour, et j'ajoute (car le mot y est), l'idolâtrie du peuple français pour la personne de Napoléon III est le seul point où nos chansonniers ne varient et ne faiblissent jamais, et où ils sont unanimes. Sur tout le reste, ils diffèrent plus ou moins. Ceux-ci ont les accents belliqueux et font entendre les appels à la vengeance dont M. G. Bayle offre l'exemple; ceux-là ont des chants plus modestes, un tempérament plus pacifique. Ils commentent le mot célèbre dit à Bordeaux : « l'Empire c'est la paix, » ou ils le paraphrasent :

La voix du peuple a rétabli l'Empire.
Combien sur lui vont couler de bienfaits!
Pas de combats, il vient de nous le dire,
Entre ses mains, l'Empire c'est la paix.

Ainsi parle M. Moyadon, fils. M. Durand n'est pas moins explicite :

D'un beau soleil le disque aimé naguère
Peut remplacer l'astre éteint des Capets.
On nous disait : L'Empire c'est la guerre;
Nous répondons : L'Empire c'est la paix.

M. Félix Feilles, *délégué des ouvriers boulangers de la Seine*, dit également :

Que l'Europe respire,
L'Empire aujourd'hui c'est la paix

Mais il ajoute :

Tu sais aussi tirer le glaive,
Napoléon, quand il le faut, etc.

En quoi il témoigne, avec autant de simplicité que de bon sens, que ni lui, ni ceux dont il est le délégué, ne se méprennent sur le langage tenu à Bordeaux, et qu'ils ne trouvent nullement que les guerres de Crimée et d Italie y soient contradictoires.

A ces élans, à ces transports du peuple, si tumultuairement décrits par ses poëtes, et où se mêle je ne sais quel vague désir de savoir la pensée du prince, pour mieux se mettre d'accord avec elle; à ces acclamations, à ces protestations de confiance et de dévouement; à tous ces hommages enfin si affectueux et si spontanés, l'Empereur élu, dont M. E. Pecquet se rend ici l'interprète, répond en ces termes :

Merci, Français, j'ai reçu vos hommages,
Et, je le sais, vos acclamations
M'ont dit : Gouverne, suis la ligne des sages,
Sois ferme et fort contre les factions.
J'ai bien compris, ma mission est sainte,
En recevant les vœux de votre cœur.
Comptez sur moi et n'ayez point de crainte,
Je serai digne de votre Empereur.

Que c'est donc beau quand un peuple vous aime,
Vous le prouvant par un joyeux transport!

Moi, dans mon cœur, oui, je l'aime de même.
Il a remis entre mes mains son sort.
De vous tromper, non, je n'ai point l'envie,
Car je vous dois tous mes jours de bonheur;
Me rappelant dans ma belle patrie
Je serai digne de votre Empereur.

Remarquez, je vous prie, le vers qui termine ces couplets :

Je serai digne de votre Empereur.

Il semble que l'auguste élu aurait dû dire :

Je serai digne *d'être* votre empereur,

ayant fait jusque-là d'assez grandes choses pour se rendre ce témoignage et ne pas craindre d'y être contredit. D'où vient donc que le chansonnier n'a pas pensé de même? C'est que, à l'exemple du peuple dont il est la voix, et, comme lui, tout plein du souvenir de Napoléon Ier, il persiste à n'attribuer à Napoléon III que le dessein de suivre religieusement les traces de son oncle et de s'effacer modestement derrière cet illustre modèle. Ce jugement n'est pas sans doute d'une rigoureuse équité; il ne tient compte ni des qualités personnelles du neveu, ni des devoirs que lui imposait la différence des temps, des besoins et des habitudes, mais au fond, il n'a rien d'offensant,

car personne ne s'est montré plus jaloux de la gloire de Napoléon Ier, plus intelligent de ses projets de réformes sociales, et plus engagé à les accomplir, que celui qui était sorti de son sang et qui héritait de son nom comme de ses droits. Aussi, à peine est-il Empereur qu'il donne un libre cours à ses sentiments généreux. Il commence par aller au plus pressé. Il visite, nous dit le même M. Pecquet, les *indigents*, les *enfants trouvés*, les *hospices* :

Il entend tous les vœux et les prières;
Nul mal n'échappe à ses yeux, à son cœur.

Enfin, il amnistie les condamnés politiques et rappelle les exilés. Ce dernier acte est chanté par tous les chansonniers du peuple et sur tous les tons. Mais quels vers! Quand la reconnaissance déborde, son éloquence est dans son incorrection.

Hélas! au loin, dans de bien vastes plaines,
Quoi! des Français gémissaient chaque jour!
En Algérie, même aussi à Cayenne,
Ils étaient là sans espoir de retour.
Mais un bon cœur, une main protectrice,
A dit : Je veux leur rendre le bonheur.
Le digne époux de notre Impératrice
Imite en tout notre vieil Empereur.

En revoyant le beau pays de France,
Pour eux, non, non, plus de captivité!
Rêve doré de joie et d'espérance,

Ils respir'ront la douce liberté.
A la patrie ne sont-ils pas utiles,
Leurs bras nerveux répondent de leur honneur.
En travaillant auprès de leur famille,
Ils béniront la main de l'Empereur.

N'a-t-il pas dit, ces mots sont véridiques,
Séchez vos pleurs, revenez parmi nous,
N'écoutez plus ces hommes fanatiques,
En vous trompant se moquent aussi de vous.
Que dans les villes, aussi dans les campagnes,
Ce souvenir reste dans notre cœur.
Combien d'enfants, de mères, de compagnes,
Dans ce beau jour bénissent l'Empereur.

Ainsi chante encore M. Pecquet dans la *Clémence impériale* ou le *Retour des déportés*. J'aime à le mettre en scène parce qu'il est un des plus féconds de nos troubadours, et que la fécondité en pareil cas est, si l'on peut dire, une présomption de popularité.

La fête du 15 août ouvre à nos poëtes une nouvelle perspective; ils y pénètrent avec transport, et toujours à la suite de M. Pecquet. Celui-ci, suivant son usage, renouant, comme on dit, la chaîne des temps, ne manque pas, ici, de rappeler la date de la fondation de cette fête, là, d'invoquer l'ombre du fondateur, plus loin, de voir dans le nouvel Empereur tout le portrait de l'ancien :

Je m'en souviens, c'est en mil huit cent quatre
Que l'on fêtait notre vieil Empereur,

Nous étions tous comm' de vrais diabl' à quatre,
Chacun était joyeux de son bonheur.

Napoléon, sors du lit funéraire
Où tes enfants t'ont placé pour toujours,
Et, secouant ton livide suaire,
Apparais-nous comme en nos plus beaux jours;
Lors, en voyant ta redingote grise,
Ton vaste front sous ton petit chapeau,
Chaque Français, que ton nom électrise,
Embrassera ton noble et vieux drapeau.

V'là qu' j'entends le canon,
Je m' dis j' vas voir quéqu' chose,
C'était Napoléon
Qui venait pour tout d' bon.
Tout à côté de moi s' trouvait l' papa la Rose,
Qui m' dit : Regarde bien,
C'est tout l' portrait d' l'ancien.

Les autres chantres du 15 août, je le constate avec regret, ne sont pas à cette hauteur: ils ne peignent pas avec ce relief. Leur gaieté n'est qu'une douce émotion de l'âme qui jouit du bonheur dont elle est en possession, mais qui manque de chaleur, lorsqu'elle convie les autres à le partager. M. Spitalier aîné est dans ce ton, et le chœur dont il fait partie est à l'unisson : voici comment il s'exprime :

Le quinze août se régénère,
Fêtons la fête et ses plaisirs;
L'opulent et le prolétaire

Sont au comble de leurs désirs.
Au bien que tout chacun s'exerce,
Et dans son banquet solennel,
Le peuple invoquera le ciel
De rendre en France le commerce.

REFRAIN

Fête du quinze août, dans notre nation,
Apporte-nous la paix, la joie et l'union.

Venez, ouvriers des campagnes,
Voir la fête du grand vainqueur
Avec vos fidèles compagnes;
Au quinze août rendez honneur.
Près de l'artisan sans fortune,
Venez fraterniser d'accord,
Alors le Français sera fort
Et dira d'une voix commune :
Fête, etc.

Nous arrivons au mariage de l'Empereur. Il aurait fallu n'être pas Français pour ne pas se réjouir de cet événement à tous les points de vue, et nos poëtes qui, en général, n'ont pas besoin de prétextes pour se montrer Français, n'en furent que plus prompts à faire éclater leur patriotisme à cette occasion. J'ajoute que la galanterie (s'il est permis dans un sujet si grave d'user d'un terme un peu frivole) partage avec le patriotisme l'honneur de les avoir inspirés. C'était pour eux une autre manière de céder à un penchant émi-

nemment national ; ils y cédèrent avec entraînement.

On conçoit de plus, et nous l'avons éprouvé tous, la vive émotion que la nouvelle du mariage de l'Empereur excita dans tous les cœurs. L'auguste fiancée n'appartenait à aucune famille couronnée; les grâces répandues sur toute sa personne, la noble fierté de son caractère, sa bonté, son affabilité, indépendamment de son illustre naissance, avaient seules prévalu aux yeux du prince et déterminé son choix. De là cette approbation unanime d'un peuple non moins jaloux de plaire aux dames qu'amoureux de l'égalité. Toutes les chansons composées à cette époque sont l'écho de ce double sentiment. Elles ne sont pas toutes, il est vrai, de la plus exquise délicatesse, et les compliments y sont assénés parfois comme des pavés; mais quelques-unes n'ont pas ce défaut; elles disent ingénument ce que tout le monde pense et dit; elles le disent dans un langage décent, respectueux, tendre quelquefois, et presque toujours avec cet instinct des convenances qui se montre volontiers dans les esprits incultes, quand ils sont tourmentés du besoin de rendre leurs pensées et qu'ils s'y exercent d'eux-mêmes en écrivant. En tous cas elles demeurent toujours et invinciblement dans le naturel; elles ne pèchent que par ignorance ou par mauvais goût.

La plupart sont sentimentales; il y en a peu où l'on ait osé être gai, la gaieté engendrant la familiarité. L'Impératrice y est tour à tour un *ange du ciel*, un *ange d'amour et de douceur*, l'*illustre rose d'Espagne*, l'*impératrice la plus belle du monde*, la *mère des Français*, la *reine de l'humanité*, etc. Parmi les auteurs, il en est qui appartiennent à l'armée; tels sont M. Nicolas Ciron et M. Denis Révillon, celui-ci est un excellent soldat, un digne enfant de Mars, on n'en saurait douter; mais ce n'est pas hélas! un nourrisson des Muses. Voici comment il débute :

Peuple et soldats s'unissent à la ronde,
Pour admirer l'éclat d'une femme si bonne,
C'est l'Impératrice la plus belle du monde,
Car je l'ai vue avec sa belle couronne.
Oui, mes amis, c'est notre Impératrice,
Que nous rendons tous une sage justice,
Car cette Majesté est si chérie,
Oui, le Français la chérira toute la vie.

Toute la France vous aime d'un cœur sincère,
Vous la maîtresse du plus riche palais;
Car vous serez toujours notre mère,
Oui, notre mère, chérie des Français.
Vive à jamais notre jeune Impératrice!
Oui, elle sera toujours notre protectrice.
Pour nous Français, chantons toujours en chœur:
Vive l'Impératrice et vive l'Empereur!

M. Nicolas Ciron est plus correct, et véritable-

ment plus poétique. Il serait sergent de bande, sinon officier, dans cette troupe de chanteurs où M. Révillon n'est encore qu'une recrue.

Enfants des arts, accordez votre lyre
Pour célébrer l'hymen de l'Empereur.
Que votre luth harmonieux soupire
Ces mots si doux : Paix, hymen et bonheur.

Peuple français, avec orgueil salue
Celle qui doit veiller sur tes destins :
Tu l'aimeras quand tu l'auras connue,
Car le bonheur te viendra par ses mains!
Enfants des arts, etc.

Rien qu'à la voir sa bonté se devine.
Qu'un diadème ira bien sur son front!
Nous rappelant Hortense et Joséphine,
Elle fera bientôt bénir son nom.
Enfants des arts, etc.

Ah! puisse un jour l'airain des Invalides
Nous annoncer la naissance d'un fils!
Et ce jour-là l'aigle aux ailes rapides,
Rempli d'orgueil, planera sur Paris.
Enfants des arts, etc.

Il a du moins l'intelligence du rhythme, et sa chanson pourrait être chantée, sans qu'il soit nécessaire d'escamoter les *e* muets, comme dans la plupart de celles qui précèdent. Il est aussi fort au-dessus d'un anonyme, étranger d'ailleurs à la profession des armes, et dont voici deux couplets :

Hélas! sans espérance,
Nous pensions mourir tous,
Mais pour sauver la France
Un ange est avec nous.
Disons sous sa tutelle
Un mot qui se comprend :
« Honneur à la plus belle
Et gloire au plus vaillant! »

La paix c'est la vaillance,
Car, pour la maintenir,
Le PARVENU de France
Saurait plutôt mourir.
Honneur à tant de gloire,
Et répétons souvent :
La plus belle victoire
Demeure au plus vaillant.

Quelques strophes d'un pot-pourri de M. Fanfan l'Aviron, *batelier ès-lettres*, tranchent assez heureusement sur ce fond un peu incolore.

AIR : Croyez-vous, ma Cocotte?

Mais quand sans cesse il pense
Au peuple, son électeur,
Faut, pour sa récompense,
Une épouse au noble cœur.
S'il ne l'a pas prise altesse,
C'est qu'ell' vaut, en vérité,
Bien mieux qu'une archiduchesse
Par sa beauté.

AIR : Ma commère, quand je danse.

Elle est de grande origine
(Je l'apprends aux envieux).
Elle est de race divine
Quand on regarde ses yeux.
Esprit brillant,
Cœur excellent,
Sensible aux arts, aux vertus, au talent.
Et digne de la couronne
Qu' l'amour
Lui donne
En ce jour.

AIR : La plus belle promenade.

Pour se faire aimer des mères,
Pour se fair' bénir de nous,
Elle offre à tout's les misères
Et sa dot et ses bijoux.
La Charité la conseille,
La Pitié guide sa main;
Ell' s'endort su' l' bien d' la veille,
Rêvant au bien du lend'main.

AIR : L'autre jour je m' disais comme çà.

Les Roug's en sont devenus blancs,
Les Blancs tout roug's et malcontents;
Mais c' n'est pas ça qui l'importune :
Son âm' peu commune,
Au-d'ssus de sa fortune,
Sans effort les soumettra tous
En les charmant comme nous.

Enfin, M. Pecquet, l'orateur juré de Leurs Majestés, M. Pecquet, dis-je, qui déjà, lors de l'avénement à l'empire du Président de la République, portait la parole au nom de l'Empereur, la prend encore cette fois-ci au nom de la nouvelle Impératrice, et traduit en ces termes la reconnaissance et les pieux desseins de Sa Majesté :

Peuple français, vous la grande famille,
Avec plaisir je reste parmi vous;
Aux malheureux je me rendrai utile,
Faire le bien pour le cœur est si doux.
Me rappelant d'une femme divine
Dont vous avez gardé le souvenir,
Je veux en tout imiter Joséphine.
Vous rendre heureux c'est mon plus cher désir.

Elle était bonne, elle était votre mère,
Aussi fut-elle adorée des Français.
Son cœur humain soulageait la misère ·
Combien a-t-elle emporté de regrets!
Du haut des cieux cette femme divine
Me guidera pour faire votre bonheur.
En imitant la douce Joséphine,
J'accomplirai les vœux de l'Empereur.

De mon époux je charmerai la vie,
Avec orgueil il m'a donné son nom;
Dieu, bénissant notre union chérie,
Protégera toujours Napoléon.
Ce nom chéri adoré de la France,
Ne l'est-il pas aussi de votre cœur?

Car en lui seul vous avez confiance,
Je veux en tout imiter l'Empereur.

Le peuple entier aujourd'hui nous regarde,
Puis il nous dit : Soyez toujours heureux.
Nous sommes là pour votre sauvegarde,
Vous le voyez, que chacun est joyeux !
Merci, Français; de votre Impératrice
Vous connaîtrez la bonté, la douceur;
Rendant à tous une sage justice,
Je remplirai les vœux de l'Empereur.

Cela suffit pour faire voir que la note prédominante de ces chants thalassiens est une note douce et timide; ils sentent plus l'émotion que l'inspiration, la musette bourgeoise que la lyre pindarique. Il ne pouvait, il ne devait pas en être autrement. Dans toutes les conditions sociales, le mariage, pour ceux qui le contractent comme pour ceux qui en sont les témoins, est, surtout aux yeux du chrétien, un acte si grave, si imposant, la suite en est si véritablement le secret de Dieu, que la joie qu'on y apporte est plus ou moins contenue et mêlée plus ou moins de mélancolie. Ces dispositions ne sont pas inconnues même au village, et l'enfant chargé d'enlever la jarretière de la mariée, seul peut-être en est exempt.

Autres sont les sentiments, les humeurs, à l'entrée dans le monde d'un nouveau-né; il semble à tous que l'avenir lui sourit déjà, et parce qu'on

a besoin qu'il vive, qu'on ne lui ménage à cet égard ni les vœux, ni les pronostics, on croit que c'est assez pour le mettre à l'abri des accidents humains, et qu'il n'y a plus qu'à lâcher la bride à la joie. C'est ce que nous allons voir à l'occasion de la naissance du prince impérial.

Ici encore nous rencontrons M. Révillon :

Mars est mémorable,
Par une belle journée,
Le seize est favorable,
Un prince nous est né.
Cette grande nouvelle
Fut le jour le plus beau ;
Ce dimanche modèle
Étrenna le berceau.

Hommage à Eugénie,
Souveraine des Français,
Sa Majesté chérie
Nous comble de bienfaits.
Vivons dans l'espérance
D'être toujours heureux,
Nous voyons pour la France
L'avenir glorieux.

Noble enfant de la France,
Tu fleuris la patrie,
Guide notre espérance,
Sois l'honneur du pays.
Oui, la gaieté résonne,
D'un souvenir profond,
Puis un beau jour le trône
Couronnera ton front.

Ces vers ont un mérite, selon moi, considérable; je le note, parce qu'il est aussi rare chez les poëtes que dans les lettres des dames. Ce mérite, c'est l'énoncé des dates et leur précision. Tout le monde sait le trouble que jette dans l'histoire une date omise ou fausse; çà été bien souvent le désespoir de la critique et l'aliment de discussions interminables.

« Il n'y a guère, dit Bayle[1], d'événements dont la date dût être moins exposée aux variations que celle du mariage des rois; » et ajoutons, de leur naissance; cependant les variations de ce genre sont innombrables, et la principale étude de Bayle, on pourrait dire celle de toute sa vie, a été d'en faire la recherche, et autant qu'il l'a pu, de les corriger. A cet égard, il était inexorable pour les délinquants Aussi, tout en louant M. Révillon d'avoir indiqué dans un de ses couplets, le mois, le quantième, et le jour de la naissance du prince impérial, n'eût-il pas manqué de lui chercher querelle sur l'omission de l'année, bien que la triple indication du poëte eût suffi pour la lui faire trouver.

M. Révillon a intitulé sa chanson : l'*Avenir de la France* ou l'*Enfance de Napoléon IV*. Tout beau, s'il vous plaît, M. Révillon; nous en sommes

(1) *Réponses aux questions d'un provincial*, t. III, p. 616, in-12, 1706.

toujours, et Dieu en soit loué! nous en serons longtemps encore à Napoléon III. Ne nous pressons donc pas de donner au fils, à compte sur l'héritage du père, même un simple titre; cela ne serait pas adroit. Je ferai la même remarque au sujet de la chanson suivante dont l'auteur n'a pas dit son nom :

Pour notre Impératrice,
Je lui fais mon couplet.
Je l'aime avec délice.
Sa vie est un bienfait :
Elle est la tendre mère
Du Prince impérial.
J'admire et je révère
Ce fait national.

Son père est son Génie,
Son grand-père un héros,
Sa mère est Eugénie.
La paix est son berceau.
Son illustre naissance
Nous fait bénir son nom :
Pour nous c'est l'abondance,
Vive Napoléon IV!

La paix et sa naissance
Sont un précieux don.
Le petit-fils d'Hortense
Embellit ma chanson.
Que l'enfant d'Eugénie
Et de Napoléon
Soit coiffé du génie
Cher à la nation.

Sauf le dernier vers du second couplet, tout cela est assez bien troussé. Ce *fait national* est un trait qui eût échappé peut-être même à Béranger, et l'expression populaire, *il est né coiffé*, est singulièrement annoblie par le complément que l'auteur y a ajouté.

Je ne saurais dire si c'est l'émotion ou l'enthousiasme, ou tous deux à la fois qui ont dicté ses vers à M. Pierre Malet; mais le désordre en est admirable, encore qu'il ne paraisse pas un effet de l'art. Écoutez plutôt :

CANTATE

ET HOMMAGE AU PRINCE IMPÉRIAL.

Air : Adieu mon beau navire.

L'illustre rose d'Espagne
A franchi les montagnes
Pour garder le nom (*bis*) de l'empire (*bis*) Napoléon.
L'Europe et la France
Regardent cet ange
D'amour et de douceur
Qui donne à la France
Un prince pour son bonheur;
Et la France se lève,
Bien digne de ce nom,
Pour fêter la naissance du petit Napoléon.
Et bon, bon, vive le prince Napoléon!

La France se renouvelle
De notre espérance si chère.

Fêtons donc ce bonheur,
Fêtons la naissance
Du petit Empereur!
Que Dieu lui prête son voile
Pour dérouler l'histoire.
D'amour et de douceur,
Qu'il aime toujours sa mère,
Qui nous donne un grand Empereur.
Et bon, bon, vive le prince Napoléon!

Dépecez ces vers, jetez-en les lambeaux au vent, rassemblez-les ensuite au hasard, ou je me trompe, ou ils formeront toujours un sens, et un sens aussi raisonnable qu'avant leur dispersion.

Le Français, dit-on, naît soldat. Il est sûr que l'enfant n'est pas plutôt en état d'exprimer ses convoitises qu'elles ont instinctivement pour objet, après les bonbons toutefois, tout ce qui constitue l'équipement du soldat. Ses premiers jouets, et ceux dont il se dégoûte le moins, sont des fusils, des gibernes, des shakos, des sabres et des tambours; son premier ennemi est sa bonne, quelquefois sa mère même, qu'il cherche à effrayer par ses fanfaronnades belliqueuses, et à qui il pousse bottes sur bottes. Il est bien vrai que ces dispositions sont particulières au bambin français; on les rencontre moins souvent dans les enfants des autres pays. Elles grandissent avec lui, et quand l'heure est venue de leur donner tout leur développement et de les appliquer, elles produisent

les miracles que nous savons. Mais il est également vrai que l'éducation les refroidit souvent; il en est de même du temps, ce grand révolutionnaire, qui change les mœurs et modifie les caractères. Ce qu'il a produit à cet égard depuis quarante ans est considérable, et l'on ne peut guère y penser sans en rougir quelque peu. Il a pu sembler plus d'une fois, en ces jours où nous conjurions si vivement la guerre, que c'était autant pour épargner notre sang, que pour ne pas troubler notre repos, empoisonner nos délices, ou seulement les diminuer. La cause en est à la paix qui n'a presque pas subi d'interruption depuis 1815 jusqu'en 1853, et à l'industrie qui s'est rapidement accrue pendant cette longue période. Au lieu de recruter pour les armées, on a recruté pour les fabriques, et dans les villes manufacturières, comme dans toutes les localités qui les avoisinent et qui en dépendent, les premiers joujoux que, en dépit de ces préférences, on met encore entre les mains d'un enfant, sont des bobines, des navettes, ou quelque chose d'analogue. Dès que l'enfant a compris qu'on ne joue pas toujours avec ces instruments, mais qu'on les utilise, on l'enrôle dans un atelier. Au fur et à mesure que croissent et ses forces et sa taille, son pécule croît aussi, de sorte que, l'âge l'appelant sous les drapeaux, il a pris goût à son métier, et considère plus le profit qu'il va perdre en

le quittant, que l'honneur qu'on lui promet en prenant l'autre. Sans doute cette considération s'oublie vite au régiment, et l'instinct militaire ne tarde pas à se manifester ; mais le nouveau conscrit a besoin de plusieurs jours pour se familiariser avec les armes, tandis qu'il lui en eût fallu moins peut-être, si, dès son enfance, il eût été libre de suivre ses aptitudes originelles.

Quoi qu'il en soit, et en reconnaissant même ce qu'il peut y avoir de spécieux dans ma remarque, la perspective de la guerre trouve chez nous l'instinct militaire tout développé dans les cœurs, où il s'est entretenu sans obstacle, et elle le réveille dans ceux où l'on s'était appliqué à l'endormir, sinon à l'étouffer. Après une première victoire, on n'y voit plus de différence. Tous la chantent comme elle a été remportée, c'est-à-dire dans un accord parfait ; car c'est aussi un des traits de notre caractère ; nous penserions n'avoir vaincu qu'à moitié, si des millions de voix ne s'élevaient aussitôt pour chanter nos succès et nous gausser de nos ennemis. C'est ce que prouvent surabondamment les chansons dont je vais parler. Elles commencent à la campagne d'Espagne, en 1821, traversent la guerre de Morée, la prise d'Alger, nos luttes sans cesse renaissantes contre Abd-el-Kader, Bomarsund, l'Alma, Inkerman, Sébastopol, Magenta, et finissent à Solférino. Je ne

m'arrêterai toutefois qu'aux plus récentes, aux contemporaines de Napoléon III.

La gloire des armes, sous quelque gouvernement qu'il l'acquière, est la plus forte passion du peuple français. Il a donc chanté celle de toutes ces époques avec le même enthousiasme que celle du premier Empire, les tenant l'une et l'autre pour sœurs, et n'élevant si haut la cadette que pour avoir occasion de dire : « Que serait-ce, si vous aviez connu l'aînée ! » Ceux donc qui écrivent pour lui des chansons n'oublient jamais, à propos d'une victoire quelconque, de rappeler les victoires qui l'ont précédée et le grand capitaine qu'elles immortalisent ; comme s'il n'était pas permis de parler victoires sans parler de Napoléon, et qu'il dût avoir part même à celles où il n'avait point assisté.

Ils firent de même, et à plus forte raison après nos dernières campagnes d'Orient et d'Italie. Là, il n'y a pas seulement identité de résultat entre les guerres de l'une et l'autre époque, il y a les mêmes ennemis, les Russes et les Autrichiens ; il y a, sinon le même général, du moins un général du même nom, de la même race, doué d'une grande aptitude pour la guerre, avec une prudence merveilleuse et des vues plus désintéressées. Aussi, Dieu sait comme nos chansonniers triomphent de tous ces rapprochements !

Outre les batailles qui, soit en Crimée, soit en Italie, sont chacune l'objet d'une chanson particulière, toutes les circonstances qui précèdent, accompagnent et suivent la guerre sont mises à profit et traitées avec un entrain où le caractère du soldat français se montre tout entier. Ce sont les appels aux volontaires ; le départ des conscrits ; le désespoir de ceux qui sont réformés pour leur trop petite taille ou leurs infirmités ; les adieux aux *belles ;* la douleur de ces Arianes abandonnées et rendues à la solitude de leurs fourneaux ; ce sont encore les émotions du soldat à sa première bataille ; ses railleries, ses invectives contre l'ennemi battu ou sur le point de l'être, contre les généraux et même contre les souverains ; sa correspondance avec ses parents ou sa fiancée ; son retour dans ses foyers, etc., etc. Tous ces sujets sont les lieux communs de cette étrange poésie, et il n'est pas un de nos bardes qui n'ait exploité l'un ou l'autre, quelquefois tous ensemble.

Voici d'abord *l'Invalide et son fils.* L'auteur ne s'est pas nommé. Cet invalide, aveuglé jadis en Russie par un éclat de mitraille, raconte ainsi son accident :

C'était l'an mil huit cent douze,
Dans un malheureux combat,
Le frac remplaçait ma blouse,
Car j'étais jeune soldat.

Dans le fort de la bataille,
Je me battais en furieux,
Quand tout à coup la mitraille
Vint me crever les deux yeux.
Va-t'en, etc.

Il charge son fils d'aller le venger

Frémis lorsque ton vieux père
Te dit les néfastes jours
Ou la céleste lumière
Lui fut ravie pour toujours!
Que la soif de la vengeance
Se réveille dans ton cœur
A la vue de sa souffrance,
A la vue de son malheur!

Va-t'en, va-t'en
Me venger en Orient!
Que le Russe et le Cosaque
Soient écrasés sous ton bras!
Frappe-les sur la casaque.
Surtout qu'il n'en reste pas,
Tra la la la la la la la,
Non, mon fils, qu'il n'en reste pas!

Cet appel à la vengeance, ces encouragements à la tuerie sur l'air ou avec le refrain de *tra la la*, ne laissent pas que d'être plaisants. Les aveugles-nés sont naturellement gais, dit-on. Je ne savais pas que ceux qui le sont par accident fussent gais aussi. Il est vrai pourtant que la gaieté du nôtre est fort mêlée de noir.

Quoi qu'il en soit, l'armée se met en marche. M. Pierre Derrien, un chansonnier très-supérieur aux autres, et à quelques égards un poëte, stimule ainsi nos soldats :

DÉPART DES JEUNES SOLDATS

Air des Conseils à l'étranger, ou le Peuple est roi.

REFRAIN.

Pour la France allons porter les armes,
Jeunes soldats, soyons fiers de servir;
Amis, debout! A quoi servent des larmes?
Il faut partir, il faut partir.

Entendez-vous? le tambour nous appelle.
Que chacun vite embrasse ses parents
Et laisse là pleurer sa demoiselle,
Qui peut très-bien nous attendre sept ans ;
Pour contracter un heureux mariage,
Il faut avoir le temps de réfléchir,
Car la jeunesse est vraiment si volage,
Qu'elle ne sait, hélas! à qui tenir.
Pour la France, etc.

En arrivant bientôt à la caserne,
Nous recevrons des mains d'un caporal,
Un lourd fusil avec une giberne,
Dans laquelle est un bâton d' maréchal.
Pour rendre hommage à notre grand mérite,
On va de plus, sans rappel de tambour,
Nous nommer tous officiers de guérite,
Pour percevoir six centimes par jour
Pour la France, etc.

M. Derrien a bonne opinion des demoiselles, et il a raison. En effet, si j'en crois mademoiselle *Constance* (un nom de bon augure pour la fiancée d'un soldat), sept ans d'attente ne sont pas au-dessus des forces humaines, et particulièrement de celles d'une femme. *Victor* est *sûr de ses charmes*, et lorsqu'un jour il viendra *s'y reposer*, il n'y trouvera n'y altération ni déchet.

Je pars, belle Constance,
Reçois de ton amant
La fidèle assurance
Qu'il t'aime tendrement.
  Reste-moi chère
Et soulage ma mère;
  Le ciel, un jour,
Bénira notre amour.

LA FILLE.

Tu pénètres mon âme
Et me perce le cœur;
Victor, d'être ta femme,
J'entrevois le bonheur.
  De t'être chère
Et soulager ta mère;
  Amant, crois-moi,
Je t'en jure ma foi.

LE GARÇON.

Je suis sûr de tes charmes,
Je dois m'y reposer.
Après le sort des armes

Je viendrai t'épouser.
  Toi, belle et sage,
A partir m'encourage;
  Non, non, ton cœur
N'est pas un trompeur.

LA FILLE.

Fidèle à sa patrie,
Et vaillant au combat,
L'amour pour son amie
Est l'honneur du soldat;
  Cours à la gloire,
Et grave en ta mémoire
  Qu'après sept ans
Ta maîtresse t'attend.

Plus heureuse et non moins fidèle sans doute, mademoiselle Suzon, qui, à ce qu'il paraît, a du goût pour les bossus, conservera son amoureux, parce que le conseil de révision n'a pas voulu de lui. Mais notre bossu, qui est brave comme César, exhale ainsi sa douleur :

AIR : V'là c' que c est qu' d'avoir du cœur.

Ah! plaignez-moi, mam'zelle Suzon,
Cré vingt mill' noms, j'ai du guignon;
J' croyais comm' mon cousin Cadiche,
  Partir pour l'Autriche;
  Mais, voilà qu'on m' triche.
On m' réform' pour un' bosse dans l' dos.
Pas moyen d' dev'nir un héros.

Le conseil de révision
N'a pas mon approbation.
En entendant le cri de guerre,
Ne pouvant me taire,
Je dis : V'la m'n affaire.
Mais on n' veut pas d' moi, quel chaos !
Pas moyen, etc.

Quoique mal bâti, nom d'un chien !
J' redress'rais plus d'un Autrichien ;
Pas un plus qu' moi n'aurait d' courage,
Ni plus, je le gage,
D' goût pour le tapage ;
J'en fatiguerais les échos.
Pas moyen, etc.

Ces couplets ne sont pas trop méchants. L'auteur, en ne les signant pas, a été trop modeste.

Mais voici venir les Tyrtées. Ils prennent la tête de la troupe, et là, chantant les griefs des nations contre l'ennemi, ils animent les autres au combat. C'est bruyant et comme un écho anticipé du canon ; ce n'est pas gai par conséquent. L'indignation a fait ces vers, et il y en a d'éloquents.

Citons d'abord un anonyme. Son chant a pour titre le *Canon du Danube*.

Ne souffrons pas que des hordes d'esclaves.
Au nom de Dieu, viennent impunément
Aux droits sacrés imposer les entraves,
Aux nations leur asservissement.
Pour adoucir nos plaies bérésiniennes.

Pour engourdir une vieille douleur,
Canon français, aux rives danubiennes,
Fais retentir l'écho de ta valeur!

C'en est assez, corrigeons l'insolence
D'un oppresseur par le gain altéré;
Frappons, frappons! Sinope crie vengeance,
Ne restons pas sous ce crime attérés..
Levez-vous donc, milices parisiennes,
En répondant à ce cri de douleur.
Canon français, aux rives danubiennes,
Fais retentir l'écho de ta valeur.

Un nom fameux qui fit trembler la terre
Va retentir et briller de nouveau;
Napoléon, que ton foudre de guerre
Serve de guide à notre vieux drapeau!
Aigle, reprends tes courses aériennes,
Tu fus longtemps notre bon précurseur.
Canon français, aux rives danubiennes,
Fais retentir l'écho de ta valeur!

Pour accomplir cet acte de justice.
Jeunes soldats, vous n'hésiterez pas.
De votre sang faites le sacrifice,
Courez chercher un glorieux trépas.
Par leur élan les troupes algériennes
Vous ont ouvert le chemin de l'honneur:
Canon français, aux rives danubiennes.
Fais retentir l'écho de ta valeur!

Par une métaphore d'une grande hardiesse, le poëte donne de la *valeur* au canon. Au premier abord, on est bien un peu choqué de cette nou-

veauté, mais on finit par en prendre son parti. Il n'en est pas de même des syllabes superflues. Eh, bon Dieu! la prosodie n'est pas un Russe; elle a droit a plus de ménagements.

On ne fera pas le même reproche à M. Victor Rabineau; il est correct; il connaît et observe le rhythme; il a de la verve, du feu, nonobstant un peu de déclamation et d'emphase. Sa chanson : *Aux soldats français*, lorsqu'ils partent pour l'Italie, mériterait d'être citée tout entière. Ces deux couplets pourtant suffiront pour la faire apprécier :

Qui règne là? C'est le fauve Croate,
C'est le vautour au nid du rossignol.
Mieux que la voix du sage diplomate,
La baïonnette en purgera le sol.
Qu'il soit donc libre! et quand l'ombre s'obstine
Sous l'éteignoir des tudesques Césars,
Rendons l'éclat à la race latine :
Nous lui devons la lumière des arts.
En avant, etc.

Au premier choc sur ces masses stupides,
La ligne ardente entrera dans leurs flancs;
A votre tour, cavaliers intrépides,
Portez l'effroi dans leurs débris sanglants.
Chassez bien loin la soldatesque infâme,
Mais n'allez pas dégainer sans profit;
Pour ces Pandours qui flagellent les femmes,
Sabre au fourreau! la cravache suffit.

En avant! la coupe est remplie;
L'Autriche s'enivre d'excès;

Secourez la noble Italie,
Soldats français.

Au reste, il est à remarquer que, dans la lutte ouverte entre les chansonniers, à l'occasion des guerres de Crimée et d'Italie, ce sont les plus fameux surtout qui ont pris la parole, et, comme on dit en termes du métier, qui ont donné le plus. On trouve là les noms de MM. Victor Rabineau, Charles Durand, Gustave Leroy, Villeneuve, Pecquet, Maurice Patez, etc. Ils sont même assez populaires pour que certains éditeurs aient trouvé bon de reproduire les traits de quelques-uns sur le frontispice de leurs recueils. Je n'en ferai pas mon compliment à l'artiste; son burin n'est pas flatteur; mais il s'est dit, je pense, comme la Bruyère, « les portraits ne doivent être regardés que de loin. »

Un trope cher entre tous à nos chansonniers est celui au moyen duquel ils représentent l'attaque contre l'ennemi et sa défaite, sous l'image d'un concert ou d'un bal dont il payera ou dont il a payé les violons. L'idée du sang qu'on va répandre, le souvenir de celui qu'on a répandu ne troublent pas leur gaieté ou leur sérénité. Ils ont d'ailleurs cela de commun avec nos soldats eux-mêmes, aussi allègres lorsqu'ils marchent au-devant de l'ennemi qu'au-devant d'un partenaire, et non moins phi-

losophes après avoir reçu une blessure qu'après avoir fait un faux pas. Sur une centaine de chansons de ce genre, deux ont principalement attiré mon attention; je pense qu'elles pourront amuser le lecteur. La première est de M. Gustave Leroy; l'autre est de M. Pecquet.

LE CONCERT FRANCO-SARDE

OU LES AUTRICHIENS

Air de Monsieur Pignouf.

Nous v'nons offrir à l'armée autrichienne,
Ran tan plan,
Colonne en avant,
Un grand concert que l'on entendra d' Vienne;
Pauvres Autrichiens! (*Ter.*)

Pour nos conseils vous aviez l'oreill' dure,
Ran tan plan,
Colonne en avant,
Et dans vos not's vous oubliiez la m'sure,
Pauvres, etc.

Des partitions nous n' nous occupons guères,
Ran tan plan,
Colonne en avant,
Nous vous jouerons les airs qu' vous jouaient nos
Pauvres, etc. [pères,

Dans notre orchestr' qu'à présent l'on complète,
Ran tan plan,
Colonne en avant,

Deux cent mille homm's vont jouer d' la clarinette;
Pauvres, etc.

Pour qu' l'harmoni' dans l' contraste ait sa grâce,
Ran tan plan,
Colonne en avant,
Deux mill's canons feront la parti' d' basse;
Pauvres, etc.

Pour que l' *forte* n' pêch' pas par des faiblesses,
Ran tan plan,
Colonne en avant,
Vous pourrez bien nous servir de gross's caisses,
Pauvres, etc.

Chaqu' musicien, pour les notes finales,
Ran tan plan,
Colonne en avant,
Dans son fusil pourra mettr' ses cinq balles;
Pauvres, etc.

L'instrument d'cuivr', n'craignez pas qu'on l'omette,
Ran tan plan,
Colonne en avant,
C'est la Victoir' qui sonn'ra d' la trompette;
Pauvres, etc.

Nos instruments produisent l'harmonie,
Ran tan plan,
Colonne en avant,
Pour vous l' bâton doit être une arme honnie,
Pauvres, etc.

Par l'*ut* all'mand l'oreille est si charmée,
Ran tan plan,

Colonne en avant,
Qu' c'est sur votr' *do* qu' va tomber notre armée,
Pauvres, etc.

Vous, votr' musique est loin d'être accomplie,
Ran tan plan,
Colonne en avant,
Vous abîmez le *sol* de l'Italie;
Pauvres, etc.

Qui vous conduit? C'est Giulay l' feldzeugmestre,
Ran tan plan,
Colonne en avant,
La Liberté s' fait notre chef d'orchestre,
Pauvres, etc.

V'là les bureaux qui s'ouvr'nt pour la séance,
Ran tan plan,
Colonne en avant,
D' peur qu'on en manqu' ret'nez vos plac's d'avance,
Pauvres, etc.

—

LE BAL A GRAND ORCHESTRE

OU LA DANSE DES COSAQUES.

Air du Petit bouton d'or.

Messieurs les bons petits Russes,
Vous êtes contents;
On vous a secoué vos puces,
Nous somm's bons enfants.
Puisque vous aimez la danse,
Vous avez dansé,

Puis, après la contredanse.
On vous fit valser.

La musique était complète :
Cornets à piston,
Tambours, fifres, clarinettes,
Tous jouaient d'aplomb.
On vous a donné des prunes
Pour vous rafraîchir,
Ce n'étaient pas des communes,
Vous pouviez choisir.

Vous avez dansé l'anglaise,
La turque on n' peut mieux,
La français', la piémontaise,
Vous êtes heureux.
Nous avons fait l' sacrifice,
Pour finir le bal,
D'un joli feu d'artifice
Qui n'était pas mal.

D'abord la première danse
Ce fut Odessa,
A Bomarsund ça r'commence,
Ensuite à l'Alma,
Balaclava, Inkermanne,
Puis Eupatoria ;
Où vous dansiez bien sans femme
C'est à Tchernaïa.

Puis ensuite au Carénage,
Au Mamelon-Vert,
Vous laissiez arm's et bagages,
Pour vous quel revers !
Nous avons pris vos navires

Dans la mer d'Azof.
Votre emp'reur ne doit pas rire
Contre Gortschakoff.

Vous fallait cela bien sûr,
Mes petits mignons;
Vous tombiez tous en mesure
A chaqu' rigodon.
Pour vous la plus belle danse,
Je l' dis, foi d' Nicol,
C'est dans votre salle immense
De Sébastopol.

Il faut payer la musique
Bien vite, ou sinon
Nous saisirons la boutique
De votre patron.
Déli' ta bourse, Alexandre,
Paye le débours,
Ou dans peu nous irons prendre
Ton Saint-Pétersbourg.

On sait le rôle considérable qu'a joué la baïonnette dans nos dernières campagnes. Comme les dieux dans la tragédie antique, elle intervenait à la fin du drame et en faisait le dénoûment. Cette intervention est décrite avec gaieté et avec esprit dans la chanson *En avant la baïonnette*, de M. Maurice Patez. En voici quelques couplets :

Courons, la charge résonne;
Et toi, mon petit Pacô,
Si soigneux de ta personne,

Ne tombe pas dans le Pô,
Ce serait bien embêtant,
Tu gâterais ta toilette;
En avant la baïonnette,
La baïonnette en avant.

Sapristi! je suis en nage,
C'est malsain, mais, nom de nom!
Avant d'achever l'ouvrage,
Nous prendrons bien un canon.
Mais il faut auparavant
Bien jouer de la fourchette.
En avant la baïonnette,
La baïonnette en avant.

Je n'aime pas qu'on plaisante,
Je suis touché, c'en est fait,
Une balle peu décente
M'a chatouillé le mollet;
Va, Pacô, résolument,
Mais prends garde à ta casquette;
En avant la baïonnette,
La baïonnette en avant.

Enfin voici les moustaches
Des grenadiers autrichiens,
Petit, il faut que tu saches
Être digne des anciens;
Et ce n'est pas le moment
De songer à ta Jeannette.
En avant la baïonnette,
La baïonnette en avant.

Viens, petit, que je t'embrasse,
Je suis si content de toi!

Mais, ne fais pas la grimace,
A ton tour embrasse-moi;
Et répétons, poursuivant
L'ennemi qui fait retraite.
En avant la baïonnette,
La baïonnette en avant.

Mais on ne s'embrasse pas seulement après s'être bien battu, on pense à ceux qui ne peuvent avoir leur part de ces embrassades, parce qu'ils sont absents et ne savent pas encore le résultat de la bataille; on pense aux pères, aux mères, aux fiancées, tous en proie aux tourments de l'incertitude, et impatients de savoir si l'ennemi a été vaincu, et si ceux qui leur sont chers n'ont pas payé la victoire de la perte de quelque membre, peut-être même de la vie. C'est donc le moment de leur écrire, et il n'est guère de soldats sachant se servir d'une plume, qui ne s'acquittent de ce devoir. Quant à ceux qui ne le savent pas, ils ne manquent pas de secrétaires. Eh bien, il s'est fabriqué dans le cabinet de nos chansonniers presque autant de lettres de ce genre qu'il s'en écrit au camp le lendemain d'une bataille. Elles sont assez généralement gaies, avec une pointe de mélancolie, et non-seulement il y est parlé de toutes les personnes de la famille, y compris la fiancée, mais des hôtes de la niche, de l'écurie et de l'étable, c'est-à-dire que le chien, la vache et le cochon

n'y sont pas oubliés. Les amis, les voisins y ont aussi leur article, mais ils ne viennent qu'après les bêtes. Enfin, il y est aussi question des parrains et marraines et quelquefois de M. le curé. Mais la plupart ne sont que des charges et s'éloignent trop de la vérité. Une de celles qui s'en approche davantage est datée des tranchées devant Sébastopol, et a pour auteur M. Gustave Leroy. En voici un extrait :

Sur tous les remparts que de canons chargés!
Comm' tout ça doit bien s' faire entendre!
Rien que de les voir alignés et rangés,
Ça vous donne envi' de les prendre;
Dites à mon parrain Coulon
Qu'à sa santé j'espèr' prendre un canon,
Quand nous visit'rons l'entresol
De la vill' de Sébastopol.

Dites à Fanny qu'ell' ne s'impatient' pas,
Qu' je m' souviens qu'à la fêt' dernière
D'un jeune officier elle accepta le bras
Et qu'elle en était toute fière;
L'épaulette lui fait honneur,
Je veux encor lui donner ce bonheur,
J' tâch'rai d' ramasser un hauss'-col
Sous les murs de Sébastopol.

Embrassez ma mère et qu'ell' n' craign' pas ma mort,
Pour tous les chances sont égales;
Blessé par les Russ's, vraiment ça m' f'rait du tort
Les Cosaqu's ont d' si vilain's balles :

Si par la mort j' suis emporté,
Qu'ell' se redresse et dise avec fierté,
Quand on parl'ra de son fils Paul :
Il est mort à Sébastopol.

V'là l' clairon qui sonne, on cesse de bivouaquer,
J' mets mon sac et j' vais prendr' ma place ;
J' n'ai plus rien d' nouveau, je crois, à vous marquer,
Si c' n'est que tous je vous embrasse.
Signé,
Votre fils,
Paul Gailleurs,
Simple soldat au premier tirailleurs,
Qui va bientôt s' pousser du col
Dans la vill' de Sébastopol.

Il n'est pas nécessaire, je pense, de m'arrêter sur quelques chansons, dirigées personnellement contre les empereurs Nicolas, Alexandre II et François-Joseph. Ces trois souverains y sont traités avec une irrévérence, tranchons le mot, une insolence que les usages actuels de la guerre et nos mœurs essentiellement courtoises répudient à juste titre. La guerre finie, ces procédés ne se comprennent même plus ; j'ajoute que les braves gens qui s'en sont permis de pareils, seraient aujourd'hui les premiers à reconnaître qu'un prince n'est pas nécessairement haïssable, parce qu'il se défend, quand on l'attaque, et qu'il n'est pas non plus méprisable parce qu'il a été vaincu.

Voilà pourquoi je ne citerai aucune de ces chansons.

Je passe également sur le récit des différentes victoires qui ont illustré les campagnes d'Orient et d'Italie; mais je donnerai deux pièces où ces deux campagnes sont chantées, l'une par M. Robequin, l'autre par M. Durand. J'observerai seulement que celui-ci est de cent piques au moins au-dessus de celui-là.

LA PRISE DE LA TOUR MALAKOFF

PAR LES ARMÉES ALLIÉES.

Air de Valentin.

Le canon des Invalides
Nous annonce des succès,
C'est nos braves invincibles
Qui font de nouveaux progrès,
Malgré le feu, la mitraille,
Et le plomb des ennemis.

Les amis, — nous voici ;
Que le canon russe bâille,
Le fort Malakoff est pris.
Ah! ah! les amis,
Que le canon russe bâille!
Ah! ah! les amis,
Vrai, Sébastopol est pris.

Le Russe dont la gamelle
Est vide, manquant de suif,
Sa gloire est une chandelle

Qu'éteint notre feu si vif.
Les alliés sont des braves
Dont le courage est compris.

Les amis, — nous voici :
La gloire n'a pas d'entrave,
Le fort Malakoff est pris.
Ah! ah! les amis,
La gloire n'a pas d'entrave.
Ah! ah! les amis,
Vrai, Sébastopol est pris.

Un vaincu dans la bataille
Vient de tomber sous nos coups,
Sauvons-le vaille que vaille
Les homm's ne sont pas des loups;
Pour célébrer la victoire
De nos braves réunis,

Les amis, — nous voici :
Versez, versez donc à boire,
Le fort Malakoff est pris.
Ah! ah! les amis,
Versez, versez donc à boire,
Ah! ah! les amis,
Vrai, Sébastopol est pris.

—

SOLFERINO

Air du Chant des soldats.

Français (*bis*), encore une victoire
A côté de Montebello,

De Magenta, de Palestro,
De Marignan, de Lonato.
Chantons, chantons : Honneur et gloire,
Et gloire, et gloire
Aux vainqueurs de Solferino!

Réjouis-toi, ma noble France,
Sois fière de Napoléon,
Car tes enfants, par leur vaillance,
Ont encore illustré ton nom.
Aux jours glorieux de l'histoire,
Que chacun cite avec orgueil,
Ajoute encore un jour de gloire,
Pour tes ennemis jour de deuil.

L'aurore paraissait à peine,
Blanchissant les prés et les monts,
Que nos ennemis dans la plaine
Déployaient leurs fiers bataillons,
Soudain nos soldats invincibles,
Animés d'une mâle ardeur,
Roulent comme des flots terribles
A ce cri : *Vive l'Empereur!*

De tous côtés le canon tonne,
La mitraille vole en éclats;
De l'ennemi chaque colonne
Se brise devant nos soldats.
Napoléon, que rien n'arrête,
Sous le feu dirige leurs coups,
Et l'ennemi bat en retraite.
Honneur! la victoire est à nous!

Honneur à vous, chefs intrépides,
Qui guidez ces vaillants soldats,

Comme autrefois aux Pyramides,
Le courage guide vos pas.
Mais vous dont la mort incessante
Vous fit succomber en héros,
Notre France reconnaissante
Verse des pleurs sur vos tombeaux !

En général, et cela est à noter, les auteurs de chansons qui ont trait à la guerre d'Italie, sont plus nombreux, et les meilleurs s'y sont exercés plus volontiers que les auteurs de chansons ayant pour objet la guerre d'Orient. D'où vient cela? De ce que l'animosité des Français contre les Autrichiens était beaucoup plus forte que contre les Russes, et aussi de ce que les souvenirs de l'invasion s'élevaient beaucoup plus haut contre les premiers que contre les seconds. Il nous était insupportable de penser qu'un peuple que nous avions accoutumé de battre en toutes rencontres, ait eu un jour la chance de nous battre lui-même, aidé de toutes les puissances de l'Europe, et qu'il nous ait fait sentir plus durement le droit des représailles. Nous n'oubliions pas non plus qu'il avait eu le malheur de retenir dans une sorte de captivité le fils de Napoléon, que cet aimable prince est mort à Schœnbrunn, dans la fleur de l'âge, et qu'il y est enterré. Tous ces griefs étaient plus que suffisants pour exciter la verve et provoquer le ressentiment de nos chansonniers populaires, et les bons

comme les mauvais ne se sont pas fait scrupule de les exploiter.

Mais la paix est faite et signée à Villafranca :

La paix est faite pour longtemps,
La France est couverte de gloire;
Les Autrichiens sont mécontents;
Ils avaient oublié l'histoire,
Car jadis le grand Empereur
Les avait déjà rendus sages;
Aujourd'hui c'est son successeur
Qui vient châtier ces sauvages.

Ainsi parle M. Poirson, ex-officier du premier Empire. Ce poëte, non content de traiter, comme on le voit, les Autrichiens de *sauvages*, leur applique encore l'épithète d'*anthropophages*. Ce n'est pas le seul exemple de l'excès où la nécessité de la rime jette nos chansonniers.

Enfin nos soldats quittent l'Italie et rentrent en France; chacun monte les cordes de sa lyre, un peu détendues à force d'exercice; ceux mêmes qui ne les ont fait vibrer jusqu'ici que pour soutenir leurs chants d'amour, en tirent des sons plus mâles et plus dignes de la circonstance. De ce nombre est M. V. Aubineau.

Aux doux accords ma lyre accoutumée,

dit-il,

Avec amour retentit sous mes doigts.

Et puis, d'un zèle héroïque animée,
De nos Français célèbre les exploits.

Et il chante en ces termes le *Retour de l'armée d'Italie à Paris le* 14 *août* 1859 :

AIR : Partant pour la Syrie.

Paris est dans l'ivresse,
Braves soldats français,
Rayonnants d'allégresse,
Nous fêtons vos succès.
Pour votre renommée
Chantons à l'unisson :
Honneur à notre armée!
Gloire à Napoléon!

Fiers héros d'Italie,
Admirez ces apprêts;
La France vous rallie
A Paris tout exprès.
L'aigle enthousiasmée
Porte à son écusson :
Honneur, etc.

Voyez, nos cœurs sincères
Ont dressé tour à tour
Guirlandes et bannières
Pour votre cher retour.
Chacun, l'âme charmée,
Entonne avec raison :
Honneur, etc.

La colonne Vendôme
Emerveille vos yeux;

C'est un pur axiome
De hauts faits glorieux.
Son histoire estimée
Éternise Denon.
Honneur, etc.

Pour prix de tant de gloire,
L'union, le bonheur,
Propagent votre histoire,
Si féconde en splendeurs.
Clio toute enflammée
Inscrit au Panthéon :
Honneur, etc.

Ces vers méritaient d'être reproduits, ne fut-ce que pour la qualification audacieuse et inattendue dont la colonne de la place Vendôme y est gratifiée. A le bien prendre, en effet, ce monument est à la victoire ce qu'est aux mathématiques une proposition générale, claire, évidente, reçue et incontestable, c'est-à-dire un axiome.

M. Victor Gaucher, dans une chanson qui porte le même titre, n'est pas moins épique, quoi qu'il ait des images moins hardies que M. Aubineau. En voici deux couplets :

AIR : Le peuple est roi.

REFRAIN.

Soldats français, la guerre est terminée.
Vous revenez couronnés de lauriers;

Reposez-vous de la lutte acharnée
Dans vos foyers (*bis*).

Vous revenez triomphants d'Italie,
Après avoir affronté le trépas;
Sous vos drapeaux le peuple se rallie,
Et tout Paris va vous tendre les bras.
Des mille voix, depuis la Seine au Tibre,
Acclameront l'honneur du nom français;
C'est grâce à vous que l'Italie est libre,
C'est grâce à vous que nous avons la paix.
Soldats, etc.

Mais dans vos rangs il est plus d'une absence.
Plusieurs de vous ne verront plus leurs toits.
Ils sont tombés, ces enfants de la France,
En défendant le plus sacré des droits.
Pour que les noms de ces fils de la gloire
Ne restent pas couverts d'obscurité,
Les écrivains, ces peintres de l'histoire,
Les transmettront à la postérité.
Soldats, etc.

Je ne quitterai pas l'Italie sans faire part aux lecteurs d'une des pièces les plus singulières auxquelles la dernière campagne des Français dans ce pays ait donné lieu. C'est un travestissement des prières canoniques du chrétien, et leur application aux événements qui ont précédé et suivi cette campagne, aux souverains et aux peuples qui y ont joué un rôle. Elle est intitulée le *Bréviaire*

du bon Français (1). Si je n'appelle pas cela une parodie, c'est que la parodie a pour objet de livrer au ridicule l'œuvre parodiée afin de la rendre méprisable et odieuse; ici, il n'y a rien de pareil. D'autres reprocheront peut-être à l'auteur du *Bréviaire* d'avoir modelé son écrit sur des prières dont il a irrespectueusement détourné l'application et le sens dans un but profane : pour moi, je n'ai pas, je l'avoue, le courage d'être si sévère. Cela dit, voici la pièce :

LE BRÉVIAIRE DU BON FRANÇAIS

COMMANDEMENTS DU PEUPLE FRANÇAIS.

1. Autrichien, tu cesseras
   Ton oppression à l'instant.

2. En tes limites rentreras,
   Sans répliquer aucunement.

3. Tous tes voisins respecteras,
   Car nous l'exigeons fermement.

4. Bon gré, mal gré, tu garderas
   La religion du serment.

5. L'aigle français redouteras,
   Ou tu danseras crânement.

6. Comme gouvernant tu seras,
   Pour ton peuple, doux et clément.

(1) Paris, G. Richard, éditeur, in-8° de 8 pages, s. d.

7. Partout tu nous retrouveras.
Si tu n'agis pas sagement.

8. Le canon tu ne tireras
Que pour ta fête seulement.

9. Dans tes projets tu tâcheras
D'agir un peu plus prudemment.

10. Fais tout ceci, puis tu pourras
T'aller coucher tranquillement.

COMMANDEMENTS DE L'ITALIE A L'AUTRICHE.

1. Notre sol tu ne fouleras,
Si tu veux agir prudemment.

2. Homicide plus ne seras,
De tes voisins aucunement.

3. Observe que tu ne pourras
Jamais agir injustement.

4. La foi des traités garderas,
Ou tu danseras gentillement.

5. Jamais tu ne convoiteras
Rien qui soit notre détriment.

6. Ce petit pacte signeras,
Sans quoi redoute un châtiment.

Mais il n'y a rien de nouveau sous le soleil. M. V. Pelletier, chanoine de l'église d'Orléans, a trouvé sous le premier feuillet d'une brochure in-4°, intitulée : *Apologie des Frondeurs*, 1650,

la pièce qui suit, faite sur le même plan que la nôtre. Le parallèle en est piquant :

LES COMMANDEURS DES FRONDEURS.

Un seul Mazarin fronderas
Irréconciliablement;
La fronde en vain tu ne prendras,
Mais pour fronder bien vertement.

Quand le chef des frondeurs verras,
Tu le salueras humblement;
Le vieil Broussel honoreras,
Affin de fronder longuement.

Le Parlement révèreras
Affin de fronder seurement;
Mazarin point tu ne seras
De faict ni de consentement.

Contre ce vilain tu feras
Chansonnettes journellement;
Ou du moins tu les chanteras,
Ne pouvant pas faire autrement.

Partisans point ne souffriras
Que dans la Grève seulement;
Relaps frondeurs observeras
Et ne t'y fyeras nullement.

L'Éternel négociateur
Viendra bientost, c'est chose claire,
Quiconque soutient le contraire,
C'est un méchant, c'est un menteur.

Que pensez-vous qui le retarde?
Le voulez-vous sçavoir au vray?
C'est qu'il faict devant Bellegarde
Le second thome de Cambray. (1)

Je finirai par deux chansons d'un tempérament très-divers : l'une est une espèce de drame sentimental, l'autre est une excellente farce. Ce sont deux soldats qui reviennent de la guerre, le premier en traînard ou en homme qui fait semblant d'avoir perdu son chemin, le second, après ses six premiers mois de service et un congé. Le contraste fera mieux ressortir le mérite de la farce, écrite en patois angevin et remplie de bonne humeur et d'esprit.

LE RETOUR DE SÉBASTOPOL

PAR M. PIERRE DERRIEN.

A la porte d'une chaumière,
Avec beaucoup d'humilité,
Un soldat venant de la guerre
Demandait l'hospitalité.
Braves gens, disait-il, de grâce,
Je vous supplie au nom de Dieu,
De me donner un peu de place,
Pour cette nuit, au coin du feu.

REFRAIN.

De la noire et froide Crimée
J'ai foulé le funèbre sol,

(1) *Bulletin du Bouquiniste*, n° 139.

Logez un homme de l'armée,
Arrivant de Sébastopol.

Une bonne et charmante femme
Lui répond : Entrez, mon ami;
Approchez-vous de cette flamme
Que le foyer jette à demi.
Mon époux ainsi que moi-même,
Nous aimons beaucoup les soldats,
Car notre fils, grand, mais très-blême,
Comme vous partit aux combats.
De la noire, etc.

— Dites-moi comment il se nomme,
Et désignez son régiment,
Je sais peut-être où le jeune homme
Est en garnison maintenant.
Depuis qu'une paix glorieuse
Donne un doux repos aux guerriers.
Le soldat a la vie heureuse,
Et repose sous ses lauriers.
De la noire, etc.

— En vain j'écris et je m'informe,
Je n'entends plus parler de lui;
Il porterait votre uniforme
S'il était vivant aujourd'hui.
A Bordeaux il alla rejoindre
Le quatrième de chasseurs.
Deux ans sans lettres me font craindre
Qu'il ne me reste que des pleurs.

— Vous vous trompez, ma brave femme.
Si votre fils s'appelle Éloi,

Voué par vous à Notre Dame,
C'est moi, ma mère, embrassez-moi.
De la noire, etc.

L'autre ne porte pas de nom d'auteur. Cette modestie est regrettable. On aimerait à louer, en l'appelant par son nom, un faiseur de chansonnettes qui a sans doute des égaux en ce genre, mais qui ne rencontrerait pas beaucoup de supérieurs.

Après avoir souhaité le bonjour à son père, le soldat exprime sa surprise de voir tous les changements opérés dans la maison paternelle pendant son absence.

LE FILS.

J' ne r'connais pas nout' fumier ni nout' grange,
V's avez donc fait arracher c' grant ourmiau?
R'gardez donc voir en six mois comm' tout change,
A nout' grand puits on n' peut pas tirer d' liau.
Ho, ho, ho, ho, ho, ho, ho, ho!

Ma sœur Guérite iou onc qu'alle est fourrée,
A donn' queuq' part l'augée à nos pourciaux?
Avec son homme est-ell' ben rencontrée,
Met-elle encor' mes bœufs tout ras ses viaux?
Ho, ho, etc.

LE PÈRE.

Tes bœufs, man gas, n' sont pus dans nout' village,
J' les ai vendus à des marchands Manciaux;

Mais quand j'ai su qui z'allaient à l'herbage.
J'ai tant pleuré ces pouvres animaux!
Ho, ho, etc.

LE FILS.

V's avez vendu ces p'tit's bêt's si mignonnes,
Qui n' bougeaient pas pus qu'un mur à l'heriault,
Et qu' moi j'aimais ben sûr mieux qu' des personnes!
Ah! qu' j'ai d' chagrin d' mon châtain, d' mon ber-
Ho, ho, etc. [niault!

LE PÈRE.

Ça t'a ben refait dans l'état militaire,
Quand t'es parti t'avais l'air tout lourdeau.
A c't' heu' que t' v'là tu caus' comme un notaire;
Que j' suis joyeux, man pauvre armorico.
Ho, ho, etc.

LE FILS.

Je r'gard' partout et je n' vois point ma mère;
A-t-ell' toujours ses grands mals d'estoumac,
A-t-ell' dans l' ventr' sa douleur d'ordinaire,
Quand qui v'nait d' liau qui m' servait d'armenac
Ho, ho, etc.

LE PÈRE.

Ah! n' m'en parl' pas, man gas, ta pouvre mère,
J' vois ben qu' c'est iell' qui nous ruin'ra tertous;
Tous les trois mois j' vas cheux l'apothicaire,
Et m'en mange tout's les fois pour trent' sous.
Ho, ho, etc.

LE FILS.

Tin, v'là ma sœur, ma mère et l' grand Philippe.
V'nez donc tertous que j' vous embrasse un brin;

Toi, ma p'tit' sœur, approch' donc que j' te frippe,
Pendant six mois qu'ai z'u tant de chagrin.
Ho, ho, etc.

Malheureusement, les pièces de ce genre sont rares, et encore sont-elles destinées à être chantées sur les théâtres, pendant les entr'actes, plutôt que dans les rues et dans les ateliers. Or, on ne doit pas l'oublier, ce sont celles-ci dont je m'occupe exclusivement. Si je ne m'étais imposé cette loi, il n'y avait pas de raison pour que je ne parlasse pas aussi de ces nombreux *airs* d'opéra-comique qui tombent dans le domaine de l'orgue de Barbarie, des chansons, enfin, ou romances qui se chantent au piano dans les soirées de la bourgeoisie, et qui ne sont faites ni pour le peuple, ni par le peuple. Ce n'est pas que de cette poésie ou raffinée ou écœurante on n'imprime quelques pièces dans le format des chansons populaires, c'est-à-dire en petits cahiers d'un ou de deux sous, mais par-là on arrive tout au plus à en multiplier les exemplaires, on n'en augmente ni la popularité ni le débit. Si le contraire a lieu, c'est une exception, et elle n'est pas commune. Quand les airs de ces pièces sont de jolis airs, le peuple les prend pour les adapter à ses chansons; voilà tout.

CHAPITRE III

LE VIN

Ici, pas plus que dans les chansons précédentes, on ne rencontre guère de vrai talent poétique. Il y en a un peu plus cependant, et le niveau en est plus élevé. Il est telle chanson, parmi celles qu'on va lire, qui, passant de la rue au salon ou au théâtre, n'y serait pas déplacée. Mais à cet égard comme à tous les autres, la rue ne rendra jamais au théâtre et au salon autant qu'elle leur emprunte. On sait assez qu'elle hérite de quantité de vaudevilles, romances et chansonnettes qui ont conquis aux feux de la rampe et

autres. Avec de pareilles vues, on ne fonde rien de durable; car, outre qu'il en est des mouvements plus ou moins spontanés de l'homme comme des caprices, c'est-à-dire qu'ils n'ont ni persistance, ni règle, il arrivera que, du jour où les sociétés de tempérance seront adoptées sur le continent, les Anglais, pour ne pas faire comme nous, n'en voudront plus.

La plus grande partie de nos chansons bachiques roulent sur ce fonds commun que la vie est courte, qu'il faut boire pour boire, que le vin est préférable à l'amour, qu'il faut cependant ne pas négliger le tendron, mais envoyer au diable sa femme quand elle tempête, ses enfants quand ils braillent, ses créanciers quand ils réclament leur dû; que le vrai moyen de faire passer l'ivresse de la veille est de la renouveler le lendemain. C'est de la philosophie païenne pure, de l'épicuréisme le plus grossier. On n'y traite pas mieux l'étude, l'instruction et la science que la morale. Il est ici tel poëte qui si on lui demandait à voir sa bibliothèque, répondrait, comme fit un jour un moine bénédictin à Jacques Tollius (1) : qu'elle n'est composée que d'un ouvrage, mais excellent : et il montrerait ses tonneaux ou ses bouteilles.

La plus fréquente, mais non pas la plus triste

(1) *Epistolæ itinerariæ*, ép. v.

des préoccupations des buveurs, c'est la brièveté de la vie et la destinée de l'homme après la mort. Ils y reviennent souvent, rarement avec le dessein de s'amender, en tout cas pour ne s'amender que le plus tard possible. D'autres se montrent radicalement incurables, et jeunes ou vieux, vivants ou morts, ils veulent toujours boire; ils prennent même leurs précautions pour que le vin ne leur manque pas au delà du tombeau.

Je me rappelle un vieil adage :
Quand on est mort, c'est pour longtemps;
N'essayons pas, dans le jeune âge,
D'arrêter les ailes du temps.
Il passe vite sur nos têtes,
Et les plaisirs de chaque jour
Sont emportés par les tempêtes;
Fêtons Bacchus et les amours.

FÉRET.

—

Puisque tout succombe,
Un jour je mourrai;
Jusque dans la tombe
Pourtant je boirai.
Je veux, dans la terre,
Au pied de mon corps,
Qu'on mette mon verre
Rempli jusqu'aux bords.

H. PARRA.

—

Si je succombe,
Vous tous, mes chers amis,

Près de ma tombe,
Pour un *De profundis*,
Chantez-moi la bouteille;
Et si je ne m'éveille,
C'est que, vraiment,
Je dormirai content.

ANONYME.

—

Aussi longtemps qu'on le pourra,
Amis, il faut boire;
Trop tôt la camarde viendra
Nous faire déboire.
Le verre en main, le front joyeux,
Attendons ce moment fâcheux.
Versez donc à boire,
Du bon et du vieux.

S'il nous faut aller habiter
La demeure noire;
Des foudres faut y transporter
En guise de poire.
Nous griserons le dieu Pluton,
Il est très-bon diable, dit-on;
Nous lui ferons boire
Du vieux et du bon.

ANONYME.

Une autre disposition des buveurs, aussi générale qu'elle est sans doute peu sincère, c'est leur indifférence, leur mépris pour tout ce qui excite l'activité de l'âme humaine, et qui nous porte aux bonnes actions. Ils ne sont point ambitieux; ils ne veulent ni titres, ni honneurs, ni dignités; ils

font peu de cas de la gloire militaire; ils estiment que l'argent ne vaut ni la peine qu'on prend à l'acquérir, ni celle qu'on se donne pour le conserver. On n'exigerait pas davantage d'un homme qui ferait profession de vivre saintement, et il n'y aurait pas besoin d'une bulle du pape pour le canoniser après sa mort. Les buveurs, plus que tous autres, seraient-ils dans la voie du salut?

Loin de nous l'appât des richesses;
Fuyez, fantômes des grandeurs;
Nous ne comptons que nos maîtresses,
Bacchus nous en rend les vainqueurs.
Vous pouvez, dans maintes batailles,
Héros, moissonner des lauriers;
De myrte, au fond de nos futailles,
Vénus couronne ses guerriers.

FÉRET.

—

Amis, nos jeux, nos vins et nos maîtresses
Font éclipser les splendides châteaux;
Et des puissants méprisant les richesses,
A nos santés nous vidons nos tonneaux.
Au doux glouglou, etc.

A nos banquets préside la franchise;
Chez nous a fui la froideur du salon,
Boire et chanter, voilà notre devise;
Notre noblesse a pour titre un bouchon.
Au doux glouglou, etc.

FÉRET.

—

Je ne suis pas ambitieux,
Mais je tiens à boire
De ce nectar délicieux,
Chassant l'humeur noire.
A l'exemple de feu Piron,
Je suis rimeur quand je suis rond.
Versez donc à boire
Du vieux et du bon.

Je laisse à d'autres le renom,
Les titres, la gloire;
Il m'importe peu que mon nom
Vive dans l'histoire.
Du bon vin je suis amoureux,
Lui seul peut me rendre envieux.
Versez donc à boire
Du bon et du vieux.

ANONYME.

—

Pour avoir des écus
Vendez votre conscience,
Avares et Crésus,
Vous crèverez dessus;
Vous les prêtez en vain
Au dix pour cent d'avance;
Pour moi, c'est plus certain,
De les placer au vin.
Ah! etc.

MÉTAY.

—

Je n'ai point la richesse
Pour embellir mes jours;
Mais j'ai pour moi l'ivresse,
Du vin et des amours;

Ce qui vaut mieux, je jure,
Que les biens opulents,
Qu'une déconfiture
Vous ravit pour longtemps.

Plus qu'un puissant,
Oui, j'ai vraiment,
En travaillant,
Quoique indigent,
Ces biens certains
Que nos destins
Ne changent pas
Dans tous les cas.

LOUIS VAUTIER.

Dans cette dernière strophe on remarque avec plaisir que le fondement du mépris du poëte pour l'opulence est son amour du travail, la tranquillité de sa conscience et la modération de ses désirs. Cette sage philosophie se rencontre quelquefois; nous la retrouverons.

Selon que le buveur a plus ou moins de délicatesse, la femme est pour lui un plaisir ou un embarras. Cette double situation est ici représentée tantôt avec des formes qui impliquent le sentiment des égards dus au beau sexe, tantôt avec brutalité. Mais, en général, les gentillesses sont réservées pour la maîtresse; la femme légitime est traitée de la façon la plus irrespectueuse. Il y a pourtant des exceptions; elles viennent sans doute de

buveurs qui mettent de l'eau dans leur vin. Le buveur endurci fait moins de façons. Ou il faut que la femme participe à ses plaisirs conjointement avec le vin, ou, si elle souffre de cette association, qu'elle se retire et ne soit pas un tiers incommode entre le buveur et la bouteille.

Voici trois jolis couplets de M. A. Jacquemart :

Abordez-moi le verre en main,
  Vous, gentes bergerettes;
Et dans un bachique refrain,
  Chantez vos amourettes.
On ne soupire pas en vain
  Avec des chansonnettes,
    Du vin,
  Avec des chansonnettes.

Suivez nos pas, joyeux tendrons
  Loin de vos maisonnettes;
Quittez, avec de francs lurons,
  Vos fichus, vos cornettes.
Nous brûlons de vous mettre en train,
  Avec, etc.

Tant que nous aurons ici-bas
  Quelques vieilles feuillettes
Et que nous verrons sur nos pas
  Quelques jeunes fillettes,
Amis, mettons-nous en chemin
  Avec, etc.

Le *Bon Drille* de M. Antoine Pernet se pose assez bien; il n'a pas l'air mélancolique et n'est

pas près de le devenir. Il mène de front le vin et les amours, et change probablement aussi souvent de l'un que des autres. Mais il a un vilain défaut : il boit seul ! Tant il est vrai qu'on n'est point parfait, et qu'on cloche toujours par quelque endroit; je m'en rapporte aux plus solides buveurs.

LE BON DRILLE.

PAROLES D'ANTOINE PERNET.

AIR de Toto Carabo.

Je suis garçon bon drille,
Noceur et bambocheur,
Tapageur.
Près d'une aimable fille.
J' prends mon air galant,
Bon enfant,
Doux et caressant,
Aimable et charmant,
Fidèle et constant;
J' lui dis : mon bonheur,
T'auras de mon cœur (*bis*
La première faveur.

La fleur de ma jeunesse
Fait envie aux amours
D'alentours.
Le chant de ma maîtresse
Me dit chaque soir :
Mon espoir,
Que j'aime à te voir,
Au fond du manoir,
Sur l'herbe t'asseoir;

Sur le vert gazon,
Habile garçon (*bis*)
Fait perdre la raison.

V'là qu'un jour ma marraine
M' dit : Pochard, c'est ton nom
De maison,
Et celui de baptême,
C'est Ricocardo.
Rigolo,
Ennemi de l'eau,
Ami d'un tonneau
Plein de vin nouveau,
Chicard et farceur,
Amusant polkeur (*bis*)
Sont mes titres d'honneur.

Chaque soir, sous la treille,
Je chante ma chanson
De garçon,
En buvant bouteille.
Seul et sans façon,
Bon luron.
Aussi, pour l'amour,
Vraiment chaque jour
Arrive mon tour;
Je chante toujours
Le vin, les amours (*bis*)
Pour bien passer mes jours.

Le *Gai Viveur* de M. Louis Vautier est dans les mêmes principes, mais il n'y est pas aussi ferme, et il a des accès de sensibilité. S'il songe aux

maux que font souffrir à son amante les moments que lui dérobe sa passion pour la bouteille, il est triste, il a presque envie de pleurer. Hélas! que que ne pleure-t-il en effet! Les larmes de l'ivrogne ne sont pas contagieuses; c'est comme celles de Jocrisse :

Pourtant, quoique je vive
Tout comme un sans-souci.
Oui, parfois il arrive
Que je suis triste aussi,
Quand l'amère souffrance
Vient pâlir le beau front
De ma douce Clémence,
Dont le cœur est si bon!..

Pourtant, pourtant,
Tout en chantant,
J'aime souvent,
En l'embrassant,
Lui dire encor
Dans mon transport
Brûlant d'amour,
Et tour à tour :
Oui, etc.

Mais MM. Alexis Dalès et Combes jeune, mieux que qui ce soit, témoignent que l'amour et le vin peuvent aller de compagnie, se suppléer et s'aider l'un l'autre admirablement. Deux frères ne vivent pas en meilleure intelligence.

LE BUVEUR AMOUREUX.

CHANSONNETTE.

PAROLES D'ALEXIS DALÈS ET COMBES JEUNE.

Air du Vieux braconnier.

Malgré les censeurs moroses,
Ici-bas point de bonheur
Sans les femmes, sans les roses,
Sans la grappe du buveur.
Heureux, près d'une fillette,
Heureux avec le raisin,
Ai-je tort d'aimer Lisette?
Ai-je tort d'aimer le vin? } *Bis.*

Quand l'amour brûle mon âme,
Bacchus vient pour le calmer;
Quand le vin endort ma flamme,
Lise sait la rallumer.
Que l'un songe à la retraite,
L'autre reprend le terrain.
Ai-je tort d'aimer Lisette?
Ai-je tort d'aimer le vin? } *Bis.*

Si ma bouteille m'échappe,
Lisette me restera;
Et si Lisette m'attrape,
Mon vin me consolera;
Si Bacchus trouble ma tête,
L'amour me tendra la main.
Ai-je tort d'aimer Lisette?
Ai-je tort d'aimer le vin? } *Bis.*

Sur le fleuve de la vie,
J'ai, pour guider mon bateau,
Les rames de la Folie,
Ma maîtresse et mon tonneau;
Chez l'un vois-je une tempête,
Le ciel chez l'autre est serein!
Ai-je tort d'aimer Lisette?
Ai-je tort d'aimer le vin? } *Bis.*

Ma maîtresse est sans pareille,
Elle possède un cœur d'or.
Les glous glous de ma bouteille
Pour moi sont un doux trésor.
Sans avoir l'âme inquiète,
Savourons jusqu'à la fin
Les doux baisers de Lisette
Et les perles de mon vin. } *Bis.*

Quoi qu'il en soit, au témoignage du plus grand nombre de nos biberons, il y a incompatibilité d'humeur entre Bacchus et Vénus. Il faut choisir nécessairement. Leur association, même temporaire, ne peut être pour eux qu'une source de désappointements, d'humiliations et de déboires. Ce n'est pas que Bacchus ne porte en soi le remède à ces misères et qu'il ne se guérisse des blessures qu'il attrape en jouant avec l'amour; mais le mieux est de ne pas s'y exposer. C'est la conclusion qui ressort des différents couplets qu'on va lire.

REFRAIN.

Allons, rigoleurs,
Francs riboteurs,
Aussi bons buveurs
Que travaileurs.
Est-il pour nos cœurs
Des jours meilleurs?
La journée est belle,
C'est fête nouvelle.
Allons, rigoleurs,
Francs riboteurs,
Aussi bons buveurs
Que travailleurs;
La journée est belle,
C'est fête nouvelle
Pour les gais viveurs.

Vraiment, Arthur, tu nous tourmentes,
J'en prends Paul à témoin.
Tu parles de femmes charmantes,
Qu'en avons-nous besoin?
Ta morale me glace,
Mon cher ami, dans un gai festin,
C'est le vin qui remplace
Le sexe féminin.
Allons, etc.

VICTOR GAUCHER.

—

Quand mon verre est plein,
Tin, tin, tin, tin,
Tout plein de bon vin,
Tin, tin, tin, tin,

Narguant le chagrin,
Tin, tin, tin, tin,
Sans un sou de rente,
Je ris et je chante;
Quand mon verre est plein,
Tin, tin, tin, tin,
Tout plein de bon vin,
Tin, tin, tin,
Sans un sou de rente,
Je ris et je chante
Jusqu'au lendemain (*bis*).

Si parfois des amours j'adore
Le petit dieu falot,
D'un flacon j'aime mieux encore
Pressurer le goulot;
Pour ce jus qui nous grise,
Même au berceau,
Je délaissais l'eau,
Et toujours ma devise
Fut ce refrain si beau :
Quand mon verre est plein, etc.

Si pour vous Vénus est trop fière,
Si Momus vous a fui,
Venez noyer au fond d'un verre
Et l'amour et l'ennui.
La face enluminée
Par ce bon jus,
Gaillards revenus,
De votre Dulcinée
Vous rirez du refus.
Quand mon verre est plein, etc.

ANONYME.

—

CONSOLATION

PAROLES DE THÉODORE LECLERC DE PARIS.

Air du Bataillon d'Afrique (feu Gille).

Assieds-toi là, cher compère,
Moi, qui te porte intérêt,
Je veux bientôt, je l'espère,
Mettre un terme à ton regret.
La bouteille chassera
Ta noire mélancolie,
Viens,
Buvons jusqu'à la lie,
Et
Narguons qui blâmera.

Je sais ce qui te tourmente,
De l'amour tu fus martyr;
Et loin de ton inconstante
Tu ne fais plus que gémir.
Aimer encor Maria,
C'est presque de la folie!
Viens, etc.

Moi, je fus séduit naguère
Par l'éclat de deux beaux yeux;
Mais ma belle, sans mystère,
Plus tard forma d'autres nœuds.
Alors mon cœur oublia
La trop perfide Aurélie.
Viens, etc.

Comme moi, qui te conseille.
Tu préféreras parfois

Les faveurs de la bouteille
Au plus agaçant minois.
Oui, la vigne te plaira
Mieux qu'un bosquet d'Idalie.
Viens, etc.

Bacchus de tout nous console;
Il invite à la gaieté.
On apprend à son école
A braver l'adversité.
Son nectar te guérira.
Lorsque ta coupe est remplie,
Viens, etc.

Voilà qui est assez correct et qui est engageant. Quand un buveur se mêle de faire des homélies, il n'est pas mal que le texte en soit clair, comme il est ici, et ne réclame point la glose.

Ces misogynes à outrance ont des ancêtres, et pour ne remonter qu'à deux cents et quelques années, je citerai une chanson bachique du temps de Louis XIII, où sont célébrées « les Victoires de Bacchus sur la puissance de l'amour (1). » Ce rapprochement aura son intérêt.

Marc Antoine, roy des Romains,
Qui ne demandoit qu'à combattre,
S'il n'eût point aimé Cléopatre,
Il eût vaincu tous les humains.

1) *La Caribarye des Artisans*, curieux recueil de chansons du dix-septième siècle, réédité par M. Percheron.

Quittons, quittons ce dieu volage;
Il vaut bien mieux boire à longs traits
Que de vivre dans l'esclavage,
Sous la puissance de ses traits.

Cupidon ne peut, chés Bacchus,
Trouver un lieu qui soit propice;
Parmy les beuveurs c'est un vice
De s'adonner trop à Vénus.
Quittons, etc.

Un amoureux, morne et transy,
N'a jamais tant de bonne grâce
Que moy, qui bois à pleine tasse,
Sans avoir de l'amour soucy.
Quittons, etc.

Pour avoir méprisé le vin,
Salomon perdit la sagesse;
Pour accoler trop sa maîtresse,
Fut frustré du monde divin.
Quittons, etc.

Fuyons les beautés et l'amour,
Beuvons du vin, quoy qu'il en coûte;
Puisque Cupidon n'y voit goutte,
Il nous pourroit priver du jour.
Quittons, etc.

Du jour où le vin et l'amour, c'est-à-dire le buveur et sa maîtresse, ne font plus bon ménage, ils se hâtent de divorcer. Chacun reprend son indépendance, sans que la société en soit trou-

blée, sans même qu'elle y trouve à redire. Il n'en est pas de même du vin et du mariage, ou du buveur et de sa femme légitime. C'est en vain que notre homme, autant de fois infidèle qu'il avale de bouteilles, cherche à rompre les liens qui l'attachent à l'épouse, c'est en vain qu'il redouble de boire pour échapper aux ennuis de sa servitude, il y retombe sans cesse, et à moins qu'il ne se tue à force de boire, je ne vois guère comment il s'en affranchira. Cependant il tremble, chaque fois qu'il rentre au logis, l'estomac lesté de vin et la bourse vide; il y est accueilli par des injures et même par des coups. Encore est-il heureux d'en être quitte pour cela. Les injures, il les a bien méritées, il le sent, il y applaudit quelquefois tout le premier; les coups, il s'en console par la réflexion que « qui aime bien châtie bien. » Mais il est des femmes qui ne crient pas, qui ne battent pas, qui font tout au plus un reproche, et qui encore en sont bientôt lasses. Celles-là se vengent d'une autre manière. Tout cela va être ici amplement développé.

O ma bouteille!
O mes tendres amours!
Beauté, vermeille,
Je t'aimerai toujours!
Objet de ma tendresse,
Toi seule es ma maîtresse;

Pour moi jamais
Femme n'eut tant d'attraits.

Lorsque ma femme
Me cherche carillon,
Qu'elle me blâme,
Je quitte la maison,
Je viens, rempli de zèle,
Et pour me moquer d'elle,
Te caresser,
Et la faire enrager.

ANONYME.

C'est fort bien, mais madame aura son tour, et vous n'attendrez pas longtemps :

Galochard, donn'-moi l' bras,
Car tout tourne,
Oui, tourne et retourne;
Galochard, donn'-moi l' bras,
Les pavés sont par trop gras...
Palsembleu !
Ce p'tit bleu
Me boul'verse
Et me renverse;
Franchement, Galochard,
Je crois être un peu pochard !

— Pichet, sans nous déranger,
— Marchons ! t'es sous... ma sauv'garde;
Mais, de tomber prends bien garde...
— Va ton train, y a pas d' danger...
— Allons, bon ! dans l' tas d'ordures
V'là qu' nous roulons sens d'ssus d'ssous

Au milieu des épluchures...
Nous qu'étions propr's comm' des *sous*.
Galochard, donn'-moi l' bras, etc.

Maintenant, gare au débat,
Ma femm', qu'a tant d'amour-propre,
En m' voyant aussi malpropre,
Va m' faire un drôl' de sabbat.
Mon ami, si tu veux m' croire,
Aujourd'hui nous f'rons le serment
Désormais de ne plus boire
Que le dimanche seulement.

ALPH. ZOMBACH.

—

Encore un coup d' picton,
Dig, dondaine, dig, dondon;
Encore un coup d' picton
Pour nous rincer l' gorgeon.

Pour refair' le corps qui s'use,
S'use, s'use, s'use, s'use
A trimer seul à la cambuse,
Buse, buse, buse, buse,
L' dimanche, pour qu'il se r'mette en train,
Train, train, train, train;
Il lui faut ce nectar divin,
Vin, vin, vin, vin.
Encore un coup d' picton, etc.

La femm', quand on fait l'ouvrage,
Rage, rage, rage, rage,
Tout en fureur dans le ménage,
Nage, nage, nage, nage;
Mais ici, loin de ses holà,

Là, là, là, là,
Libres, nous prenons nos ébats,
Bats, bats, bats, bats.
Encore un coup d' picton, etc.

L. C. Durand.

Tant que les choses se passent ainsi, il n'y a que les voisins qui puissent s'en plaindre et la police peut-être s'en émouvoir; le tapage est de sa juridiction. Pour le mari, il reçoit l'averse comme le chat une potée d'eau, il secoue les oreilles, va se coucher et recommence le lendemain. Mais voici qui est plus grave :

L'autr' soir, nous r'venions du p'tit vin à six sous,
Avec des amis de goguettes,
Nous étions bien sept, mais nous n'étions qu' trois souls,
Les autr's étaient un peu pompettes.
V'là l' temps qui s'coua son goupillon,
Et fit sur nous tomber un fier bouillon!
J' dis, nous voyant sans nos rifflards :
Y gna pas d' bon Dieu pour les pochards!

Un' troup' de gamins qui s'acharne après nous,
D'un charivari nous régale;
On nous tire à l'oie avec des trognons d' choux,
J' crois qui gn'avait tous ceux d' la halle.
Sans compter qu' j'eus un œil poché,
Et qu'un des nôtr's eut le nez écorché;
On nous creva nos bolivards,
Y' gna pas d' bon Dieu pour les pochards!

Enfin, nous voilà d'vant l' logis conjugal,
Du pied nous caressons la porte,
Notre vieux pip'let de son air amical
Nous dit : Que le diable vous emporte!
Rentrer si tard pour des bonn'tiers!
Vos femmes, sans vous, travaillent sur vos métiers,
Vous êtes caus' qu'ell's font des bas tard.
Y gna pas d' bon Dieu pour les pochards.

EUGÈNE BAUMESTER.

—

Je bois plus souvent qu'à mon tour;
Aussi, suis-j' soûl tout l' long du jour,
Et puis, bien rond comme une bonde,
Je jase, je fronde,
Je fais fi du monde,
Me moquant du tiers et du quart.
V'là ce qu' c'est qu' d'être pochard.

Quand l' gros bleu m'a mis en gaieté,
J' fais mes avanc's à la beauté;
Et l'autr' jour, sortant d' la guinguette,
Je trouve un' poulette,
J' veux conter fleurette;
Mais mon aiguille est en retard.
V'là ce qu' c'est qu' d'être pochard.

Si j' fête un peu trop le bon vin,
D'un autr' côté, j' néglig' l'hymen.
Ma femm' pour ça qu'est une ogresse
Qui sent qu' ma tendresse
Pour elle s'abaisse,
Me coiff' d'un bonnet peu chicard.
V'là ce qu' c'est qu' d'être pochard.

A chaqu' baptême, j' vois dès le lend'main
Le vrai papa qui s' dit l' parrain;
Et pis du quartier chaqu' commère
Vient soigner la mère,
Caresser le père,
Disant qu'il a l' nez du moutard.
V'là ce qu' c'est qu' d'être pochard.

ANONYME.

Pour l'honneur de ces messieurs, il faut croire que si telles sont à leur égard les suites de l'ivrognerie, elles ne sont pas acceptées aussi gaiement qu'elles sont exposées dans ces couplets. Cependant, quoi qu'en pensent au fond les ivrognes, ils ne sont pas de ces maris dont on puisse plaindre les infortunes. Et comme, après tout, ils ont pris Bacchus pour modèle; ils ne doivent pas ignorer de quel emblème les anciens paraient la tête de ce dieu, ni s'attrister par conséquent d'avoir cette ressemblance de plus avec lui.

A propos d'emblème, il en est un que les ivrognes, pour la plupart du moins, ne sauraient récuser. Ils l'ont de commun, non avec Bacchus, mais avec Silène, et il les dénonce traîtreusement, même à jeun : c'est une trogne ou nez culotté. M. Ch. Colmance chante ce nez avec une verve et un esprit très-remarquables :

Un nez culotté,
l'iquante parure.

Gracieuseté
De dame nature;
Heureux l'effronté
Doté
D'un nez culotté.

Honneur au jus qui nous vient de la treille,
Lait bienfaisant
Qu'on tette encore enfant;
L'adolescent, au fond d'une bouteille,
Puise à pleins bords
De la force et du corps.
En réalité,
L'ami de la liqueur vermeille,
S'il en a goûté,
Possédera vers son été :
Un nez culotté, etc.

Or, savez-vous pourquoi cet homme est blême?
Pourquoi ses yeux
Sont toujours soucieux?
Pourquoi sa vie est un vaste carême?
Pourquoi son cœur
Est triste et sans vigueur?
C'est que l'entêté,
Suivant un absurde système,
A mis de côté
L'or ou l'argent qu'aurait coûté :
Un nez culotté, etc.

Quand Félicie était ma souveraine,
Précieux jours
De bombance et d'amours;
Elle paraît, à chaque coupe pleine,

Ses traits chéris
D'un brillant coloris.
Mais, en vérité,
Depuis qu'elle a la quarantaine,
Chez Félicité,
Ce qui remplace la beauté :
Un nez culotté, etc.

Reposez-vous et sablez les liquides,
Nobles débris
Par vingt combats meurtris;
En arrosant vos gosiers intrépides,
Vous stimulez
Vos membres mutilés.
La postérité
Redira, braves invalides,
Au monde attristé,
Que, du moins, il vous est resté :
Un nez culotté, etc.

Tous les trésors de la Californie
Perdent leur prix
Devant un tel rubis.
Le gros lingot qu'on mit en loterie
N'est, près du mien,
Qu'un souffle, un zeste, un rien.
Ma divinité,
Mon lingot, mon trésor, ma vie,
Mon bien, ma santé,
C'est d'avoir en propriété :
Un nez culotté, etc.

Le respect, l'amour de la famille et les devoirs qu'elle impose ne sont pas inconnus à tous les bu-

veurs. J'ai relevé avec plaisir un assez bon nombre de chansons où toutes ces choses-là sont considérées comme une partie essentielle du bonheur de l'ivrogne, et comme étant inséparables de son amour de la bouteille. J'en citerai deux exemples pris parmi les moins mauvais :

LE BOURGUIGNON.

Air du Vigneron.

C'est moi le plus beau Bourguignon
Vanté dans toute la Bourgogne;
Comme un vrai tonneau je suis rond,
Et chacun admire ma trogne.
Je suis père de six enfants,
Femme, enfants, tout est bien portant.

Joyeux biberon,
Voilà ma chanson :
Le vin, le vin nous fait du bien et nous soutient,
Voilà le chant du Bourguignon,
En faisant sauter le bouchon!
Voilà le chant du Bourguignon,
Voilà le chant du Bourguignon.
Voilà le chant du Bourguignon!

Jamais on ne me voit chagrin;
Et si parfois je fais bombance,
C'est que j'adore le bon vin
De notre beau pays de France.
En travaillant à mes tonneaux,
Je dis, goûtant les vins nouveaux :
Joyeux biberon, etc.

L'on a beau me vanter Paris;
J'aime mieux ma vigne et mes terres.
Au moins là je vis sans soucis,
Loin du bruit des grandes affaires.
Tous ensemble l'on est heureux,
Nous chantons, loin des envieux :
Joyeux biberon, etc.

Enfin, quand viendra le moment
Où je quitterai cette vie,
Notre joyeux patron Vincent,
Lui dont le sort nous fait envie,
Me recevant dans son caveau,
Je goûterai son vin nouveau,

Puis, après ma mort,
Je puis dire encor :
Le vin, le vin, etc.

—

LE VIGNERON.

Je suis le plus gros vigneron
De la haute et basse Bourgogne;
Comme un gros fût mon ventre est rond,
Ma femme est la mère Gigogne.
Nous sommes à nos douze enfants,
Tous gros, joufflus, tous bien portants.
Aussi nous chantons
Tous à l'unisson :
Bonum vinum lætificat cor hominum,
C'est la chanson du vigneron;
Au glou glou glou glou du flacon,
C'est la chanson du vigneron.

Je ne sais ni grec ni latin;
A quoi bon nous sert la science.
Je sais le goût de chaque vin
De l'Allemagne et de la France.
J'aime mieux, robuste et rougeaud.
Dire, en l'honneur du clos Vougeot,
Ce bon vieux refrain
Que l'on dit latin :
Bonum vinum, etc.

Je n'aime pas votre Paris.
Un jour, dans cette fourmilière,
J'envoyai l'aîné de mes fils
Avec cent fûts Beaune première;
Vos Parisiens m'ont, dans Paris,
Gâté mon vin, perdu mon fils;
Mais j'espère un jour
Dire en retour :
Bonum vinum, etc.

Vers le patriarche Noé,
Dont la gloire me fait envie.
J'irai, certain de sa bonté,
Rendre compte à Dieu de ma vie.
Puis mes amis, buvant mon vin.
Se souvenant de mon refrain,
Tous, en mon honneur,
Chanteront en chœur :
Bonum vinum, etc.

Ni l'une ni l'autre de ces chansons ne portent de nom d'auteur; je vois seulement que la première est *chantée* par M. Roland, et la seconde *vendue*

par M. Marnessier. Je voudrais pouvoir louer et chanteur et vendeur de les avoir faites, car elles ne sont pas sans un certain mérite relatif. En tout cas, le fond en est si exactement le même et la forme quelquefois, que si elles sont de deux auteurs, il est évident que l'un s'est *inspiré* de l'autre. Ou bien, ne serait-ce qu'une rencontre de beaux esprits?

On remarquera, dans le dernier couplet de la seconde chanson, qu'il est fait mention de Noé. Ce patriarche est avec Bacchus le patron ou plutôt le dieu des buveurs, et il est aussi souvent loué par eux et invoqué que lui. Il se fait ainsi dans nos chansons un mélange continuel de la mythologie grecque et des livres qui sont le fondement de notre religion; ce mélange a même lieu souvent dans la même chanson. Cela ne laisse pas que d'être grotesque; mais l'exemple en remonte beaucoup plus haut, et il a été donné par de plus habiles. Consultez Boileau.

Pour en revenir à Noé, à très-peu d'exceptions près, il n'est guère propice à ceux qui l'invoquent ou qui allèguent son autorité. Ou la foi de ces dévots lui est suspecte, et leurs fréquents appels à Bacchus justifient cette conjecture, ou il désespère de rendre tant soit peu poëtes des malheureux qui ne cessent d'ailleurs de faire le plus déplorable usage de la poésie. Voyez plutôt. Dans un dia-

logue où l'eau et le vin se disputent la prééminence, le vin s'exprime ainsi :

LE VIN

Noé planta la vigne,
Qui porte le raisin;
Cette invention digne
A fait croître le vin.
Servant au sacrifice,
Je suis le plus propice,
Avec distinction,
Et dans le grand mystère,
Premier l'on me révère
Dans cette occasion.

ANONYME.

De la même force est cet autre couplet :

Le vieux Noé du vin a bu,
Ce qui sans doute, amis, veut nous redire
Que Dieu ne l'a pas défendu,
Même aux jours du martyre.
C'est vrai, c'est vrai, c'est vrai,
Puisque les Romains,
Ces puissants humains,
En procuraient, je pense,
Aux martyrs nombreux,
Lorsque chacun d'eux
Mourait pour sa croyance.

ANONYME.

Mais la palme appartient à M. D. Révillon, déjà nommé et trop nommé. « Fêtons, » dit-il,

Fêtons Noé, lui qui planta la vigne,
Qui nous produit la boisson d'ici-bas.
Que son génie suive toujours la ligne
Qu'il a tracée jusqu'au jour du trépas.
Lorsqu'il trouva la plante solitaire,
Il inventa la liqueur du raisin;
Car son brevet a parcouru la terre,
Et son progrès nous fait boire du vin.

Je répéterai à propos de M. Révillon ce que j'ai dit plus haut à propos de M. Malet : prenez un certain nombre de mots, jetez-les pêle-mêle dans un chapeau, tirez-les ensuite, et, selon qu'ils se présenteront sous la main, mettez-les à la file les uns des autres, puis formez-en tant de lignes et de la longueur qu'il vous plaira, je serai bien surpris si vous n'en obtenez des vers aussi raisonnables, aussi intelligibles que ceux de M. Révillon. Et pourtant M. Révillon a fait des progrès! En voici le certificat :

« Nous voyons avec plaisir augmenter les progrès de M. Révillon, ce nouveau chansonnier populaire et national. Vu et approuvé par nous, éditeurs et auteurs dramatiques. *Signé :*

ADOLPHE JOLY et LÉON DE CHAUMONT (1). »

(1) *Le Gai chanteur de la jeunesse*, par Denis Révillon de Saint-Cyr. Prix : 10 cent. Lyon, imprimerie de Forte et Boisson, cour de Brosses, 9. S. D. — Page 2.

Il n'y aurait plus, après ce témoignage, qu'à tirer l'échelle ; mais si M. Léon de Chaumont approuve les mauvais vers d'autrui, je me plais à constater que pour son propre compte il en fait qu'on lit volontiers. Témoin ses chansons sur les métiers ; j'en parlerai en son lieu. Nous lui devons, en attendant, une mention honorable pour ses deux couplets sur Noé, l'un chanté par un marchand de vin, l'autre par un tonnelier :

J'ai toujours respecté la vigne,
Noé la planta, c'est certain.
Il faudrait être un homme indigne
Pour trahir ce bon Jean Raisin.
J'en jure par la bonde !
Ah ! quel serment je fais !
L'eau coule pour le monde,
Mais pour moi... non, jamais !
C'est le vin, le vin, le vin, etc.

Notre métier doit dater du déluge,
Et le premier tonnelier fut Noé.
C'est des débris de l'Arche, son refuge,
Que le premier tonneau fut façonné.
L'or du Pérou, de la riche Golconde,
Ne valent pas le cercle d'un cuvier.
S'il est encor quelque bonheur au monde,
N'est-ce pas grâce à l'art du tonnelier?

Une dernière strophe, elle est de M. Féret :

La Bible, mes amis, c'est un excellent juge,
Qui nous apprend à vénérer le vin;

Pour plaire à Dieu, aussitôt le déluge,
Noé, dit-elle, a planté le raisin.

Pardon, monsieur Féret, c'est la vigne que Noé a plantée, et c'est le raisin qui a poussé. Il sied à la poésie d'être d'accord avec l'histoire naturelle. M. de Buffon ne vous aurait pas passé cette licence.

Tout vin est bon à nos buveurs pour éteindre leur soif et la rallumer tour à tour; aussi n'en est-il pas un qui n'obtienne leurs hommages. Comme la source où ils puisent, leur verve à cet égard est inépuisable; il n'est pas de sorte de vin qui n'ait donné lieu à des centaines de chansons. La piquette a ses poëtes ainsi que le champagne; il en est de même du petit bleu, du briolet, du Suresne, du Nanterre, etc. Vous verrez même ceux-ci préférés aux meilleurs crus de France et d'Espagne. Il est vrai que la cherté des vins illustres et le peu de commerce qu'ont avec eux nos buveurs ne permettent guère à ces juges trop prévenus d'établir une comparaison; ils en parlent comme le renard faisait des raisins; mais il est également vrai que les apologies qu'on voit ici des vins réputés grossiers ne sont pas toujours les plus méchantes. Pour ma part, s'il fallait juger de la qualité du vin par la qualité des vers, je débouterais le bourgogne de ses prétentions et donnerais gain

de cause au briolet. Savez-vous ce que c'est que le briolet? Non. Eh bien, apprenez-le, et soyez reconnaissant pour le poëte qui vous le fait connaître.

Air du P'tit bleu.

Le briolet
Est un breuvage
Peu sauvage;
Le briolet
Est un p'tit vin tout drôlet.
C'est blanc, rose et pas laid;
Ça n' pouss' pas au tapage.
Ça s' boit comm' du p'tit-lait.
Vive le briolet!

Qu'on n' me parle jamais
D' ces gros vins d' la barrière.
Qui mêlent leurs fumets
A tant de tristes mets,
Noires liqueurs, adieu,
Affreux poisons, arrière!
Tu n'as pas, petit bleu,
Été créé pour eux!
Le briolet, etc.

Le bordeaux est le vin
Du gros bourgeois à table,
Pour nous l' champagne en vain
Est un nectar divin;
Si l' riche en se grisant
Sable un cru délectable,
L' briolet bienfaisant

Est l' vin du paysan!
  Le briolet, etc.

S'il n'a pas un cachet
Que le gourmet renomme,
On peut, sans ricochet,
En boir' plus d'un pichet;
Il sait, en bon garçon,
Ainsi que l' jus d' la pomme,
Arroser sans façon
Le lard et la chanson!
  Le briolet, etc.

L' gros bleu, comme un paillard,
Donn' des excès d' tendresse;
L' briolet, moins gaillard,
Rend aussi babillard.
Le p'tit feu d' sa liqueur
Au sang lent'ment s'adresse,
Mais soudain fait, vainqueur,
Monter l'amour au cœur!
  Le briolet, etc.

Ce p'tit vin, méconnu,
Possèd' plus d'un mérite,
Quoiqu'il parais's' trop nu
Au marchand parvenu;
L' débitant d' maint tonneau,
Soi-disant émérite,
Le r'pouss' de son caveau.
L' briolet s' boit sans eau!
  Le briolet, etc.

Ces vers, si je ne me trompe, ont de la gaieté,

du naturel; ils analysent supérieurement et recommandent tout à la fois le briolet; ils donnent presque l'envie d'en boire, sans attendre la soif. Ils ne sont pas signés, mais ils sont, je le crois, de M. L. C. Durand, un de nos moins mauvais chansonniers populaires S'il dédaigne quelquefois de signer ses productions, c'est qu'il a la confiance d'être reconnu à son style, et il a raison. Je le retrouverai sur mon chemin.

J'y retrouve M. Antoine Remy; j'ai donné ci-devant des échantillons de son savoir-faire; il ne vaut pas M. Durand, et il est d'une fécondité terrible. De quelque côté qu'on se tourne, on se heurte à lui, et alors il ne se contente pas d'un coup de chapeau, il faut ou lui faire des excuses ou entendre ses vers. En voici où il raconte la vie et les goûts de *Jean Raisin*; mais je crains bien qu'il ne calomnie son héros :

REFRAIN.

Jean Raisin, l'ami de la vigne.
Est toujours le gai boute-en-train.
Qui prend la grappe pour insigne
Et pour arme un verre de vin.

Né dans les futailles,
Fils d'un tonnelier,
Il fait ses ripailles
Au fond d'un cuvier.
Son humeur guill'rette

L' fait chanter toujours
Le jus d' la piquette
Qui charme ses jours.

Le petit suresne
Rend son cœur joyeux;
Dix bouteilles pleines
Lui brouillent les yeux.
On admir' sa trogne,
Qu'est roug' comme un feu,
Car sa douc' besogne,
C'est d' boir' du p'tit bleu.

Le vin de Nanterre
Ne lui fait pas peur;
Y s' moqu' du madère,
Lourd par sa liqueur.
Mais les bons crus d' Fresnes,
De Font'nay, Clamart,
Font bannir ses peines
Dans c' clairet nectar.

Pour finir ses noces,
Il boit le montreuil,
Et se fourr' des bosses
Du gris d'Argenteuil.
Il traite d'ignoble
Celui qui boit d' l'eau,
Car pour lui l' vignoble
Est le bien l' plus beau.

Laissons Jean Raisin cuver sa ripopée, et voyons ce que dit du *petit bleu* M. Alexis Dalès :

REFRAIN.

Lon lon la, quand je tiens un verre,
Lon lon la, plein de petit bleu,
Lon lon la, d'être sur la terre,
Lon lon la, je rends grâce à Dieu!

Misanthrope sévère,
Toi qui ne ris plus,
Et dont l'humeur austère
Fronde les abus,
Pour voir de douces choses,
Et des métamorphoses,
Mets les lunettes roses
Du papa Bacchus!...
Lon lon la, etc.

On te doit des louanges,
O divin soleil!
Tu mûris les vendanges,
Astre sans pareil!
Lorsque ton disque brille
Sur mon vin qui petille,
J'y crois voir d'une fille
Le rire vermeil!
Lon lon la, etc.

Ma vie est agréable,
Amis, et pourtant
Je n'ai pas sur ma table
De couverts d'argent.
Avec ma Fanchonnette,
Nous n'avons qu'une assiette,

Et nos doigts de fourchette
Nous servent souvent.
Lon lon la, etc.

Nul souci ne m'assiége,
Je vis en gaieté;
Pourquoi me plaindrais-je
De ma pauvreté?
Ma petite famille
Saute, chante et babille;
Ma Fanchon est gentille,
Et j'ai la santé.
Lon lon la, etc.

Quand j'ai bu ma bouteille
De ce jus divin,
Mon âme se réveille,
Et mes sens sont émus.
J'en bois une deuxième,
Bientôt vient la troisième;
Après la quatrième
Je ne compte plus.
Lon lon la, etc.

Est-il vrai que le petit bleu produise de si excellents effets? En ce cas, le voilà bien réhabilité, car il ne jouissait pas, ce me semble, d'une très-bonne réputation. Cependant c'est un philosophe aimable, un bon père de famille qui porte pour lui témoignage, et qui s'en acquitte même fort agréablement. Comment ne pas croire à sa parole? Pour moi, qui partageais le préjugé commun à l'égard

du petit vin bleu, je lui fais amende honorable. J'en veux tâter désormais, ne fût-ce que comme d'une médecine morale qui peut bien réformer le caractère, puisqu'il fait goûter avec tant de vivacité les joies de l'honnête homme.

Un jour pourtant le petit bleu faillit être rayé du livre de vie. C'était en 1855, pendant que l'oïdium exerçait ses ravages. Déjà les buveurs en pâlissaient d'effroi, et M. Marius Duchamp, en proie lui-même à la terreur, sommait en son patois la nature d'ôter aux humains ce teint blême, triste image des buveurs d'eau, et « de rendre la vie à ses enfants. »

Quel destin misérable
Nous rend donc odieux?
Par quel crime exécrable
Offensons-nous les dieux?
Jadis cette main d'ange,
Qui dorait nos moissons,
Veillait sur la vendange
Et filtrait nos boissons.

Nature qu'on aime,
Toi qui toujours nous défends,
Sors-nous ce teint blême,
Rends la vie à tes enfants.

Toi, vigne moribonde,
Viens rougir le pressoir,
Et verser à la ronde

Des chansons chaque soir.
Loin de ton cep livide,
D'un pas précipité
Vois l'escargot avide
S'enfuir épouvanté.

Nature qu'on aime,
Toi qui toujours nous défends,
Sors-nous ce teint blême,
Rends la vie à tes enfants.

Avec l'eau de la Seine,
Les humains extorqués,
D'une boisson malsaine
Meurent tous coliqués.
Nature, bonne mère,
Regarnis nos coteaux;
Rends moins la vie amère,
Ferme nos hôpitaux.

Nature qu'on aime,
Toi qui toujours nous défends,
Sors-nous ce teint blême,
Rends la vie à tes enfants.

Pour M. Maurice Patez, il tenait le petit bleu pour si bien mort, qu'il écrivit son oraison funèbre. Le petit bleu en est revenu pourtant; — le poëte s'était trop avancé. Lui-même, ainsi qu'on va le voir, avait quelque pressentiment que son oraison funèbre serait démentie tôt ou tard; mais il n'en voulut pas démordre; son siége était fait :

ORAISON FUNÈBRE DU VIN

OU LES ADIEUX AU P'TIT BLEU.

Air du Vigneron.

Pends-toi, mon pauvre Jean Raisin,
Du vin la source s'est tarie;
Le diable a, d'un souffle malsain.
Fait tomber la grappe chérie.
Nos fêtes passent sans gaieté,
Où le vin n'est pas invité.
A la table, au soir,
L'ennui vient s'asseoir.

Adieu, p'tit bleu!
Qui nous réchauffais de ton feu,
Tu ne vis plus qu'en souvenir
Que le temps va bientôt bannir,
Tu ne vis plus qu'en souvenir (*bis*).

Nos savants se sont mis en eau
Pour trouver du vin le remède,
Ils ont bien creusé leur cerveau,
Hélas! pour nous venir en aide;
Ils n'ont trouvé qu'un mot latin,
Malade est resté le raisin.
Ces fils du savoir
Ont vu sans y voir...
Adieu, p'tit bleu, etc.

Du Nord la bière, aux flots soumis,
Colore tristement nos verres;
Nous regrettons, froids engourdis,

Le vin aux riantes chimères.
Houblon et racine de buis,
Merci de vos amers produits,
Qui nous font souvent
Pâlir en buvant.
Adieu, p'tit bleu, etc.

Quoi! la France au vin tant vanté
Perdrait sa vieille renommée?
Quoi! le pauvre, déshérité,
Du vin n'aurait que la fumée?
Non; sous cet œil puissant de Dieu,
Sous le soleil au divin feu,
Le vin, cher à tous,
Reviendra plus doux.
Adieu, p'tit bleu, etc.

M. Henri Parra chante le vin de Bourgogne; c'est un beau texte. Notre poëte a du montant, de l'entrain, et un abandon plus que tendre. S'il n'est pas plein de son sujet, il en est fortement touché :

Joyeux enfant de la Bourgogne,
Je n'ai jamais eu de guignon,
Et quand je vois rougir ma trogne,
Je suis fier d'être Bourguignon!

Au sein d'une vigne
Je reçus le jour;
Cette mère est digne
De tout notre amour.
Depuis ma naissance
Elle me nourrit;

Par reconnaissance
Mon cœur la chérit.
Joyeux enfant, etc.

Quand j'ai ma bouteille
A côté de moi,
Je suis, sous la treille,
Plus heureux qu'un roi.
Souvent je m'embrouille,
Car, chaque matin,
Je me débarbouille
Dans un seau de vin.
Joyeux enfant, etc.

Ma femme est aimable,
Et, sur ses appas,
Quand je sors de table,
Je ne m'endors pas.
Mon humeur est bonne
Lorsque je suis plein,
Et ma Bourguignonne
Jamais ne s'en plaint.
Joyeux enfant, etc.

Madère et champagne,
Approchez un peu,
Et vous, cru d'Espagne,
Malgré votre feu,
L'ami de l'ivrogne
Réclame ses droits :
Devant le bourgogne
Saluez trois fois!
Joyeux enfant, etc.

Finissons par l'éloge du vin de Champagne. Il

est d'un anonyme et d'un Breton, ainsi que semble l'indiquer le cinquième vers du refrain :

REFRAIN.

C'est le champagne,
Vin de Cocagne,
Philtre enchanteur créé par Lucifer;
Videz nos tonnes,
Que nos Bretonnes
Boivent ce vin, chef-d'œuvre de l'enfer.

C'est un poison dont le goût électrise,
C'est un démon qu'on avale gaiement,
C'est le nectar, qui de la gourmandise
Est aujourd'hui le premier talisman.
Vin des grisettes,
Vin des lorettes,
L'amour lui doit ses plus chères faveurs;
Quand ce vin mousse,
La vie est douce,
Et le péché peut s'emparer des cœurs.

C'est le secret de beaucoup de faiblesses,
C'est le fléau des malheureux époux;
Serments d'amour, baisers, tendres caresses,
Ce n'est pas cher, c'est quatre francs dix sous.
Prodige étrange,
Par lui tout change :
A la laideur il donne des appas,
De la science
A l'ignorance,
Et de l'esprit à ceux qui n'en ont pas.

Il est à Paris, comme partout, plus d'un cabaret

fameux. Un buveur qui ne les hanterait pas, à plus forte raison, qui ne les connaîtrait pas, serait indigne de ce nom, et le chansonnier qui n'en dirait rien mériterait d'être mis au régime de l'eau à perpétuité. Il faut donc s'attendre à ce qu'un sujet si grave ait été traité dans les formes. On n'y a pas manqué. Toutes les chansons en l'honneur des cabarets que j'ai sous les yeux sont la peinture plus ou moins décente, plus ou moins grivoise des mœurs de leurs habitués. Trois de ces chansons m'ont paru valoir la peine d'être citées; c'en est assez pour faire juger des autres, car là, comme ailleurs, on se répète et on se pille souvent :

LE CABARET DE LA CALIFORNIE

BARRIÈRE DU MAINE

PAROLES D'ÉLÉONORD PECQUET ET DECOURCELLE,

Air du Moulin joli.

REFRAIN.

Montons, amis, pour rigoler,
Barrièr' du Maine, à la Californie;
Chez Cadet, l'on peut s' régaler,
Et l'on mène joyeuse vie.

Pour quatr' sous je vous le jure,
On a du rude chass'las,
Qui vous coupe la figure,
Sans mentir, à plus d' quinz' pas.
Si vous avez faim en route,

Tâchez de vous réserver,
Car là très-peu vous en coûte,
L'on vous en donne à crever.
Montons, etc.

Plus d'un, par économie,
Se paye un vieil hareng saur;
Ils dis'nt que c'est par envie,
Puis après ils lich'nt à mort.
Quand ils ont rempli leurs panses,
Ils se batt'nt comm' des vauriens;
On se croirait, je le pense,
Jadis au combat des chiens.
Montons, etc.

L'un crie : Holà ! mon oreille !
L'autre dit : Ah ! quel poche-œil !
L'effet du jus de la treille
A tous donne de l'orgueil.
Un peu plus loin, c'est plus farce,
Vous voyez deux amoureux
Qui s'attrapent la tignasse;
Ils reviennent sans cheveux.
Montons, etc.

Dans un coin, un moutard braille,
De n' pas teter son content.
La mèr' dit · Quelle marmaille !
J' peux pas licher tant seul'ment.
Plus d'un' va, par gourmandise,
Chez ma tante mettre en plan
Tablier, robe et chemise,
Pour se remplir le battant.
Montons, etc.

Dans cet endroit de plaisance,
Faut savoir tout éviter;
Vous recevez une danse
Et sans l'avoir mérité.
Si parfois vous êtes poche,
Que vous vouliez sommeiller,
Pan! à grands coups de mailloche
Douc'ment vous êt's réveillé.
Montons, etc.

Pour quatr' sous, à perdre haleine,
On a plusieurs plats au choix;
L'on mang' du lapin d' garenne,
Lapin qui court sur les toits.
Vrai, c'est une économie,
Pour un' pièce de dix sous,
L'on y voit plus d'une orgie,
Et puis l'on s'en revient soûl.
Montons, etc.

—

LE BON PETIT COIN.

PAROLES DE MARIUS DUCHAMP.

AIR du roi d'Yvetot.

Il était un bon petit coin,
D'une antique mémoire;
On y venait, dit-on, de loin
Pour chanter, rire et boire;
Assemblée où chaque buveur,
Sous sa main trouvait le bonheur
Du cœur.

Oh! oh! oh! oh!
Ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit coin c'était là, } *Bis.*
Lon la.

A Bacchus, le roi de nos dieux,
On rendait hommage;
Le verre en main, l'œil vers les cieux,
D'arroser c'est l'usage;
Car on l'arrosait tellement
Qu'on en vit plus d'un chancelant,
Tombant.
Oh! oh! oh! oh! etc.

Loin d'effaroucher les amours,
Il leur prêtait asile;
Le bon coin recevait toujours,
Sous son toit peu tranquille,
Les serments vrais d'une Gotton,
De Turlurette et Jeanneton,
Dit-on.
Oh! oh! oh! oh! etc.

Comme le vin était très-dur,
On vit, scène burlesque,
Le buveur dessiner le mur
En peinture à la fresque;
Et chacun était empressé
Vers ce *soldat* indisposé,
Blessé.
Oh! oh! oh! oh! etc.

Survenait-il quelque raison,
Et voulait-on se battre?

On sortait hors de la maison.
On se mettait en quatre.
Le poing fermé, c'était la loi,
Puis au plus fort on donnait droit,
Ma foi.
Oh! oh! oh! oh! etc.

Ce n'est vraiment pas trop mal, ce serait très-bien s'il y avait moins d'incorrections. Mais voici qui est bien tout à fait :

LA GUINGUETTE.

PAROLES DE M. DEBUIRE DU BUC.

AIR : La bonne aventure au gué.

Habitués des faubourgs,
Dans les jours de fête,
Je chante ici vos amours,
L'aimable guinguette,
Où l'on trouve sans façons :
Francs amis et gais *chochons*.
Vive la guinguette,
O gué!
Vive la guinguette!

Du piston les sons criards
Vous brisent la tête;
Entendez-vous les canards
De la clarinette?
Ces instruments, dans l'été,
Manqueraient à la gaîté
De toute guinguette,
O gué!
De toute guinguette.

La fileuse et son amant,
  Sous la gloriette,
Ne perdent pas un moment
  D'un doux tête-à-tête;
L'amant, pour l'apprivoiser,
Lui prend un tendre baiser
  Vive la guinguette,
    O gué!
  Vive la guinguette!

Là s'enfante plus d'un trait,
  Et nos gais poëtes
Y rencontrent le sujet
  De leurs chansonnettes.
Les maris et les jobards,
Les amants et les pochards
  Vont à la guinguette,
    O gué!
  Vont à la guinguette!

Lorsque le pauvre honteux
  Entre à la guinguette,
L'ouvrier, d'un air joyeux,
  Lui fait sa recette;
Quelques gros sous dans la main,
Le pauvre dit en chemin :
  Vive la guinguette,
    O gué!
  Vive la guinguette.

Les archers et les *Bourleux*,
  La gente grisette,
Se dérobant aux fâcheux,
  Vont à la guinguette
Arroser le jambonneau

Avec la bière à *Rousseau*.
  Vive la guinguette,
    O gué !
  Vive la guinguette.

O guinguette ! ô lieu charmant !
  Séjour d'amourette,
Où, sans scrupule, l'amant
  Peut, à sa cannette,
Joindre œufs durs et macarons,
Artichauts et carrés *ronds*.
  Vive la guinguette,
    O gué !
  Vive la guinguette.

Quand s'accomplira mon sort,
  — Cela m'inquiète, —
Trouverai-je au sombre bord
  La moindre guinguette?
Car je voudrais, à Caron,
Payer un simple canon
  Dans une guinguette,
    O gué !
  Dans une guinguette.

Le *Lapin blanc*, ce cabaret de la rue aux Fèves, non moins fameux par son antiquité que par la figure qu'il fait dans les *Mystères de Paris*, a mis aussi en mouvement bien des lyres populaires. Toutes gémissent de sa mort, car, hélas ! il a vécu maintenant. Le marteau des démolisseurs en a fait justice, avec cette charmante indifférence et ce phlegme stoïque qui caractérisent le maçon de la

Creuse et du Limousin. Je parlerai ailleurs des chansons dont il fut le sujet dans cette lugubre circonstance. Le cabaret de Paul Niquet l'avait précédé dans la tombe. Chose étrange ! je ne trouve parmi mes chansons ni sa louange, quand il florissait, ni son oraison funèbre, quand il cessa de vivre. O reconnaissance de l'estomac !

J'ai aussi cherché vainement quelque pièce où l'on se soit amusé à passer en revue les différents cabarets de Paris, à en établir en quelque sorte une nomenclature. Je le regrette, autant dans l'intérêt des buveurs qui aiment à promener leur soif, que de l'érudition topographique. Je me permettrai donc d'inviter quelqu'un de nos chansonniers à combler cette lacune, et je lui offrirai pour modèle la chanson suivante, tirée d'un recueil cité plus haut (1). Je crois qu'il est inutile de lui recommander de faire la sienne meilleure et de mettre plus de littérature dans son *état* des lieux.

GUIDON BACHIQUE

OU CHANSON POUR TROUVER LES BONS CABARETS DE PARIS (2).

Si tu veux prendre tes ébas
Dans des cabarets pleins d'appas,

(1) *La Caribarye des Artisans*, page 162.

(2) J'emprunterai à M. Percheron, l'éditeur de la *Caribarye*, les renseignements qu'il a recueillis sur quelques-uns de ces cabarets.

Et faire bonne chère,
Dans cette chanson tu verras
Leur demeure ordinaire.

Je te conseille, à ton reveil,
De rechercher le *Beau-Soleil*.
Puis d'aller faire hommage
A ce breuvage sans pareil
Pris dans la *Belle-Image*.

De visiter pren le soucy
La *Croix-d'Or*, la *Croix-Blanche* aussi,
Saint-Jean, la *Magdelaine*,
Car le muscat et vin d'Aï
Coulent de leurs fontaines.

D'une semblable affection,
Entre à l'*Annonciation*,
A *Saint-Martin*, à l'*Ange* (1).
Dans ces lieux de discrétion
Tu boiras sans mélange.

De là faut estre coutumier
De visiter monsieur *Cormier* (2)
Aussi le *Boisselier* (3) :
Si tu veux l'argent employer
Tu y feras grande chère.

(1) Cabaret tout proche de l'hôtel de Bourgogne.
(2) Maître-d'hôtel en réputation.
(3) La Boisselière, hôtel près du Louvre, la meilleure maison de ce temps, mais très-chère; il fallait y dépenser environ dix francs pour dîner, somme énorme pour l'époque. Cette maison florissait déjà en 1612.

Pour faire encore grand festin
Entre dans la *Pomme-de-Pin* (1)
Ou bien dans la *Galère* (2),
Le *Petit-Diable* est son voisin
Ou l'on fait bonne chère.

Si tu veux le *Mouton* (3) chercher
Des *Trois-Torches* (4) il faut t'approcher
Et ne sois pas si bête
Que tu n'ailles sans trébucher
Droit à la *Grosse-Tête*.

Soit en Eté soit en Hyver
Tu dois aimer le *Chesne-Verd* (5),
Le *Raisin* et la *Treille* :
Et si tu es à boire expert
Pren toujours la *Bouteille*.

(1) Cabaret renommé, rue de la Licorne, en la Cité, le rendez-vous des gens de lettres. Le maître s'appelait Desbordes Grouyn; il y fit fortune. Son fils dédaigna de lui succéder. Le fonds passa à Cresnay, dont Boileau a dit :

Se vendoit chez Cresnay pour vin de l'Hermitage.

(2) Rue Saint-Thomas-du-Louvre.

(3) Le Mouton, tenu par la veuve Bérain, au cimetière Saint-Jean. Ce cabaret était fréquenté par quelques jeunes seigneurs d'esprit, et par une partie des gens de lettres. Racine, Boileau, etc., étaient de cette réunion. Ce fut dans une chambre de ce cabaret que fut tracé le plan de la comédie des *Plaideurs*, et que furent donnés à Racine, par un des habitués, les détails techniques dont il avait besoin.

(4) Il y avait au cimetière Saint-Jean un cabaret des Deux-Torches, qui devait être un concurrent de celui-ci; ce qui fait supposer que les Trois-Torches étaient dans le même quartier.

(5) A la sortie du préau du Temple.

La *Table-Roland* (1) c'est ton fait,
Les *Trois-Poissons*, le *Grand-Cornet*,
Ils sont l'un près de l'autre :
Et si tu veux boire à souhait
Tu n'iras point à d'autre.

Si tu veux faire un bon repas,
D'entrer au *Bœuf* ne manque pas,
Dans la rue de la Harpe;
C'est un cabaret plein d'appas
Et digne de remarque.

Te faut fréquenter désormais
La *Tour-d'Argent* et le *Palais*,
La *Bastille* et *Vincennes;*
Tu ne te souleras jamais
De leur vineuse veine.

Pour montrer que tu es François,
Pren l'*Echarpe-Blanche* (2) et me crois,
Et l'*Epée-Royale* (3);
Montre au *Lyon*, si tu le vois,
Ton ame martiale.

Si tu veux *Trois-Mores* choquer,
Au *Galion* faut t'embarquer
Pour voyager sans peine;
Deux-Dauphins verras sans manquer,
Puis après la *Seraine*.

(1) Dans la vallée de Misère.
(2) Au Marais. On dit que le maître de cette maison eut le premier l'idée des cabinets particuliers.
(3) A Passy.

Surtout ne sois pas négligent
Prendre l'*Escu-d'Or* et *d'Argent* (1),
Et l'*Escu-de-Bretagne*,
Là, tu verras en voyageant,
Le *Pays-de-Cocagne*.

Aux *Trois-Cuillers* (2), un blon valet
Fournira d'un vin pur et net,
Pour te rougir le trogne :
Puis entre au *Petit-Cabaret*,
Près l'hotel de Bourgogne.

Visite ces bons cabarets,
Le *Sauvage* et les *Trois-Maillets* (3),
L'*Hermitage* et le *Cygne*,
Et dans ces lieux comme aux *Trois-Rois*
L'on fait bonne cuisine.

La marmite encor va fort bien
Au *Petit-Broc*, plein de bon vin,
Au *Paon* et à l'*Etoile*,
Au *Grand-Cerf* et au *Pot-d'Etain* (4),
Leur breuvage est fidèle.

Va faire aussi *gaudeamus*
Au *Petit* et au *Grand-Bacchus*
Et à la *Tête-Noire* (5),

(1) L'Escu d'argent, rendez-vous des gourmets de l'Université. L'on y buvait le meilleur vin de Beaune.
(2) Cabaret tenu par un nommé Lamy.
(3) Vers la place Montorgueil.
(4) Dans les environs de la place Sainte-Opportune.
(5) Près du Palais. Elle avait pour clientèle toute la basoche et les chantres de la Sainte-Chapelle.

Sans oublier l'excellent jus
De la *Ville-d'Auxerre*.

Quinze verres de vin sont bons,
Une *Lamproye* et *Trois-Pigeons* (1),
Un *Pourcelet* encore,
Le *Cochet* et les *Deux-Saumons* (1)
Valent qu'on les honore.

La *Pucelle* et ses doux attraits
Font chercher l'*Isle-du-Palais*,
Le *Roy-Charles* est fertile.
La *Queue-de-Renard* est près,
Et le *Sauvage* en l'Isle.

Dans la *Chaire* ou le *Berceau-d'Or*
Tu pourras reposer encor,
Puis aux *Entonnoirs* (1) passe,
De rencontrer je te fais fort,
Un *Cochet* à la *Chasse*.

La *Nef-d'Argent*, le *Galion*,
En revenant du petit pont
A la *Porte-Dorée;*
La *Fleur-de-Lys* et le *Mouton*
Ont de bonne purée.

Te conseillant boire un bon coup,
Exprès je t'enseigne le *Loup*,

(4) A la butte Saint-Roch.

(5) Dans le voisinage des Halles, je suppose; par exemple, rue Montorgueil, où le passage du Saumon a pu emprunter son nom au cabaret.

(6) Dans le quartier de l'Université.

La *Corne* (1) et le *Sauvage*,
Le *Griffon* qu'on connaît partout
Et l'*Homme-de-Vilage*.

Bref, va chercher des vins frians
Dedans la *Forest-d'Orleans*.
Et si tu te sens riche,
Au *Moulinet* fay tes dépens
Ou dans le *Pié-de-Biche*.

Du milieu de ces voix innombrables qui s'enrouent à chanter le vin ne saurait-il s'en élever une seule pour réclamer en faveur des boissons qui du moins désaltèrent l'homme, si elles n'ont pas la vertu de l'égayer? Passe pour l'eau, qui n'a de crédit que chez les hydropathes et que ces messieurs ont réduite à la triste condition de médecine; mais le cidre, mais la bière, et autres boissons populaires analogues, la bière surtout, ne trouvera-t-elle pas un homme assez courageux pour la mettre en chanson, assez habile pour la parer des ornements de la poésie? Quoi! parmi ces milliers de buveurs qui le soir inondent les brasseries et les tavernes, et qui font disparaître les chopes comme des muscades, il n'est personne qui ose ouvrir la bouche pour célébrer la liqueur qui le rafraîchit et se laisse boire par lampées

(1) La Corne, d'abord rue des Sept-Voies, ensuite place Maubert, réunissait les pédants de l'Université.

sans causer d'ivresse? Cherchons donc Rien. — Cherchons encore. — Ah! j'y suis : *Jean Houblon;* tel est le titre d'une pièce de M. Debuire du Buc, où le poëte met son personnage en parallèle avec *Jean Raisin*. L'entreprise était hardie; mais elle devait tenter un barde du Nord : et M. Debuire du Buc, si je ne me trompe, est Lillois (1). Son parallèle, du reste, a moins pour objet de faire voir dans les deux *Jean* des rivaux que des frères; or, ce but est atteint. L'auteur a droit à des éloges; il ne trouve pas trop mal le vers, il sait assez bien sa langue, bien qu'il se permette de dire des *glaciers* pour les glaces du cœur; enfin il a du sentiment. D'ailleurs, il faut être indulgent pour ceux qui prêchent la concorde.

JEAN HOUBLON

Air nouveau de l'auteur.

REFRAIN.

Gais amis, célébrons
Sans crainte,
Sans contrainte;
Célébrons, célébrons
Jean Houblon,
Le blond.
Célébrons, célébrons
L'ami Jean Houblon.

(1) Son petit recueil de chansons est imprimé à Lille, et il y en a qui font allusion à des faits purement locaux.

TAYLOR INST. OXFORD

Sous le froid climat de la Flandre
Jean Houblon a reçu le jour;
Son humeur est docile et tendre,
A lui nos vœux et notre amour.
Jean Houblon, gaiement dans la veine,
Fait passer une aimable ardeur,
Et dans notre esprit il promène
Le doux mirage du bonheur.
Gais amis, etc.

La nature fut-elle ingrate,
En donnant à son frère aîné
Jean Raisin un teint écarlate,
Et cheveux blonds au second-né?
Non, cette mère, toujours sage,
Fit un choix goûté d'Apollon :
A Jean Raisin riant visage,
Et la douceur à Jean Houblon.
Gais amis, etc.

Enfants d'une mère commune,
Chaque frère suit son chemin;
Le premier fait grande fortune,
En est-il vraiment plus malin?
Jean Raisin, gros propriétaire,
Craint fort de se mésallier;
Mais Jean Houblon, le prolétaire,
Se complaît avec l'ouvrier.
Gais amis, etc.

Certes, Jean Raisin fit merveille,
Il sut embraser les guerriers;
Et souvent sa liqueur vermeille
D'un cœur fit fondre les glaciers.

Jean Houblon n'est point en arrière
Près des belles, j'en fais serment;
Et sa palme brille, guerrière,
Dans les annales du Flamand.
Gais amis, etc.

Jean Houblon n'est jamais sévère
Pour ses amis, pauvres humains!
Il aide à calmer leur misère
En inspirant de gais refrains.
L'artisan, après la semaine,
De son temple prend le chemin,
Puisant la force à sa fontaine
Pour le travail du lendemain.

Gais amis, célébrons
Sans crainte,
Sans contrainte,
Célébrons, célébrons
Jean Houblon,
Le blond.
Célébrons, célébrons
L'ami Jean Houblon.

Je n'aurais pas réclamé pour l'eau-de vie; mais elle a trouvé ses poëtes, et voici comment l'un d'eux, qui a eu la prudence de garder l'anonyme, en justifie l'usage :

LE FAUX IVROGNE.

AIR : Je le conserve pour ma femme.

Je vous le dis, j'ai soif, ô mes amis!
Et je voudrais aussi qu'à mon oreille

Résonne encore, ainsi qu'au temps jadis,
Le bruit charmant que fait une bouteille;
Mais en ce jour, en mon obscur taudis,
Loin de pouvoir contenter mon envie,
Je n'ai vraiment, et vous serez surpris,
Je n'ai chez moi, pour charmer mes ennuis,
Qu'un pauvre litre d'eau...-de-vie. (*bis*)

Pour moi qui sais pourquoi le Tout-Puissant
A mis plus d'eau que de vin sur la terre,
C'est, mes amis, ici-bas, c'est vraiment
Sans nul dépit que je remplis mon verre,
Non d'un bon vin, d'un bon vin rouge ou blanc.
Car mes moyens, que personne n'envie,
Sont par trop courts... Aussi bois-je souvent,
Pour épargner un sou de mon argent,
Un pauvre litre d'eau...-de-vie. (*bis*)

Chacun me dit qu'il me faudra livrer
Mon corps d'argile à la paix de la tombe,
Oui, mais avant que de déménager,
Puisqu'à mon tour il faut que je succombe,
Je veux garder quelques sous désormais,
Pour que je puisse au moins, dans l'autre vie,
Boire du vin, ce que, presque jamais
Je ne bois pas, car je crains trop les frais;
Aussi bois-je de l'eau...-de-vie. (*bis*)

Il est temps de finir. Aussi bien, comme si les vapeurs de la matière dont je viens de remuer le fond et le bas-fond m'étaient montées à la tête, j'éprouve une espèce de vertige, et le lecteur peut-être en sent-il quelque chose. Qu'il me per-

mette toutefois de citer encore deux pièces où les auteurs, fort inégalement inspirés, ont quitté le ton de la chanson pour prendre celui de l'ode et de la cantate.

La première est de M. Vitalis, *auteur dramatique*. Elle a pour titre : *Hommage à Bacchus*. Sauf un trait ou deux qui décèlent quelque esprit, la pièce, en général, est faible, semée de termes impropres, de vers pénibles et obscurs. Le vin, au lieu de délier la langue du poëte, semble l'avoir épaissie; ce n'est pas l'éloquence de l'ivresse, c'en est le bégayement.

HOMMAGE A BACCHUS.

RONDE DE TABLE.

PAROLES DE A. VITALIS, AUTEUR DRAMATIQUE.

AIR : Patrie, honneur pour qui j'arme mon bras.
Ou : Je veux finir comme j'ai commencé.

Des anciens dieux relevons les autels
Et célébrons des chants à leur louange;
Mais de ces dieux le plus cher aux mortels,
Ah! n'est-ce pas celui de la vendange?
Pour ses bienfaits, amis, chantons en chœur,
Vive Bacchus! c'est le dieu du bonheur.

Loin du séjour qui causa ma douleur,
Et reposant à l'ombre d'une treille,
L'infortuné brave en paix le malheur,
En caressant une vieille bouteille.
Pour ses bienfaits, etc.

Dès le berceau, son secours généreux,
Vient protéger d'abord notre naissance;
C'est en buvant de ce jus précieux
Qu'un jeune enfant prend teint, force et croissance.
Pour ses bienfaits, etc.

A tous les maux c'est un remède sûr,
Ce doux nectar console la vieillesse,
Et sans baptême, il est *sain*, il est *pur*,
Aussi sert-il tous les jours à la messe.
Pour ses bienfaits, etc.

Adam n'avait que le goût d'un Normand,
Comme Noé, de vivre était-il digne?
Le fruit qu'il prit causa notre tourment;
Pour notre bien l'autre planta la vigne.
Pour ses bienfaits, etc.

Que de buveurs, ne pouvant s'échapper
Du cabaret, d'où pas un d'eux ne bouge,
Courraient au port, risque de se tromper,
Si l'on voyait encore une mer rouge.
Pour ses bienfaits, etc.

Qu'il veille ou dorme, un franc et vrai luron,
Jouit toujours, car pendant qu'il sommeille,
Un rêve heureux et jamais assez long
Le place encore au banquet de la veille.
Pour ses bienfaits, etc.

Au contraire, il y a un véritable talent dans la cantate de M. Dalès aîné; ses vers sont animés, et ne manquent ni de force ni d'éclat. C'est à

peine si l'on y sent quelques incorrections, tant on est ému, troublé par le mouvement de cette poésie enflammée. M. Dalès a bien tort de n'avoir autorisé l'impression de sa cantate (1) « qu'en faveur de M. Eugène Baumester, » et d'en interdire « formellement la reproduction à tout autre. » Il est bon d'être jaloux de sa propriété, mais c'est à condition que notre renommée n'en souffrira pas. Je crois que celle de M. Dalès ne peut que gagner à la propagation de ses poésies par tous les moyens. Mais son interdiction ne regarde, je pense, que certains éditeurs trop portés à grossir leurs recueils de chansons dérobées à l'un et à l'autre; elle ne s'adresse pas à la critique, car la critique n'a d'autre objet que de faire mieux connaître le poëte, et, en le faisant mieux connaître, d'assurer un plus grand débit à ses chansons.

UN VERRE.

CANTATE.

PARODIE BACHIQUE.

AIR : Voyez au ciel luire un sinistre éclair.

Voyez ces fûts rangés dans le cellier;
Entendez-vous comme un cri d'allégresse?

(1) C'est ce qui est dit dans une note.

De gais refrains, échos de l'atelier,
Viennent bannir loin de nous la tristesse.
Et de ce vin, captif dans les tonneaux.
En bouillonnant, la liqueur frémissante,
Pour se prêter à notre soif ardente,
Chasse la bonde et se rit des cerceaux.

REFRAIN.

Un verre! (*bis*)
Loin de nous qui n'est pas buveur!
Devant le pomard, le madère,
Disons des lèvres et du cœur :
Un verre!

Armons-nous tous, que chacun soit dispos;
De ce cartel s'affranchir est impie.
Loin de faiblir, n'ayons pas de repos
Que tout ne soit vidé jusqu'à la lie!
Entourez-nous, amis, femmes, enfants,
De par Silène engageons la bataille;
N'épargnons rien; dans la moindre futaille,
Courons plonger nos forets triomphants.
Un verre! etc.

Marchons, marchons, pleins d'ardeur, l'œil en feu
Vers ces tonneaux pour nous placés en gerbe,
Du foudre altier, trônant dans le milieu,
Faisons crouler l'entourage superbe.
Il ne faut pas, ici, capitulant,
Qu'un seul de nous se montre sans courage;
Rappelons-nous que le divin breuvage
Ouvre le ciel au buveur chancelant.
Un verre! etc.

Ils tariront par mille coups percés,
Jusqu'à travers leurs douves rendant l'âme;
Ne les quittons qu'après les voir passés
Jusqu'au dernier par nos gosiers en flamme.
Épuisons-les, valeureux biberons,
Et si quelqu'un, buveur vaille que vaille,
Manquait de cœur, qu'il parte au loin, qu'il aille
Dire comment et combien nous buvons.
Un verre! etc.

Chantez, buveurs, en signal glorieux;
Donnez l'essor à vos voix discordantes.
Déjà Bacchus, abandonnant les cieux,
Plane sur vous au milieu des bacchantes.
A nous, à nous, litres, pintes et brocs;
Mais, bons Français, même au sein de l'orgie,
Nous porterons un toast à la patrie
Et partirons en brisant nos vaisseaux.
Un verre! etc.

En nous voyant boire ainsi, coups sur coups,
Des buveurs d'eau que la race flétrie
N'ose jamais se comparer à nous,
Les partisans de la liqueur chérie;
Et gloire à Dieu, qui nous dota du vin!
Dieu qui fait seul le buveur méritoire,
En lui donnant et la force de boire
Et d'entonner constamment ce refrain :
Un verre! (*bis*)
Loin de nous qui n'est pas buveur;
Devant le pomard, le madère,
Disons des lèvres et du cœur :
Un verre!

L'histoire rapporte que, pour inspirer à leurs fils l'horreur du vin, les Spartiates leur faisaient voir des ilotes ivres. Il est à craindre que ce ramassis de chansons bachiques ait produit sur le lecteur un effet analogue et l'en ait à jamais dégoûté. La vérité est qu'à moins d'être né sur un cep de vigne et d'avoir sucé le lait d'une bacchante, il est impossible qu'on ait eu si longtemps les oreilles rebattues de ces *évohé* monotones, sans en avoir au moins des étourdissements et par conséquent des nausées. La plupart des gens, pour aimer le vin, y gardent de la mesure; ils aiment beaucoup mieux une foule d'autres choses où leur passion laisse voir dans ses excès mêmes un fond de distinction et de délicatesse. Ce que les excès du vin ont de grossier ne leur échappe ni ne les tente. Il est difficile d'ailleurs de déterminer le point précis où l'ivresse a des agréments, soit pour ceux qui l'éprouvent, soit pour ceux qui en sont témoins. Ce point existe pourtant. Dans ceux qui ont la sagesse de ne pas le dépasser, l'ivresse est une surexcitation momentanée qui leur donne l'esprit qu'il n'ont pas, ou qui augmente celui qu'ils ont en effet. Mais à quelque degré qu'on la ressente, l'ivresse a des suites désagréables ou honteuses : ce qui me fait croire volontiers qu'on ne la chante qu'à jeun, et lorsqu'elle est, pour ainsi dire, à l'état d'utopie. En-

core, en la chantant ainsi, ne saurait-on se maintenir toujours à une égale hauteur. Il y a dans l'action de boire un certain nombre de sensations très-limitées au delà desquelles l'imagination la plus inventive ne peut plus rien concevoir; l'amour au contraire, lui offre des ressources, lui ouvre des aspects infinis. On ne fera jamais autant de variantes sur le vin et d'aussi prodigieuses que Pétrarque, par exemple, en a fait sur l'amour. C'est pourquoi un recueil de chansons d'amour, quelque fades qu'elles puissent être, ne causera jamais de dégoût. Il ennuiera peut-être, et je conviens que c'est beaucoup; mais parce qu'il s'adressera à la plus naturelle, la plus légitime et la plus charmante de toutes nos passions, il est sûr de trouver en tout temps et dans tous les cœurs de l'écho et de la sympathie.

D'où vient donc la différence qu'on remarque ici entre les chansons d'amour et les chansons de vin, différence qui est tout à l'avantage de celles-ci? Ne serait-ce pas de l'empire que la bête a généralement sur l'homme et de l'éloquence irrésistible qu'elle déploie, quand elle le requiert de contenter ses appétits? Voyez les animaux : les plus stupides se plient aux volontés du maître et exécutent des tours où il semble que toute la raison humaine ne serait pas de trop pour qu'elle en vînt à bout. Qui les rend si savants? la faim. Qui

peut d'un ivrogne faire un bon chansonnier? la soif ou réelle ou fictive, ce qui est tout un pour un ivrogne, l'habitude de boire avec ou sans soif ne lui permettant pas de distinguer l'une de l'autre.

CHAPITRE IV

MÉLANGES

Tout pour le peuple est matière à chansons; il en a le goût autant qu'il en a le besoin. Comme les enfants, il s'endort avec elles et se réveille de même. Il n'est pas une circonstance de sa vie, triste ou gaie, pas un événement public, considérable ou non, qu'il ne raconte sous cette forme légère, pas une condition, depuis celle de mendiant jusqu'à celle de roi, qui ne soit l'objet de ses refrains. Il parcourt toute l'échelle des êtres animés et inanimés; une mouche et un homme, une fleur et un arbre sont d'un égal intérêt pour sa muse, et lui semblent également dignes de

l'exercer. Il chante les victoires; il chante aussi les défaites, et si les défaites humilient son orgueil, elles altèrent à peine sa gaieté. L'idée d'un retour de la bonne fortune lui adoucit l'amertume de la mauvaise; il triomphe par le seul espoir qu'il a de triompher. Il ne saurait s'affliger tout à fait, même en chantant une mort tragique; ses complaintes ont toujours des accents de vaudeville. Il a mis en chansons les débats des assemblées politiques, les décrets, les ordonnances et même les constitutions. Il voit tout, saisit tout, s'inspire de tout; sa verve est intarissable.

En même temps qu'il observe et qu'il peint ce qui se passe chez lui et autour de lui, il ne dédaigne pas de détourner ses regards sur ce qui se passe en lui; il s'avise quelquefois de philosopher. Il distingue très-nettement le bien du mal; il n'ignore aucun de ses devoirs, et dans l'occasion, il montre qu'il n'a pas peur d'en parler; on s'aperçoit néanmoins qu'ils lui pèsent, comme en effet il n'est occupé que des moyens d'en alléger le fardeau. Et ces moyens ne sont ni nombreux ni difficiles; ils se réduisent à cette sorte de philosophie complaisante et gaillarde qui cherche à concilier l'usage des passions les moins nobles avec la pratique des devoirs les plus essentiels, et qui invitent à se dédommager de la contrainte qu'ils imposent par l'abus des distractions et des plaisirs. De là le

peu de résistance qu'elle rencontre du côté du peuple, et la grossièreté des sophismes dont il se paye pour justifier à ses propres yeux des écarts qui touchent à l'inconduite. Pour l'homme que sa condition accommode, parce qu'il aime à la comparer à mille autres qui ne la valent pas, pour le vrai philosophe enfin, le plaisir n'est que l'intermission de la souffrance, ou le passage d'un état mauvais à un état moins mauvais, et, par conséquent relativement bon; ce passage même est facile et s'opère la plupart du temps sans qu'il soit besoin d'y aider : pour l'homme au contraire qui ne voit dans sa condition qu'une injustice, le plaisir qu'il se donne est comme une revanche contre sa destinée, et il ne saurait la prendre trop complète ni trop éclatante. C'est pourquoi il n'y met pas seulement tout ce qu'il a de cœur, il y met tout ce qu'il a de forces; il y épuise sa bourse, il y ruine sa santé. Ainsi fait le peuple; ses remèdes contre la misère ou le chagrin sont toujours pires que le mal; et il n'en est jamais las ni désabusé, sans quoi il finirait sans doute par n'en plus faire, et alors il serait guéri.

L'obligation où j'ai été précédemment de m'imposer des limites étroites dans le choix de mes citations, devient ici plus rigoureuse. En effet, telle est la quantité de pièces relatives aux sujets que je viens d'indiquer, elles ont tant de ressemblance

les unes avec les autres que pour en donner un extraît proportionné à leur nombre, il faudrait y consacrer un gros volume, et le bourrer, comme on fait un matelas, de matériaux identiques. Cela ne serait pas supportable. Je m'en tiendrai donc à la méthode que j'ai observée jusqu'ici, sauf, je le répète, à m'y montrer moins libéral. On l'est assez, d'ailleurs, quand on est juste.

Je commence par les chansons de métiers. Ceux qui y obtiennent une préférence marquée ne sont pas les plus importants; ce sont au contraire les plus humbles, et, pour tout dire, les derniers Il y a, comme personne ne l'ignore, sur les portiers et les portières, par exemple, les cuisiniers et les cuisinières, les laitières, les blanchisseuses, les grisettes, les chiffonniers, etc., une foule de lieux communs plus ou moins rebattus, mais qui, appliqués avec esprit ou à propos, ne manquent jamais d'exciter le rire et d'être applaudis. Nos chansonniers ne vont pas au delà de ces lieux communs, c'est-à-dire ne puisent pas ailleurs qu'à cette source banale les éléments de leurs couplets. Leur muse s'y délecte et s'y meut avec aisance. En un mot, ils ne disent pas autre chose des petits que ce que disent des grands les flatteurs et les mécontents, et, comme eux, ils épuisent la matière.

L'un deux, M. Léon de Chaumont, *auteur dra-*

manque, entreprit en 1854 un recueil de chansons par livraisons, où il chante les métiers[1]. Tantôt il se borne à décrire simplement les avantages et les inconvénients de chacun d'eux, tantôt il emploie la forme dramatique, faisant dialoguer ses personnages, soit avec leurs pareils, soit avec des tiers intéressés à leur industrie ou à leur situation. Il cherche enfin la variété, s'il la trouve rarement.

En tête de la première livraison est une lettre de Béranger à l'auteur, précédée d'une allocution de celui-ci à ses lecteurs. Voici l'une et l'autre :

A NOS LECTEURS.

« Une chanson par métier!

« Le titre peut être heureux, mais la tâche est difficile! c'est beaucoup compter sur l'indulgence du lecteur! mais en tête de ce nouveau recueil brille un nom aimé de tous : le nom de Béranger; de Béranger qui a bien voulu nous encourager dans nos efforts.

« Avec une lettre de Béranger pour *passe-port*, notre muse chansonnière n'a pas craint de se

(1) *Paris industriel en chansons, ou une chanson par métier*. Paris, chez l'auteur, 1854.

mettre en route. Daigne le lecteur nous tendre la main dans les endroits difficiles à franchir!

« Nous y comptons! »

LETTRE DE BÉRANGER ADRESSÉE A L'AUTEUR.

Paris, le 16 février 1851.

« Je suis reconnaissant, monsieur, de tout ce que contiennent de flatteur pour moi les deux recueils que vous avez eu la bonté de m'adresser, et surtout la charmante et spirituelle chanson qui termine l'un deux.

« L'ouvrage dont vous projetez la publication ne peut qu'être bien accueilli, composé par vous.

« Agréez, monsieur, avec mes remerciements, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

« J'ai l'honneur d'être, monsieur, votre dévoué.

« BÉRANGER. »

A M Léon de Chaumont, auteur dramatique.

Il faut savoir gré à l'auteur d'être modeste, nonobstant la lettre de Béranger; car bien que cette lettre ne soit qu'un certificat d'aptitude et pas encore un brevet, que la reconnaissance semble surtout en avoir dicté les termes, qu'elle soit enfin

un encouragement plus qu'un éloge, elle suffisait pour donner au destinataire la plus haute idée de son mérite, et pour l'engager à publier son recueil, sans user de précautions oratoires, comme il le fait dans son avertissement. L'amour-propre poussait naturellement le chansonnier vers cet écueil; le bon sens l'en a détourné. Seulement, je me permettrai de dire à M. Léon de Chaumont que quand on invoque l'indulgence du public en termes aussi respectueux que les siens, il n'est ni conséquent, ni habile d'ajouter qu'*on y compte*. C'est ce qu'un supérieur dit à son inférieur, lorsqu'il veut bien lui donner des ordres sous la forme de prière: *j'y compte*, ajoute-t-il, c'est-à-dire qu'il espère bien être obéi. La faute de M. Léon de Chaumont m'en rappelle une autre à peu près du même genre, ce qui échappe tous les jours à des personnes qu'on a lieu de croire habituellement polies. Cette faute, c'est *laissez-moi vous dire*, pour « permettez que je vous dise. » Il y a dans cette formule une familiarité impertinente où ne tombera jamais un homme bien élevé, et qui accuse pour le moins un manque de tact et de goût.

Une des meilleures pièces de M. Léon de Chaumont est la *Laitière*. Comme La Fontaine, l'auteur donne à son héroïne de l'ambition; mais le dénoûment de sa pièce est plus heureux que chez le

fabuliste. J'entends plus heureux pour la laitière; pour l'art, il serait plus exigeant, et il faut convenir que, dans le petit drame de La Fontaine, il égale, si même il ne surpasse la pureté et le charme du style. Mais voici sans comparaison autre, la chanson de M. L. de Chaumont :

LA LAITIÈRE

Air : Suzon sortant de son village.

Voyez la sur son âne assise,
Et portant son lait à Paris;
Elle est gentillette et bien mise;
Son cœur est exempt de soucis.
Charmante fille,
Son cœur sautille
En se berçant des rêves les plus beaux.
Oui, Jeanne espère
Être fermière,
Avec deux bœufs, cent dindons et six veaux.
Pour jouir de ce sort prospère,
Si l'on en croit certain caquet,
Elle met de l'eau dans son lait,
La charmante laitière. (*ter*)

En passant devant la boutique
Où douze commis, tous les jours,
Avec un talent symétrique,
Étalent indienne et velours,
Robe charmante
Soudain la tente,
Et soyez sûr qu'elle la portera ;

Toute joyeuse
Et radieuse,
A ses voisins elle se montrera.
Apprends-nous donc comment, ma chère,
Tu paieras ce colifichet :
Mettrais-tu de l'eau dans ton lait,
O charmante laitière! (*ter*)

Un mois après, l'on fait emplette
D'un bonnet orné de rubans,
De souliers, d'une collerette,
De six paires de bas bien blancs.
Coûte que coûte,
La belle ajoute
A ce trésor des gants éblouissants.
Quoi! la pauvrette
Ainsi s'endette
Pour le plaisir de porter de beaux gants!
Du pot au lait c'est le mystère.
Qu'il en dirait long, s'il parlait!
Mettrais-tu de l'eau dans ton lait,
O charmante laitière? (*ter*)

La belle s'y prit de manière
A voir tous ses vœux accomplis,
Et maintenant elle est fermière,
Avec le meilleur des maris!
Son mari l'aime
D'amour extrême,
Et presque autant que ses bœufs, ses dindons.
Que fit donc Jeanne
La paysanne
Pour voir le ciel la combler de ses dons?
On dit, mais je ne le crois guère,

Pour avoir ce bonheur complet,
Qu'elle mit de l'eau dans son lait,
La charmante laitière! (*ter*)

Un très-spirituel écrivain, M. Léon Gozlan, a remarqué, au sujet des cuisinières, « qu'il y a quinze cent mille Parisiens dont la santé, l'ordre, l'économie, la fortune, la sécurité et même la vie, sont livrés toute l'année à ces hordes de femmes sans origine avouée, sans famille connue, venues de tous les points obscurs de l'horizon pour s'asseoir à leurs foyers, entrer dans leurs secrets les plus délicats, partager les mets de leurs tables, dormir près de leurs lits, élever leurs enfants, sans avoir que des titres vagues à toutes ces confiances qu'on leur abandonne. » Il continue : « Incroyable conduite ou inconduite que celle-là! Le Parisien ne prendra pas un pauvre petit commis à vingt-cinq francs par mois, sans rechercher quels ont été ses antécédents; il lui demande presque ses aïeux; il n'achètera pas un cheval sans consulter plusieurs experts; il s'entoure de sûretés inouïes contre des dangers impossibles, imaginaires ou de nulle valeur, et il ne se donne pas même la facile peine de connaître à fond le témoin intime qu'il va attacher à son existence, l'espion qu'il introduit auprès de lui, la double clef qu'il rapproche de son secrétaire, l'ombre qui va se cacher sous son ombre!

Pourtant, de ces témoins-là, il y en a près de cent mille, de ces doubles clefs près de cent mille dans ce Paris qui se croit si bien défendu (1). »

Ce tableau n'a rien d'outré; j'oserais même dire qu'il est bienveillant. Quiconque est assez malheureux pour avoir affaire à ces demoiselles ne me démentira pas. Ce sont là pourtant les personnes dont les prouesses semblent à nos trouvères parisiens dignes d'être chantées et transmises, s'il est possible, à la postérité. Plus heureuses qu'Alexandre, à qui il a manqué un Homère, elles en rencontrent des milliers, moins fameux sans doute, mais qui suppléent le talent par le nombre et le bruit. A Sparte, on leur eût décerné des récompenses publiques; en effet, leur adresse à voler et à dissimuler leurs vols est au moins aussi grande, si elle n'est aussi héroïque, que celle de ce jeune Spartiate qui se laissa dévorer le ventre par un renard dérobé je ne sais où, plutôt que de trahir son larcin, en faisant éclater sa douleur. M. Léon de Chaumont ne pouvait négliger un sujet si favorable à sa muse joviale; il décrit ainsi le caractère et les mœurs des cuisinières de Paris :

(1) *Almanach des gourmands pour* 1862, par Ch. Monselet, p. 23, 24.

LES CUISINIÈRES DE PARIS

AIR : Paillasse, mon ami.

LE CORDON BLEU.

Aux cuisinières de Paris
S'adresse ici ma muse;
Ces demoiselles ont leur prix.
Pourtant je les accuse
D'avoir mill' défauts,
D' gâter leurs fricots
Par trop de négligence.
Et puis, tout cordon bleu
Fait toujours un peu
Du panier danser l'anse!

LE PREMIER BOUILLON.

Mademoiselle Jeanneton
Est un' savante fille,
Certes, je ne dirai pas non;
Dans la sauce elle brille;
Mais l' premier bouillon
Est pour son dragon.
De ceci qu'est-c' qu'on pense?
Et puis, tout cordon bleu
Fait toujours un peu
Du panier danser l'anse!

LA CUISINIÈRE ROMANTIQUE.

Toinette ne veut pas d'amant,
Près de son tournebroche;
Mais toujours un nouveau roman
Est caché dans sa poche.

Pendant qu'on l' lira,
Le rôti brûl'ra,
Et voilà qu'il commence!
Et puis, tout cordon bleu
Fait toujours un peu
Du panier danser l'anse!

LES CARTES.

Belle Rose, de la vertu
Jamais tu ne t'écartes,
Mais, hélas! que de temps perdu
A consulter les cartes!
Roi d' cœur, de carreau
Et poulet Marengo
Sont peu d'intelligence.
Et puis, tout cordon bleu
Fait toujours un peu
Du panier danser l'anse!

LES CAROTTES.

Charlotte épluche si souvent
De légumes des bottes,
Qu'elle n'aime plus maintenant
Que les seules carottes.
En l'art d'en tirer,
Ell' s' fait admirer;
C'est un puits de science.
Et puis, tout cordon bleu
Fait toujours un peu
Du panier danser l'anse!

L'accusation qu'on porte ici contre le désintéressement de ces demoiselles est sans équivoque;

peut-être même que le refrain du poëte, qui en est la répétition, y ajoute quelque gravité : toutefois on passerait condamnation, si le délit cessait dans les limites indiquées par la chanson. Mais cette grâce, la cuisine la repousse, et les cuisinières en masse protestent contre la calomnie et le calomniateur. Non, elles ne font, pas même *un peu*, danser l'anse du panier. Ce n'est pas, il est vrai, la bonne volonté qui leur manque, mais l'occasion. Aujourd'hui, maîtres et maîtresses se sont mis sur le pied de surveiller sévèrement la dépense, de savoir à un sou près le prix des denrées, en un mot de faire eux-mêmes le marché; ils permettent seulement à ces demoiselles de les suivre et de porter le panier. Non contents de cela, il les font déroger à leur noble profession jusqu'à les forcer de laver la vaisselle, de débarbouiller les enfants, de faire les lits et les chambres, de raccommoder les chausses de monsieur et les robes de madame; ils leurs défendent en outre de trafiquer des os, de vendre les peaux de lièvre ou de lapin, et pour comble d'horreur, de régaler, à leurs dépens, le zouave ou le cuirassier qu'on avait accoutumé de recevoir à la cuisine à titre de compatriote, de cousin ou de fiancé. Ces prétentions sont insupportables; elles violent à la fois les lois de l'équité et de l'humanité. Des centaines de chansons exploitent ce thème, et avec un tel accord qu'on les

croirait écrites sous l'inspiration et presque sous la dictée des intéressantes victimes de la lésinerie bourgeoise. J'en citerai quelques-unes.

LA CUISINIÈRE MÉCONTENTE

PAR M. VACHEROT.

Air du petit bleu.

Dieu! quel chien d' métier
Que d'être aujourd'hui cuisinière!
Toujours travailler
Et pour cela très-peu gagner!
Dans chaque maison
Faudrait vraiment qu'on soit sorcière,
Pour faire danser,
Comme on dit, l'anse du panier.

J'ai fait plus d'un' maison,
Et c'est partout de même;
Plus de r'tour du bâton,
Partout même système.
Monsieur est arrogant,
Et madame à l'extrême
Bougonn' sans rien savoir
Du matin jusqu'au soir.
Dieu, etc.

Faut fair' les commissions
Dans plus d'une cassine,
Récurer les chaudrons.
Comme aide de cuisine.
Par dessus le marché,
Souvent ce qui taquine,

On vous fait, sans égard,
Nettoyer le moutard.
Dieu, etc.

Sans un sou de profit,
On est à tout's les sauces;
Il faut fair' chambre et lit,
Brosser, laver leurs chausses.
Pour deux cents francs par an,
La chose n'est pas fausse.
Si on les écoutait,
L'on dans'rait d'vant l' buffet.
Dieu, etc.

Autrefois du panier
L'on faisait danser l'anse,
C'était pour régaler
Certaine connaissance.
On n' peut plus maintenant
Se passer par la panse
Une aile de pigeon,
Ni le premier bouillon.
Dieu, etc.

Dans ce maudit métier,
Aux maîtres, pour leur plaire,
Faudrait n' boire ni manger,
Travailler sans salaire.
Aussi des cordons bleus
Je n' suis pas la première
Qu'en ai par d'ssus les yeux,
De ces maîtres crasseux.
Dieu, etc.

Il est sûr que faire tant de choses pour deux

cents francs, dans un siècle où chacun roule sur l'or, c'est travailler gratis. Ajoutez que, dans l'espèce, il s'agit d'un cordon-bleu. Je ne vois donc pas ce qu'on pourrait répondre à cette invective. C'est le cri de la conscience et de la vérité.

LES TRIBULATIONS D'UNE CUISINIÈRE

CHANSONNETTE

PAROLES D'ALEXIS DALÈS

AIR : C'est tout d' même embêtant.

REFRAIN.

Quel ennui maintenant d'être cuisinière!
L' bourgeois s'rait fâché
De vous laisser fair' votr' marché;
Aujourd'hui
C'est fini,
On n' peut plus rien faire;
Adieu le métier
Où l'on n'a plus l'ans' du panier.

Dès le point du jour on vous carillonne :
Din, drelin, din, din, levez-vous, la bonne!
C'est le déjeuner qu'il faut vite apprêter;
C'est madam', par ci, qu'il nous faut habiller;
C'est l'enfant, par là, qu'il faut débarbouiller.
Quel ennui, etc.

Pour garder un' place, on a tout à faire :
Faut êtr' bonn' d'enfant, faut êtr' cuisinière;
On a du travail, c'est à n'en plus finir :

On doit récurer, nettoyer et blanchir;
Faut la forc' d'un ch'val pour pouvoir y tenir.
Quel ennui, etc.

Quand vient le dîner, chacun vous chagrine
Et trouve à redire à votre cuisine :
D'abord c'est l' bouillon qu'est pas assez salé,
Puis c'est le poulet qu'est un peu rissolé,
Enfin c'est l' rôti que l'on trouve brûlé.
Quel ennui, etc.

Pour n' pas êtr' grondé, sitôt qu'on est bonne,
Il faut, dans la maison, ne parler à personne;
Il faut se priver du plus p'tit agrément,
Et dans sa cuisine on n' peut pas tant seul'ment
R'cevoir un cousin qui sort du régiment.
Quel ennui, etc.

Pour récompenser vos nombreux services,
On n'a qu' des raisons et pas d' bénéfices;
Ne plus rien avoir me cause du chagrin.
Adieu, verr' cassé, comm' les os d'un festin;
Nous n' pouvons plus vendr' même un' seul' peau
Quel ennui, etc. [de lapin.

—

VICTOIRE LA CUISINIÈRE

PAR M. REMY

Air de la croix d'or.

C'est fini, cuisinière,
Not' bon temps est passé,
Maint'nant on n' peut plus faire
Danser l'ans' du panier.

Quand s' lève madam' J'ordonne.
Demand' son chocolat :
Dépêchez-vous, la bonne,
Surtout n'en buvez pas.
Au marché faut la suivre,
Tout comme le bœuf gras,
Portant l' panier plein d' vivres ;
Ça vous éreint' les bras.
C'est fini, etc.

Toujours, à la cuisine,
Madame est sur mon dos ;
C'est d' peur, la vieille s'rine,
Que je goûte au fricot ;
Quand j' mets l' dîner sur table,
L' potage est trop salé,
L' ragoût ne vaut pas l' diable,
L' z'épinards sont brûlés.
C'est fini, etc.

Où je suis, c' qui m'enrage,
C'est que l'on n' fait qu'un repas ;
D' la cassin' c'est l'usage,
On n' dîn' guère, on n' soup' pas.
L' jour d' l'an, pour me surprendre,
Madam' me donn' cent sous,
En me disant d' lui rendre
Là d'ssus trois francs dix sous.
C'est fini, etc.

Les portiers et portières sont une race qui ne vaut pas mieux que les cuisinières; que dis-je? ils sont cent fois plus détestables, eu égard à l'auto-

rité, à la puissance même dont ils sont investis, à l'incurie et souvent à l'avarice des maîtres qui les employent et qui les payent à peine. Intéressés, avides, quémandeurs, insolents et bas tour à tour, gourmands, médisants, menteurs, diffamateurs, espions, ils sont le fléau des habitations dont ils ont la garde, alors même qu'ils n'ont que le quart ou le demi-quart de ces vices. Du fond de leur puant et obscur réduit, ils lancent sur quiconque entre ou sort un venin qui le salit toujours et qui le tue quelquefois. Ne lisait-on pas dernièrement dans les journaux l'histoire d'une jeune ouvrière qui s'est suicidée, pour avoir été en butte aux calomnies d'une portière! Rien n'est plus invraisemblable, et pourtant rien n'est plus vrai. Étonnez-vous après cela de la haine ou du mépris dont ces malheureux sont généralement l'objet. Aussi, ne sont-ils point ménagés par nos chansonniers; c'est un concert d'outrages et de malédictions à faire trembler les plus intrépides, à émouvoir les plus endurcis; c'est un déchaînement de plumes presque égal à celui des langues dont elles dénoncent les ravages; c'est la voix de milliers de locataires persécutés qui crient vengeance contre leurs persécuteurs. Qu'on en juge :

LES CANCANS DE MON PORTIER

PAR M. A. CARIGNÉ

Air du docteur Isambart.

Vous connaissez bien mon portier,
Tié tié ré tié tié tié tié ré tié tié tié,
C'est le plus bavard du quartier.
Tié tié ré tié tié tié tié ré tié tié tié.
J' vais vous en dire quelques mots,
Chicorico chicando chipoto,
Ils sont plaisants et rigolos,
Ah! ah! ah! ah!

Monsieur Chicobec est bien v'nu,
Nu nu ru nu nu nu nu ru nu nu nu,
Chaqu' fois qu'il lui donne un écu,
Nu nu ru nu nu nu nu ru nu nu nu.
Et qu'il a soin d' l'accompagner,
Chicorico chicando chipoto,
Du superflu de son dîner,
Ah! ah! ah! ah!

Il prétend qu' l'épouse à Beaur'gard,
Gar gar ra gar gar gar gar ra gar gar gar,
Reçoit souvent le sieur Oscar,
Car car ra car car car car ra car car car,
En l'absence de son mari,
Chicorico chicando chipoto,
Sous l' titre de cousin chéri,
Ah! ah! ah! ah!

Quand à mon voisin Chicandar,
Dar dar ra dar dar dar dar ra dar dar dar,

Comme il rentre le soir fort tard,
Tar tar ra tar tar tar tar ra tar tar tar,
Il va, pour le faire enrager,
Chicorico chicando chipoto,
L'obliger à déménager,
Ah! ah! ah! ah!

Il dit qu' la grisette en chapeaux,
Peau peau ro peau peau peau peau ro peau peau
Porte des jupons en lambeaux, [peau,
Beau beau ro beau beau beau beau ro beau beau
Des souliers vernis rapiéc'tés, [beau,
Chicorico chicando chipoto,
Et des bas sales et troués,
Ah! ah! ah! ah!

Tous ces Pip'lets sont médisants,
San san ran san san san san ran san san san,
Cancanent sur tous les passants,
San san ran san san san san ran san san san,
Vous empêcheriez l'eau d' couler,
Chicorico chicando chipoto,
Plutôt qu'un portier de parler,
Ah! ah! ah! ah!

—

MA BAVARDE DE PORTIÈRE

PAROLES DE EUGÈNE LECART

Air de la Fête à Jérôme.

REFRAIN.

Dieu! qu'elle est bavard' la mèr' Martin,
La vieille carcasse,
Comme elle jacasse!

Dieu! qu'elle est bavard', la mèr' Martin,
J'y enlèv'rai l' ballon un beau matin.

Du matin au soir, sur chaqu' locataire,
Ce vieux bas d' buffet fait tous ses dictons;
Une fois partie on n' peut la fair' taire,
Elle tiendrait tête à tous les démons.

L'autre jour j'étais sorti d' ma boutique,
On vient m' demander, c'était mon cousin.
Ell' lui dit, croyant qu' cétait un' pratique,
Que j'étais toujours chez le marchand d' vin.

J'arrive aussitôt à la vieill' bavarde,
De tous ses cancans j' lui d'mand' la raison,
Et je l'avertis qu'elle prenne garde,
Qu'elle avait affaire à monsieur Pas-bon.

Elle veut noircir une fille sage
Parc' qu'ell' ne peut pas payer son loyer;
Mais ell' ne dit pas qu'en concubinage
Elle vit aussi, ça s' sait dans le quartier.

Pour fuir les cancans de c'te vieill' portière,
J'ai donné, ma foi, bien vît' mon congé;
Mais avant que j' parte, ah! la vieill' sorcière,
Ah! Dieu, que j' vais donc la fair' enrager.

—

MES DEUX PIPELETS

PARODIE

PAROLES DE JULES DE BLAINVILLE

Air de la Religieuse.

Hier au soir, en passant d'vant la loge,
Il me sembla qu'on prononçait mon nom;

Je m' dis : Sans doute on y fait mon éloge?
Mais pas du tout on m' traitait d' polisson!
On prétendait qu'il fallait qu'on m'enferme,
Vu que j'étais un mauvais garnement,
Un bambocheur n' payant jamais son terme,
Qu' sur l'échafaud j' finirai certain'ment.

Je les ai vus causer ensemble,
Mes deux Pip'lets,
Et j'ai dit, dans ma peau qui tremble,
Dieu, qu'ils sont laids! (*bis.*)

La vieille avait au moins la soixantaine,
Le vieux cerbère en paraissait bien plus:
Leurs regards louch's étaient ceux d'une hyène,
Et sur leur nez fleurissaient deux verrues.
Comme ils jasaient sur chaque locataire!
Comme ils trichaient en jouant au piquet!
Le diable seul aurait pu les fair' taire,
S'il n'avait craint leur dangereux caquet.

Je les ai vus causer ensemble,
Mes deux Pip'lets,
Et j'ai dit, dans ma peau qui tremble,
Dieu, qu'ils sont laids! (*bis.*)

Dernièrement ils allèr'nt à la noce;
C'était, je crois, cell' de mamzell' Leveau;
La vieille avait, pour dérober sa bosse,
D'une voisine emprunté le Ternau.
L'époux portait l'habit en queu' d' morue,
D' plus il avait son pantalon d' nankin.
En les voyant, les gamins, dans la rue,
S' mirent à crier : Ah! c'te biche! Oh! c' gandin!

Je les ai vus partir ensemble,
Mes deux Pip'lets,
Et j'ai dit, dans ma peau qui tremble,
Dieu, qu'ils sont laids! (*bis.*)

Depuis ce temps je tremble comme un lièvre,
Je suis bercé par d'horribles cauch'mars;
J' bats la campagne, et j' crois voir, dans ma fièvre,
Du couple affreux les atroces regards.
Heureux, me dis-je, heureux le locataire
Qui librement peut vivre en son réduit,
Sans qu'un portier, sans qu'un propriétaire
Vienne lui dire : Aujourd'hui c'est le huit!

Je crois toujours les voir ensemble,
Mes deux Pip'lets,
Et je dis dans ma peau qui tremble,
Dieu, qu'ils sont laids! (*bis.*)

Oui, sans doute, il est charmant de n'avoir pas de terme à payer, et le bon moyen est d'avoir une maison à soi. Malheureusement, il n'est pas si aisé de se donner cet immeuble qu'un chapeau ou une paire de chaussettes; c'est pourquoi l'on voit tant de gens possédés de la passion de se loger gratis, loger à l'hôtel de la belle étoile, ou dans ceux que le gouvernement tient toujours à leur disposition. Ceux-ci sont les plus commodes; on y est non-seulement logé pour rien, mais de plus nourri, blanchi, éclairé, chauffé pour le même prix.

J'ignore si les portiers sont contents de leur état; cela doit être, à ne considérer que l'ardeur avec laquelle ces places sont recherchées. En effet, quel puissant attrait pour des hommes accoutumés jusque-là à servir et à obéir (la plupart des portiers sont d'anciens domestiques), qu'un emploi où ils seront servis à leur tour et où ils pourront donner des ordres! Quel honneur que celui de régir toute une maison, de s'y voir craints, ménagés, caressés quelquefois par les locataires, et d'être l'objet de leurs politesses obséquieuses! Quelle bonne fortune de pouvoir les taxer, les rançonner sous prétexte d'étrennes, de deniers-à-Dieu et autres revenant-bons admis par l'usage, et plus exigibles que si la loi les avait sanctionnés! Enfin, quelle satisfaction d'être à même, à l'égard du contribuable récalcitrant, de se venger de lui tous les jours et à tout moment par mille petites tracasseries, mille petits coups d'épingle, jusqu'à ce qu'enfin on les exaspère et les force à déguerpir! Tant d'avantages doivent faire passer sur bien des inconvénients. Cependant, certains portiers finissent par concevoir du dégoût pour leur profession. Si même il faut en croire nos chansonniers, et il ne leur faut pas une grande finesse pour arriver à cette découverte, les uns rêvent l'indépendance, qui s'obtient aisément, quand on la veut à tout prix; les autres la fortune, une mai-

son à eux, toutes choses que le seul désir de changer d'état ne peut pas donner. Donnons ici quelques exemples de ce dégoût et de ces vœux indiscrets.

RÊVE DE VIEILLESSE

OU LE DÉPART DE PIPELET

PAROLES DE DUBOIS

AIR : Rêve de jeunesse, ou des Souvenirs d'amour, de feu G. Leroy.

Pauvre portier enfermé dans ma loge,
Tirer l' cordon fut mon bien le plus cher.
Le temps est beau, et gaiement je déloge
Avant qu'ici me renferme l'hiver.
Soleil d'août n'a plus rien qui m'étonne,
Car il n'abat que les petits marcheurs.
Je veux ma place à côté d'une tonne,
Les m'lons sont verts, les chardons sont en fleurs.

Je sais fort bien que le proprillétaire,
De cet exploit ne sera pas content,
Et qu'à la port', ce soir, le locataire
Ne pourra pas entrer facilement.
Mais du picton je chante les louanges,
De Cabrion[1] il cache les noirceurs,
Et cette nuit j'ai rêvé de vendanges,
Les m'lons sont verts, les chardons sont en fleurs.

Je sais aussi qu'on me traite d'ivrogne,
Si du raisin je rapporte le fard;
Que Cabrion aperçoive ma trogne,
Il s'écriera : Le Pip'let est pochard !

(1) Cabrion, nom de convention pour locataire indocile, comme Pipelet pour portier. (*Note de l'Auteur.*)

Mais ce matin j'ai vu Anastasie
Qui du cognac savourait les roideurs :
Je m' consol'rai dans les bras d'une amie...
Les m'lons sont verts, les chardons sont en fleurs.

Adieu, cassine, adieu, loge enfumée!
Je te délaisse jusqu'à mon retour.
De marchands d' vin la route est parsemée,
Et je boirai jusqu'à la fin du jour.
Étant trop plein, si quelquefois je tombe,
Et que la mort termine mes malheurs,
Dans une cuv' je veux trouver ma tombe...
Les m'lons sont verts, les chardons sont en fleurs.

—

LES TRIBULATIONS D'UN PORTIER

PAR M. F. PECQUET.

A la Saint-Sylvestr', que j'étais content!
Je m' disais : C'est d'main les étrennes;
J' vas m' débarbouiller, me mettr' proprement,
Je s'rai récompensé d' mes peines.
Moi qui comptais si bien là d'ssus,
Le croirez-vous, eh bien! j' n'ai rien reçu!
Que l' diable emporte le métier.
Non, je n' veux plus être portier! } *Bis.*

D'abord au premier j' salu' poliment,
L'on me reçoit d'un air maussade,
Et puis l'on m' dit : Vous êt's un insolent,
Et votre femme une bavarde.
Du premier je monte au second :
Au nez l'on m' ferm' la porte : quel affront!
Que l' diable, etc.

Au troisième enfin, habite un Anglais,
  Je me dis : Voilà mon affaire.
Il répond : Moa, pas comprendr' le français,
  Car chez nous, dans lé Angleterre,
  Lé portière il est tré-poli,
Il paye à nous, et puis tout est fini.
  Que l' diable, etc.

Mais au quatrièm', c'est bien différent;
  L'on buvait du vin de Champagne;
Je la souhaite : on m'appelle manant,
  M' disant : Vous battez la campagne!
  Au cinquièm', comme un enragé,
Je frappe, j'ouvr' : tout est déménagé!
  Que l' diable, etc.

Au sixième enfin est mon dernier souhait.
  Tout le monde était en ribotte.
Le mari me dit : Qu' veux-tu, vieux Pip'let?
  Est-ce par hasard du jus d' botte?
  Chez moi je descends tout penaud,
N'ayant pas reçu un seul monaco!
  Disant : Au diable le métier!
  Non, je n' veux plus être portier.

Non, j' n'en veux plus, l'on est trop malheureux,
  Et puis l'on en voit de cruelles;
D'êtr' chiffonnier je serais plus heureux;
  Je n' veux plus tirer la ficelle.
  Si je retire le cordon,
Ce sera pour moi et dans ma maison;
  Là je bénirai mon métier,
  J' s'rai propriétaire et portier.

—

LAMENTATIONS DU PORTIER D'EN FACE

Air de Calembourdin à Constantinople.
(Musique de A. Marquerie.)

J' dois êtr' d'un' colère apparente !
Un contrat d' vingt mill' livr's de rente
M' plairait, sans contredit,
Mieux qu' les injur's qu'on m' dit ;
Quand j' song', pour êtr' concierge,
Que j' fis brûler un cierge !
Ah ! si bon qu' soit l'état d' portier,
J'aim'rais bien plus celui d' rentier !

J'viens de m'qu'reller, mes membr's sont tremblants,
Regardez mon visage, en voit-on *trois d' si blancs?*
J' veux bien, ma foi, que l' diable emporte
Ceux qui s' plais'nt à m' livrer assaut,
Et quoiqu' d'aucuns m'appell'nt *clos-porte*,
J' n'ai pas fait l' vœu d' passer *pour sot*.
Un grognon part, l'autr' le remplace,
Au milieu d' tous ces clapot'ments,
J' voudrais bien vous voir à ma place...
Pourvu qu' j'en euss' les appoint'ments.
J' dois, etc.

Des gens, *oursons* malins comm' des *r'nards*,
Prétend'nt que les poulett's chez moi sont des *canards*,
Jamais on n'y taill' de bavettes,
La chose est simple à déchiffrer;
Je sais fort bien qu' dans des buvettes
Certains bavards se font *coffrer*,
Dans mon réduit, lorsqu'on s' soulage,
On caus' de plante ou d'animal.

On verrait fort peu d'*emballage*
Si l'on n' faisait jamais plus d' *mal*.
J' dois, etc.

D' ma politesse on s' plaint sans façon,
Je suis pourtant aimabl' comm' les gens *polis sont*.
On m' jette au nez mon cœur de glace,
Quand j' tourn' le dos, comm' c'est joli !
Mais justement, lorsqu'on est d' *glace*,
C'est là qu'on m' sembl' le plus *poli*.
Comm' dans un' pièc' défunt Sainville,
J' peux dire à c' mond' si plat, si vil :
On irait p't-êtr' jusqu'à *Séville*,
Pour voir comm' moi quelqu'un d' *civil*.
J' dois, etc.

Mais ces discours sont d' mauvais aloi,
L' propriétair' dehors, c'est l' concierg' qui fait *loi*.
L' bâtiment neuf su' l' vieux s'installe,
C' qui gên' pour l'instant l' travailleur;
Mais faut hanter la capitale
Lorsque surtout on est *tailleur*;
Je l' dirai presque à mon éloge,
D' Paris n'ayant jamais bougé,
Qu' mes gens crient : Je garde *leur loge*,
J'aim' bien mieux ça qu' d'êtr' *hors logé*.
J' dois, etc.

J' pens'rais plutôt qu'on veut m' pourchasser.
A chaqu' *fenêtre* on voit la *jalousi'* s' placer.
Pour l'honnête homme, un' chos' certaine,
C'est que rien n' saurait l'amoindrir;
Pour protéger un' *Port'* lointaine,
Ne voit-on pas nos preux courir?

De ces héros que l' zèl' transporte,
L' service est comm' pour moi l' guidon ;
En partant pour garder la *Porte*,
Plus d'un saura gagner l' *cordon*.
J' dois, etc.

Cette dernière chanson, assez obscure d'ailleurs, doit à ses calembours *par à peu près* (les plus insupportables des calembours) l'avantage d'être parfois inintelligible. Mais elle nous offre un type assez rare de l'espèce qu'elle met en scène, celui du portier plaisant. Je m'imagine que Cerbère, quand il accueillait aux portes de l'enfer quelque bon mort, bon vivant jadis, avait avec lui des accès de gaieté de ce genre. Il est seulement dommage que Lucien, qui se procurait au moyen de la contrebande d'assez bons mémoires sur ce qui se passait dans ces quartiers, ne nous ait pas transmis un seul bon mot du redoutable guichetier.

Quoique extrêmement modeste, l'état de blanchisseuse et de repasseuse a trop d'importance aux yeux du moins de ceux qui tiennent à être propres, pour n'avoir pas eu les honneurs de la chanson. Il est vrai qu'il ne les a pas obtenus aussi souvent que l'état de cuisinière et de portière; c'est apparemment parce qu'il est plus estimé, et que l'estime se mesure avec plus d'économie que le mépris.

LA BLANCHISSEUSE

PARODIE DE LA CHANSON DU MARTEAU

MUSIQUE DE DARCIER, PAROLES DE J. A. SÉNÉCHAL.

Avec mon chien et mon battoir,
Mon savon, mon eau de javelle,
Je travaill' du matin au soir,
Qu'il pleuve, qu'il tonne, qu'il gèle;
Toujours active à mon devoir,
L'on me voit retrousser ma manche.
Pan, pan, pan, frappe, mon battoir, (*bis.*)
Nous nous amuserons,
Ensemble nous rirons,
Et puis nous danserons dimanche.

Mon pauvre cuvier bien longtemps
A contenu chiffon, dentelle;
Le linge du pauvre en tout temps
Me fit savonner avec zèle.
L'ouvrier a si peu d'avoir
Qu'il lui faut une blouse blanche.
Pan, pan, pan, frappe, mon battoir, etc

Mon battoir, double ta vigueur,
Tu travailles pour la grisette,
Pour le bon, le mauvais payeur,
Pour le rentier, pour la coquette.
Savonnons si je veux avoir
Fichus, bonnets et robe blanche.
Pan, pan, pan, frappe, mon battoir, etc.

Quand nos battoirs frappent en chœurs,
Nous chantons tous à perdre haleine,

La gaieté réjouit nos cœurs
Et nous fait oublier nos peines;
Si nous partageons notre avoir,
C'est d'un cœur pur, d'une âme franche,
Pan, pan, pan, frappe, mon battoir, etc.

—

LA REPASSEUSE

PAROLES DE M. HALBERT D'ANGERS

AIR du Réveil-matin.

C'est le travail, sur la terre,
Qui fait le bonheur,
Oui, par lui seul on espère
L'avenir meilleur.
A la main laborieuse
Il donne le pain,
Et de l'âme soucieuse
Bannit le chagrin.
C'est enfin ton destin,
Restant sage repasseuse,
Fer en main,
Centuple ton gain.

Déjà le charbon petille
Aux flancs du fourneau,
Alerte donc, jeune fille,
Ce jour sera beau.
Fais, sous ta main gracieuse,
Courber le lin fin;
La mode capricieuse
T'obéit sans fin.
C'est enfin, etc.

Si l'active blanchisseuse,
  Avec son battoir,
Suspend sa chanson joyeuse
  Lorsque vient le soir,
Ainsi qu'elle insoucieuse,
  Garde ton dédain
Pour quiconque est paresseuse,
  Et redis soudain :
 C'est enfin, etc.

Pour aider ta vieille mère
  Au déclin des ans,
Travaille et songe, ma chère,
  A ses soins touchants.
Jadis elle était heureuse,
  Ou soir ou matin,
De te rendre plus rieuse,
  Toi, son doux lutin.
 C'est enfin, etc.

Mantilles, fichus, dentelles,
  Prendront sous tes doigts
Mille formes des plus belles,
  Mais, las! dans ton choix,
Tu ne peux être envieuse
  D'un luxe mondain;
Si tu naquis travailleuse,
  Poursuis ton chemin.
 C'est enfin, etc.

Ici la chanson tourne à l'idylle, ou pour le moins à la romance. Mais, en général, les chansonniers populaires ne brillent pas dans l'expres-

sion des choses de pur sentiment; ils sont à peine plus heureux lorsqu'ils abordent les idées de morale; les unes les attendrissent jusqu'à la grimace, ils sont refroidis par les autres; ils ne rencontrent un peu la poésie que quand ils sont échauffés.

Nous voici maintenant dans la satire; c'est M. Vacherot qui nous y introduit.

LE MÉNAGE D'UNE GRISETTE

RACONTÉ AU VILLAGE

AIR : A la façon de Barbari.

Puisque tu reviens de Paris,
Dis-nous, mon p'tit Mimile,
Si c'est toujours des sans-soucis
Dans cette grande ville;
Si les farceurs de Parisiens,
Comm' les Bohémiens,
Sont toujours malins,
Surtout lorsqu'ils font le dandy,
Comme on dit,
A la façon de Barbari',
Mon ami.

Ils sont toujours un peu blagueurs,
Ont la main toujours leste,
Assez bons enfants, mais licheurs,
Vous le savez, au reste.
Quant aux grisett's à falbalas,
Le dessus, hélas!
Fait de l'embarras,

Mais le dessous est, comme on dit,
Biribi,
A la façon de Barbari',
Mon ami.

Ell's ont de très-jolis chapeaux
De paille d'Italie,
Pas de chemise sur le dos,
C'est par philosophie.
Avec ça gai's comme un pinson,
S' paient un rigodon
Dans le meilleur ton;
Fidèl's en amour, comme on dit,
Biribi,
A la façon de Barbari',
Mon ami.

Pour nous tromper tout leur est bon
Dans leur belle toilette,
Pour appât c'est un bas d' coton
Ou bien une serviette,
Qui leur sert pendant tout' la nuit,
Quoiqu'un peu petit,
De drap à leur lit;
C'est du propre, c'est du gentil,
Comme on dit,
A la façon de Barbari',
Mon ami.

Leur soi-disant appartement
Est tout orné de glaces.
Qu'apercevez-vous en entrant?
De mauvaises paillasses.
Auprès des restes d'un dîner,
L' peigne à démêler

Dans un saladier;
C'est bien l' ménag' d'un' sans-souci,
Comme on dit,
A la façon de Barbari',
Mon ami.

J'aime à citer M. Alexis Dalès; il est populaire, et il le mérite autant par son inépuisable fécondité que par son talent. Lui aussi a fait sa chanson de métier : *le Marchand de plumes*; elle jettera quelque éclat sur ce fond d'ailleurs assez terne. Le tour dont il s'est servi est fort en usage dans ce genre de chanson; il consiste à faire débiter par l'homme du métier qu'on chante, l'éloge de sa propre marchandise, en attachant à chaque objet une allusion satirique. Il est un peu froid, comme tout ce qui est affecté; néanmoins, je ne vois personne parmi les collègues de M. Dalès, qui l'ait employé mieux que lui.

LE MARCHAND DE PLUMES

CHANSONNETTE

PAROLES D'ALEXIS DALÈS

AIR de la Ronde des conscrits, ou de la Marchande de fleurs.

Écrivains, connus ou non,
Qui faites des volumes,
A moi venez sans façon
Pour m'acheter des plumes;

J'en ai de tout's les couleurs
Et de toutes les grosseurs.
Voyez, choisissez,
Prenez, essayez,
Ma marchandise
Exquise. } *Bis.*

Vous, gens de tous les métiers,
Venez dans ma boutique,
J'ai, pour messieurs les banquiers,
La plume *métallique;*
Pour les chanteurs du Tyrol,
J'ai des plum's de *rossignol*.
Voyez, choisissez, etc.

Pour écrire à ses amis,
La gentille grisette
Vient prendre dans mon logis
Des plumes de *fauvette;*
Aux usuriers, tous les jours,
Je vends des plum's de *vautours*.
Voyez, choisissez, etc.

Tous mes articles sont bons.
De plus ils sont solides;
J'ai des plumes de *dindons*
Pour les jobards candides;
Pour le vieux boudeur grigou,
J'ai des plumes de *hibou*.
Voyez, choisissez, etc.

Chaque jour, dans mon bazar,
Je vois grossir la foule;
Pour l'amateur de billard,

J'ai des plumes de *poule;*
Au marin, dur comme un roc,
J'offre des plumes de *coq.*
Voyez, choisissez, etc.

Fouillez dans chaque paquet,
Prenez de confiance;
J' vends des plum's de *perroquet*
Aux sots pleins de jactance;
J'offre, dans bien des quartiers,
Plumes de *pie* aux portiers.
Voyez, choisissez, etc.

Bref, je livre aux amateurs
Les plumes les plus belles;
Pour messieurs les voyageurs,
J'ai celles d'*hirondelles;*
Un articl' que j' vends beaucoup,
C'est la plume de... hibou.
Voyez, choisissez, etc.

Pour clore agréablement cette série de chansons sur les métiers, je suis obligé de faire ici une excursion sur le domaine du théâtre. J'emprunterai à celui de Belleville la ronde des *Chevaliers du crochet,* dits chiffonniers en humble prose, chantée par M. Lecart dans la *Lionne de la place Maubert.* On me saura gré de déroger en cette circonstance au plan que je me suis imposé, et qui est de ne tirer mes chansons que de la rue. Or, la rue revendiquait celle-ci. Les chanteurs forains et les organistes de Barbarie la lui ayant donnée,

elle se trouve naturellement de ma jüridiction. Elle est pleine de gaieté et de feu, avec une pointe de philosophie qui n'y gâte rien. Les paroles sont de M. Jules Dornay et la musique de M. Ventejoux :

Aux rives gauches de la Seine,
Non loin de Mouff'tard et d'Enfer,
Il est une plage malsaine
Qu'on appelle quartier Maubert.
C'est un dédale où se débrouille
Le fil de la nécessité...
Dans ces taudis noirs comme houille,
Ah! fichtra! faut voir comme grouille
Le peuple de c' royaum' crotté!
C'est là qu'il faut entendre :
Ah! peaux d' lapins! ferraille à vendre!
Verr' cassé! des vieux chapeaux!
Ah! eaux!
Habits! galons!
Des vieux chiffons!
R'carleur d' souliers!
Bon poussier d' motte!

REFRAIN.

Ohé! les chiffonniers,
Rois de tous ces métiers,
Vous marchez les premiers. (*Bis.*)
Ho! noirs démons de la crotte!
Ho! corsaires des ruisseaux!
Ho! compagnons de la hotte!
Ohé! nocturnes corbeaux!
Apôtres de la taverne,

Du trois-six et du pich'net!
Le chiffonnier seul gouverne
Au royaume du déchet.
Ho! chevaliers d' la lanterne! } *Bis.*
Ho! chevaliers du crochet!

Maubert est l' pays des ivrognes,
Il faut voir, autour des grands pots,
Hommes, femmes à rouges trognes,
On dirait des coquelicots.
Là, point d'étiquette, de gêne,
On s'habille au Temple d' hasard,
On emprunte à la p'tit' semaine,
On cancane au bal du Vieux-Chêne,
Et l'on se grise au grand chicart.
C'est là qu'il faut entendre :
Ah! peaux d' lapins, etc.

On a souvent vu maintes filles,
Pour Bréda, l' quartier de l'amour,
Quitter le quartier des guenilles,
Où l' besoin les ramène un jour.
Alors plus d' carmin sur la joue,
Plus de robes aux plis flottants.
La bottine en satin se troue,
On a les deux pieds dans la boue,
Et des loques pour diamants.
Puis leur voix fait entendre :
Ah! peaux d' lapins, etc.

Après les métiers, viennent, si l'on peut dire, les parodies des métiers. De ce nombre sont les charlatans, les banquistes, les hommes incompa-

rables, les hommes comme il y en a peu, les propres à tout ou les propres à rien, et d'autres industries qui spéculent sur la crédulité humaine, et font des dupes même parmi ceux qui les surveillent et parmi ceux qui les jugent. Les chansons faites là-dessus, sans être très-nombreuses, ont toujours un tel succès que, sur dix recueils, huit au moins en contiennent une au moins, deux souvent. De temps en temps ils en donnent de nouvelles; mais ils se bornent en général à reproduire les anciennes, tantôt avec des variantes, tantôt avec des additions. L'air fameux du charlatan dans l'opéra du *Philtre*, a donné le branle. La première pièce du moins que je citerai, le *Docteur Isambart*, date de là. Dans les mauvais vers chantés par son charlatan, M. Scribe n'a pas laissé que de mettre de l'esprit; ses imitateurs lui ont pris des uns considérablement, de l'autre beaucoup moins, estimant, d'ailleurs, ne prendre que ce qui leur appartenait. Pour les vers, cela est hors de doute, et pour l'esprit, M. Scribe en avait parfois de telle sorte, qu'on ne saurait dire si cet esprit lui venait de la rue, ou si la rue le lui avait dérobé.

LE DOCTEUR ISAMBART

REFRAIN.

Approchez tous, grands et petits,
Tir li ti ti ti ti ti ti,

Écoutez bien ce que je dis,
Tir li ti ti ti ti ti ti,
Je n'ai qu'un but, qu'un seul désir,
Thin na na poum,
C'est le désir de vous guérir,
Thin na na poum.

Une Anglaise de qualité,
Ter lé té té té té té té,
Ne pouvait plus prendre le thé,
Ter lé té té té té té té,
Elle aval' maint'nant sans respect,
Thin na na poum,
Le thé et la théière avec,
Thin na na poum.
Approchez, etc.

Un catharreux de Tombouctou,
Tour lou tou tou tou tou tou tou,
Toussait à n' pas tenir debout,
Tour lou tou tou tou tou tou tou,
Je le tuai du premier coup,
Thin na na poum,
Maint'nant il ne touss' plus du tout,
Thin na na poum.
Approchez, etc.

Le marguillier de Flagistral,
Tra la la la dera dral dral,
Avait un goître d'un quintal,
Tra la la la dera dral dral,
Je le pressai si fortement.
Thin na na poum,

Qu'il sortit la langue d'un paon,
Thin na na poum.
Approchez, etc.

A l'aide d'un tout petit lock,
Toc tac ti ti toc ti ta la toc toc,
Que je fis composer adhoc,
Toc tac ti ti toc ti ta la toc toc,
A deux aveugl's de Montmédy,
Thin na na poum,
J' fis voir l'étoile en plein midi,
Thin na na poum.
Approchez, etc.

Le docteur Isambart étant mort, sa veuve inconsolable continua son commerce :

LA VEUVE DU DOCTEUR ISAMBART

PAROLES DE WALTER MOLS

CHANSONNETTE CHANTÉE DANS TOUS LES CONCERTS

Je suis la veuve d'Isambart,
Bar bar bar bar bar bar bar bar,
Je sais les secrets de son art,
Nar nar nar nar nar nar nar nar,
Je guéris tous tempéraments,
Zign' badaboum badaboum badaboum,
Pourvu que l'on ait de l'argent,
Ah! ah! ah! ah!

Par un chien seriez-vous mordu,
Du du du du du du du du,
Avalez de l'acier fondu,
Du du du du du du du du,

Si ça ne vous fait pas d'effet,
Zign' badaboum badaboum badaboum,
Gargarisez-vous le sifflet,
Ah! ah! ah! ah!

Il était une vieille fée,
Fé fé fé fé fé fé fé fé,
Qui ne pouvait prendr' son café,
Fé fé fé fé fé fé fé fé,
Je lui fis boire tout d'un coup,
Zign' badaboum badaboum badaboum,
La cuiller, la tasse et le tout.
Ah! ah! ah! ah!

Un habitant des colonies,
Ni ni ni ni ni ni ni ni,
Se trouvait presque à l'agonie,
Ni ni ni ni ni ni ni ni,
Je l'ai guéri si promptement,
Zign' badaboum badaboum badaboum,
Qu'il n'existe plus maintenant,
Ah! ah! ah! ah!

J'ai pour tous les maris jaloux
Lou lou lou lou lou lou lou lou
Un remède simple et bien doux,
Dou dou dou dou dou dou dou dou,
Si votre femme vous faisait
Zign' badaboum badaboum badaboum,
Prenez-moi le manche à balai.
Ah! ah! ah! ah!

Si mes remèd's vous semblent bons,
Bon bon bon bon bon bon bon bon,
Mon adresse est à Charenton,

Ton ton ton ton ton ton ton ton,
Si vous voulez venir me voir,
Zign' badaboum badaboum badaboum.
J'y suis du matin jusqu'au soir,
Ah! ah! ah! ah!

Il n'y a que la reconnaissance pour un service essentiel, comme l'extirpation d'une molaire avariée ou d'un cor, qui puisse avoir inspiré à M. Alexis Dalès les agréables vers où le docteur qu'il fait parler, se vante d'avoir des clients jusque dans les planètes, et ne fait pas difficulté de se mettre fort au-dessus des Isambart.

LE DOCTEUR MIRIFIQUE

CHANSONNETTE COMIQUE CHANTÉE PAR M. FLEURY,
AU CAFÉ-CONCERT DES AMBASSADEURS

PAROLES D'ALEXIS DALÈS

AIR : En revenant de Saint-Denis en France, ou M Pignouf.

Sonnez, trompette, en avant la musique!
D'zing boum boum! (*Bis.*)
D'zing malatapoum!
Je suis, messieurs, le docteur Mirifique,
D'zing malatapoum! (*Bis.*)
Poum poum d'zing malatapoum poum!

Pour découvrir mes sublimes recettes,
D'zing boum boum! (*Bis.*)
D'zing malatapoum!
J'ai voyagé dans toutes les planètes.
D'zing malatapoum, etc.

TAYLOR INST. OXFORD

Et pour cueillir chaque herbe salutaire,
D'zing boum boum! (*Bis.*)
D'zing malatapoum!
J'ai trois cents fois fait le tour de la terre,
D'zing malatapoum, etc.

Mon élixir, qui guérit la brûlure,
D'zing boum boum! (*Bis.*)
D'zing malatapoum!
Fait à l'instant pousser la chevelure,
D'zing malatapoum, etc.

Par sa vertu, ce roi des antidotes,
D'zing boum boum! (*Bis.*)
D'zing malatapoum!
Blanchit les dents et peut noircir les bottes,
D'zing malatapoum, etc.

On peut guérir avec ce spécifique,
D'zing boum boum! (*Bis.*)
D'zing malatapoum!
Le mal de dents, l'amour et la colique,
D'zing malatapoum, etc.

Lorsqu'un bossu chez moi se recommande,
D'zing boum boum! (*Bis.*)
D'zing malatapoum!
Crac! je le rends plat comme une limande,
D'zing malatapoum, etc.

Bref, *Isambart*, dont la fortune est faite,
D'zing boum boum! (*Bis.*)
D'zing malatapoum!
Auprès de moi n'était qu'une mazette,
D'zing malatapoum, etc.

Dépêchez-vous d'acheter à la ronde,
D'zing boum boum! (*Bis.*)
D'zing malatapoum!
Car on m'attend à l'autre bout du monde,
D'zing malatapoum, etc.

Lisez encore cet autre programme non moins pompeux que celui-ci; je suis garant qu'il ne vous ennuiera pas.

AH! AH! AH! AH!

LE ROI DES CHARLATANS

PAROLES DE THÉODORE B.... E.

CHANTÉ PAR EUGÈNE DAUMESTER, AUX CONCERTS EN PLEIN VENT DU CHATEAU D'EAU ET DU TEMPLE, AVEC ACCOMPAGNEMENT DE VOIX HUMAINE.

AIR du docteur Isambart.

Je suis le roi des charlatans,
Tan tan r'lan tan tan tan r'lan tan tan tan,
Sans douleur j'arrache les dents,
Tan tan r'lan tan tan tan r'lan tan tan tan,
J'extrais les maux dedans... le bec,
D'zign ra da boum ra da boum boum boum,
La langue et la mâchoire avec,
Ah! ah! ah! ah!

Un artiste de Charenton,
Ton ton r'lon ton ton ton r'lon ton ton ton,
N'avait plus de voix ni de ton,
Ton ton r'lon ton ton ton r'lon ton ton ton,
Maintenant il beugle fort bien,
D'zign ra da boum ra da boum boum boum,

Mais, hélas! on ne comprend rien,
Ah! ah! ah! ah!

J'ai guéri de plus d'un estoc,
Toc toc r'loc toc toc toc r'loc toc toc toc.
Un soldat du roi de Maroc,
Toc toc r'loc toc toc toc r'loc toc toc toc.
Pour preuve il m'a donné sa peau,
D'zign ra da boum ra da boum boum boum,
Que je conserve dans un pot,
Ah! ah! ah! ah!

Aux fous je donne de l'esprit,
Pi pi r'li pi pi pi r'li pi pi pi.
Aux gourmands je rends l'appétit,
Pi pi r'li pi pi pi r'li pi pi pi,
Puis aux manchots je rends les bras,
D'zign ra da boum ra da boum boum boum,
Aux sécos je fais manger gras,
Ah! ah! ah! ah!

Aux vicieux je rends les vertus,
Tu tu r'lu tu tu tu r'lu tu tu tu,
Aux vieux maris qui sont... bossus,
Tu tu r'lu tu tu tu r'lu tu tu tu,
Je donne parfois des attraits,
D'zign ra da boum ra da boum boum boum.
Profitez tous de mes secrets,
Ah! ah! ah! ah!

Je possède un bon purgatif,
Tif tif r'lif tif tif tif r'lif tif tif tif,
Qui peut guérir un mal de pif,
Tif tif r'lif tif tif tif r'lif tif tif tif.
L'effet s'opère par le bas,

D'zign ra da boum ra da boum boum boum,
Votre nez n'en souffrira pas,
Ah! ah! ah! ah!

Avez-vous un grand mal de reins,
Tin tin r'lin tin tin tin r'lin tin tin tin,
Après dîner, tous les matins,
Tin tin r'lin tin tin tin r'lin tin tin tin,
Mâchez ce caillou sans égal,
D'zign ra da boum ra da boum boum boum,
Et vous n'aurez plus aucun mal,
Ah! ah! ah! ah!

Je ne trompe pas le public,
Tic tic r'lic tic tic tic r'lic tic tic tic,
En vendant un affreux mastic,
Tic tic r'lic tic tic tic r'lic tic tic tic,
Tous mes remèdes sont parfaits,
D'zign ra da boum ra da boum boum boum,
Surtout n'en avalez jamais,
Ah! ah! ah! ah!

Les deux pièces qui suivent, en exagérant la méthode, perdent beaucoup de la qualité qui lui est propre, et sortent de la vraisemblance; mais elles ont leur prix, en ce qu'elles témoignent de la persistance de certaines idées dans les chansons du peuple, quels que soient les temps qu'il traverse et les révolutions qu'il subit. On trouve en effet dans les *Variétés historiques et littéraires*, publiées par M. Jannet, quelques pièces de ce genre écrites au seizième et au dix-septième siècles, et

dont le fond et le sens sont identiques. J'engage le lecteur à en faire la comparaison.

L'HOMME SANS PAREIL

Air : J'arrive à pied de la province.

Je me nomme Sans-Pareil
  Dans c' monde ici-bas,
C'est moi qui conduis l' soleil,
  J' suis de tout état.
J' suis graveur, marchand d' brioches
  Et j' fais des sabots,
J' suis tourneur, fondeur de cloches,
  Et j' vends du coco.

Je raccommode la faïence,
  Je suis accoucheur,
Je fournis dans la finance,
  J' suis même décrotteur,
Je démontre l'écriture
  Et j' fais des couteaux,
Je suis peintre en miniature
  Et j' ferr' les chevaux.

Je connais bien la cuisine,
  J' remont' les souliers,
J' fabrique aussi d' la mouss'line,
  J' suis mêm' tonnelier,
Car vraiment, sans qu' ça paraisse,
  J' connais un peu d' tout,
J' suis bedeau dans notr' paroisse
  Et j' ras' pour un sou.

J' suis caf'tier, j' suis ébéniste,
Je r'pass' les ciseaux,
J' suis ramoneur et droguiste,
J' fabriqu' les chapeaux,
Je raccommode les bottes,
Je suis marchand d' vin ;
De plus je r'teins les capotes
Et j' suis médecin.

Chez nous j' suis maître d'école
Et j' vends des harengs,
Je rétam' les casseroles,
J' donn' des lavements,
J' suis fabricant d'allumettes,
Je tiens la drap'rie,
J' vends des eaux pour la toilette,
Et puis d' la frip'rie.

J' suis charcutier, j' sais tout faire,
Et j' vends des couleurs,
J' suis charpentier, j' suis notaire,
J' suis aussi tailleur,
J' suis de plus maître d'hôtel,
J'achèt' du chiffon,
Je suis marchand de dentelle
Et j' vends du poisson.

J' suis ferblantier, j' vends d' la braise
Et j' fais des bonnets,
J' suis rentier, j' rempaill' les chaises
Et j' vends des balais,
J' vends du baum' pour la brûlure
Et j' suis musicien,
Je guéris de toute enflure,
J' tonds aussi les chiens.

Pour les procès, les chicanes,
J' brav' les avocats,
J' tiens aussi la poste aux ânes
Et j' card' les mat'las,
J' suis dentist' très-habile,
Je sers les maçons,
Et sans m'échauffer la bile
Je vends des chansons.

DECANS (de Bordeaux).

—

LA FILLE SAVANTE

RÉPONSE A L'HOMME SANS PAREIL.

Même air.

Dans Paris un homm' se vante
D' fair' tous les états,
Moi j' suis bien aussi savante,
Sans fair' d'embarras.
S'il sait faire des brioches
Mieux qu'un pâtissier,
Moi je fais mieux les galoches
Que le sabotier.

J' suis modiste et couturière,
J' garde les enfans,
Puis je vends à la barrière
Des œufs trois d' six blancs ;
Je suis bonne giletière
Pour les jeunes gens,
Puis excellente portière
Pour fair' des cancans.

Je démontre la grammaire
  Dans les pensionnats,
Je suis bonne jardinière,
  J' coupe aussi les chats,
J' suis marchande à la toilette,
  J' fournis dans le fin
Plus d'une femme coquette
  Du quartier latin.

Je fais des gants, des bretelles,
  Je file au fuseau;
Puis j'enfile aussi des perles,
  Je suis porteus' d'eau,
J' peins au daguerréotype,
  J' vends des peaux d' lapins.
Puis du lard et de la tripe
  A nos Limousins.

Pour vendre à la p'tit' voiture
  J'ai l' tic et le tac,
Je m'entends dans la coiffure,
  J' vends des bric-à-brac;
Dans les manch's à la pagote
  J' travaille à façon,
Je n' crains pas qu'on me dégote
  Quand j' vends du cresson.

Dans la saison j' vends la pomme,
  Seul'ment un sou l' tas;
J' suis artiste à l'Hippodrome,
  J' ravaude les bas,
J' suis habile sage-femme,
  Mesdam's, en un mot,
Mieux que Rachel je déclame
  Chez l' sieur Bobinot.

Comm' les fill's de la campagne
  Je sais moissonner;
Puis à tous les coups l'on gagne
  Au jeu j' fais tirer;
Des macarons je sais faire,
  Puis j' montre à danser,
A plus d'une cuisinière,
  L'anse du panier.

En gros je vends d' la morue,
  J' fabriqu' des rubans;
Quand je fais la double vue
  J'amus' les passants.
J'ai beau chercher à tout faire,
  Je n' peux attraper
Le bon métier de rentière
  Pour me marier.

VACHEROT.

Il existait à Paris, et je crois qu'elle existe encore, une autre industrie d'origine toute moderne, mais qui rentre évidemment dans la catégorie de celles dont je viens de parler. Ses annonces ont illustré longtemps la dernière page des grands journaux, objet de scandale pour les abonnés de mœurs sévères, ou de divertissement pour les abonnés philosophes. Une seule maison eût, pendant assez longtemps, le privilége de cette industrie; mais la vogue dont elle jouissait éveilla enfin la concurrence. Les annonces se multiplièrent, espèces de tréteaux du haut desquels les nouveaux venus

mesuraient les anciens d'un regard insolent, et leur portaient des défis. Cependant les uns et les autres faisaient de leur marchandise des éloges à faire venir l'eau à la bouche du Grand-Turc, et à rendre jaloux tout le sérail. Leur clientelle se composait de cette classe de gens qui n'ont pas d'âge, pas de profession, pas d'établissement, pas de famille, et peu ou pas d'argent, qui recherchent tout cela, l'argent surtout qu'ils acceptent avec une femme pour appoint, sans s'inquiéter si la source de l'un est pure, si la personne de l'autre est honnête, et si par cette double possession, il y aura moins à gagner pour eux en considération qu'en aisance. On voit que je parle ici des entrepreneurs de mariage et des objets de leur trafic. Le peuple appelle tout crûment les premiers des *marchands de femmes*, et tel est le nom d'une chanson sans nom d'auteur que je reproduis fidèlement :

LE MARCHAND DE FEMMES

REFRAIN.

Gai, gai, mariez-vous,
Dit Guillaume
A tout l' royaume;
Gai, gai, mariez-vous,
Et passez l' contrat chez nous.

Venez dans mon magasin,
J'en ai de toutes les modes.

Pour que chacun s'accommode.
Du vieux, du neuf et du fin.
Gai, etc.

J'ai des Iris, des Clara,
Des Rose, des Madeleine;
J'ai tout's sort's de femm's vaines,
De vertus, *et cœtera*.
Gai, etc.

Dès qu' les traités sont conclus,
Demoisell', dame ou marquise,
Gardez bien votr' marchandise,
Car le marchand n' la r'prend plus.
Gai, etc.

Je n'aime pas les chalands
Qui viennent, quoi qu'on en dise,
Toucher à ma marchandise
Comme à des jouets d'enfants.
Gai, etc.

V'là l' tiroir des femm's de bien,
V'là celui des demoiselles,
V'là l' tiroir des femm's fidèles,
Mais l' marchand n' garantit rien.
Gai, etc.

Le nom d'un de ces entrepreneurs, quoique légèrement altéré, est assez clairement désigné dans le refrain pour qu'il soit inutile de le rectifier.

L'homme semble né d'abord pour détruire. Dès

l'âge le plus tendre, il détruit ses joujoux, ses habits et généralement tout objet fragile qui lui tombe sous la main. Il ne se corrige que lorsqu'il s'aperçoit qu'il agit à son détriment, et lorsqu'il a reconnu les avantages de la propriété. Alors le destructeur fait place au conservateur. Il n'en est pas de même s'il est question de ce qui ne lui appartient pas, car alors, et avant d'avoir pensé aux représailles qu'on peut exercer contre lui, il se livre avec abandon à son instinct primitif, et redevient enfant comme devant. Il détruit gratuitement ou pour le motif le plus futile. Le ressentiment, la soif de la vengeance, un simple mouvement de colère le déterminent; à plus forte raison quand il a des prétextes d'une espèce plus grave et plus générale, comme une émeute, une révolution, la guerre; il détruit alors pour détruire, également encouragé dans son œuvre par l'exemple qu'il reçoit des autres, et par celui qu'il donne. Il était réservé à notre époque, où la démolition de Paris s'achève avec une continuité calme et inflexible, sous la sanction de la loi, de lui procurer une nouvelle occasion de détruire, non-seulement sans qu'il en ait le moindre remords, mais avec la conscience qu'il fait une action nécessaire, également profitable à lui-même et à tout le monde, et digne des applaudissements de la postérité. Aussi prend-il son temps pour détruire et pour

faire durer, comme on dit, le plaisir plus longtemps.

Sans doute la destruction des maisons, des cités, principalement quand elle s'opère sous nos yeux, est triste à contempler, quelles qu'en soient la cause et la nécessité. Nul ne résiste à ce premier mouvement. C'est qu'alors il se fait dans les esprits un retour violent et douloureux vers le passé, qu'on voit les anciens objets de notre attachement anéantis, nos vieilles habitudes bouleversées, nos chers et vieux préjugés dissipés, qu'on sent se réveiller en soi et devenus tout-à-coup plus profonds et plus vifs les sentiments qu'on a pour les choses au milieu desquelles on a vécu, près de qui on a grandi, et à qui l'on ne croyait pas survivre. Mais à la fin, on en prend son parti, et quand on compare les acquisitions que Paris a faites avec les pertes qu'il a subies, on arrive bientôt à se réjouir de celles-là et à les admirer, au lieu de murmurer contre elles. C'est sur ce ton que l'ont pris nos chansonniers. A très-peu d'exceptions près, ils s'égayent sur les démolitions; je vous conseille de faire comme eux. Les maçons nous montrent l'exemple; c'est tout simple. S'ils sont les représentants naturels du principe de destruction dans l'homme, ils ne le sont pas moins du principe de réédification, et ils vivent de tous les deux. Laissons-les donc parler les premiers.

LES DÉMOLITIONS DE PARIS

OU LES JOYEUX MAÇONS

PAROLES D'ÉLÉONORD PECQUET

AIR du petit bleu.

REFRAIN.

Vivons sans chagrin,
Travaillons tous avec courage;
Par un gai refrain,
L'ouvrage va toujours son train.
L'on nous voit monter gaiement
Sur nos échafaudages.
Ensemble chantons :
Vive tous nos joyeux maçons.

A six heures du matin
Nous sommes à la besogne,
Les outils à la main,
Narguant le plus malin.
Si nous buvons un coup pour nous rougir la trogne,
Nous savons employer
Le plâtre et le mortier.

(*Parlé.*) — La Rose! ho hé hou! monte-moi mes outils et mes rapointis. — Voilà, bourgeois!

Vivons, etc.

Que de démolitions
Dans notre capitale!
Aussi faut des maçons
Pour refair' des maisons.
A la Grève et au Louvr', même aussi à la Halle,

L'on ne voit qu' démolir,
Mais c'est pour rebâtir.

(*Parlé.*) — Brûle-Moustache! ho hé hou! prends garde à toi, y tombe queuqu' chose. — Voilà, bourgeois! C'est-y bête! v'là mon chapeau tout aplati : un feutre de dix sous! Vous m'en paierez un neuf. — C'est bon, c'est bon, y te fera pas loucher.

Vivons, etc.

Tout un chacun se dit :
Mais, si ça continue,
Oui, bientôt tout Paris
S'ra comme la plain' Saint-Denis.
Nous s'rons forcés, vraiment, de coucher dans la rue.
Farceur, taisez-vous donc,
Y a toujours des maçons.

(*Parlé.*) — Bras-de-Coton! ho hé hou! une truellée au sas! Quelle heure qu'il est? — J' sais pas, bourgeois.— Gâche clair! — Ça y est, bourgeois, v'là deux heures. — Eh bien, fais couler!

Vivons, etc.

Nous faisons tout aller,
La sculptur', la peinture,
L' charpentier, l' menuisier,
Et puis le vitrier,
Fumiste, tapissier, et l'artiste en dorure,
Enfin les ouvriers
De tous genr's de métiers.

(*Parlé.*) — Bois-sans-soif! ho hé hou! bois un coup, mon garçon, t'as chaud; v'là le seau! — Merci, j'en

use pas; dimanche, à la barrière, je dis pas. — Eh ben, ramasse les outils, l'ouvrage est fini.

Vivons, etc.

L' dimanche nous montons
Gaiement à la barrière
Pour boire un vieux litron.
Danser un rigodon,
Puis nous redescendons voyant trente-six lumières.
J' le dis sans vous choquer,
Le nez un peu piqué.

(*Parlé.*) — Suce-Cannelle! ho hé hou! en route! — Je travaille, bourgeois. — Tu vois bien qu' nous sommes à la Californie! — C'est pour ça, je ramasse de l'or. — Prends garde de te faire ramasser. — Allons, viens avec nous, et puis chantons tous ensemble notre refrain d'habitude.

Vivons, etc.

Il y a un tel gâchis dans ce langage, vers et prose, qu'on peut à peine distinguer l'un de l'autre. La muse de M. Pecquet est tombée dans l'auge à maçon; elle a la bouche pleine du plâtre qu'elle y a bu et qu'elle avale en parlant.

Si MM. les maçons sons contents, il n'en est pas de même de MM. les rats dont ils détruisent les demeures sans penser à leur en rebâtir d'autres.

DÉSESPOIR DES RATS DE PARIS

AU SUJET DES DÉMOLITIONS

Air de la Fille à Jérôme.

REFRAIN.

Ah! plaignez, messieurs, plaignez les rats,
Pour ces pauvres bêtes
N'y a plus d' jours de fêtes.
Ah! plaignez, messieurs, plaignez les rats,
Car ils serviront d' pâture aux chats.

V'là qu'on démolit tout' la capitale,
Quel malheur pour nous, mes pauvres amis,
On a démoli jusque près d' la halle
Dans quell' position v'là qu'on nous a mis!
Ah! plaignez, etc.

Les démolitions étaient inutiles,
Vraiment les maçons n' sont pas généreux.
Ah! *laissez les rats* dans leurs domiciles,
C'est bien, selon nous, ce que vous f'rez d' mieux.
Ah! plaignez, etc.

Chez un grand fruitier, plac' Sainte-Opportune,
Nous nous nourrissions de mets délicats,
Nous mangions la c'ris', nous mangions la prune,
Mais voilà qu' la prun' n'est plus pour des rats.
Ah! plaignez, etc.

L'autre jour enfin, dans une assemblée
Que nous avons eue avec les souris,
On a décidé qu' la troup' désolée
S'en irait loger dans la plain' Saint-D'nis.
Ah! plaignez, etc.

Si la plain' Saint-D'nis n'est pas assez grande
Nous pourrons y joindr' celle des Vertus.
Mais savez-vous bien ce que j'appréhende,
C'est que nous soyions partout *rats battus*.
Ah! plaignez, etc.

La ru' d' Rivoli sous l' pied nous coup' l'herbe,
Tâchons de trouver des endroits meilleurs;
Notr' plac' n'est plus là, ça d'vient trop superbe,
Et sans plus tarder, *rats, battons ailleurs*.
Ah! plaignez, etc.

V'là qu' les rats d'égoûts, qu'ont l'âme très-humaine,
Vienn'nt de nous offrir leur humid' local;
Plutôt qu' d'accepter un pareil domaine,
Nous aimerions mieux nous j'ter dans l' canal.
Ah! plaignez, etc.

Vraiment l'on en veut à notre famille,
Et pour les pauvr's rats on est bien méchant,
Car nos bons aïeux, plac' de la Bastille,
Ont eu le mêm' sort au temps d' l'éléphant.
Ah! plaignez, etc.

VICTOR GAUCHER.

Mais voici d'un autre style. Le poëte, auteur de *Paris s'en va*, M. Ch. Colmance, est visiblement ému. Il s'échauffe, il s'élève, il touche au lyrisme. Et n'allez pas croire que ce sont les démolitions de Paris qui lui donnent cet accent, c'en est le déménagement. Cette révolution valait la peine d'être signalée. M. Colmance chante l'*In exitu Israël* de

Paris; il chantera peut-être quelque jour son *Super flumina Babylonis.*

PARIS S'EN VA

CHANSON

PAROLES DE M. CH. COLMANCE, MUSIQUE DE M. J. COUPLET (ŒUVRE POSTHUME).

On ne découvre plus la trace
Des merveilles qu'il acheva;
Bohémiens, truands, faites place! } *Bis.*
Paris s'en va! (*Bis.*)

Il part suivi de sa famille,
Couvert de haillons, d'oripeaux;
Il se dissipe, il s'éparpille,
Dans les vallons, sur les coteaux.
Chargé de débris et d'années,
Il fuit pour ne plus revenir,
Et les bourgades étonnées
Se dispersent pour l'accueillir!
On ne découvre, etc.

Le Paris gaulois déménage
Ses tourelles et ses vitraux,
Ses campaniles moyen âge,
Et ses clochetons féodaux.
Puis la main du maçon r'habille
Ses murs maculés pour toujours
Par les balles de la Bastille
Et la mitraille des Cent-Jours.
On ne découvre, etc.

Il part, et des castes nombreuses
L'accompagnent dans son exil.

C'est l'artisan aux mains calleuses,
C'est l'ouvrière au doux profil;
Et tous, d'un accord unanime,
Accompagnent leurs chants nouveaux
Des sourds grincements de la lime,
Des coups redoublés des marteaux.
On ne découvre, etc.

Fins métaux, machines puissantes,
Riens délicats plus chers que l'or,
Riches tissus, modes charmantes,
Avec lui prennent leur essor.
Dans sa course désordonnée,
Il entraîne tout à la fois
Et les chefs-d'œuvre de l'année
Et les miracles d'autrefois.
On ne découvre, etc.

Et le monde étonné regarde
Se mouvoir le *Léviathan*.
Le temps passé lui dit : Retarde!
Et l'avenir lui dit : Va-t'en!
Des manœuvres de toutes sortes
Ont comblé le gouffre béant,
Et brisé ses cinquante portes
Pour laisser passer le géant.
On ne découvre, etc.

C'est fort bien dit, trop bien dit pour figurer parmi des chansons des rues : revenons à celles-ci.

De tous les monuments à jamais effacés du sol de Paris, vous ne devineriez jamais quels sont

ceux dont la destruction a le plus affligé les auteurs de ces chansons. Je vous le dirai tout de suite, pour ne pas vous forcer à jeter votre langue aux chiens : ce sont les cabarets, et par-dessus tous les autres, le cabaret du *Lapin blanc*.

LE CABARET DU LAPIN BLANC

Air du Tonneau.

Entre les deux bras de la Seine,
Il est une vieille maison
Que le jour éclaire avec peine;
On pourrait s'y croire en prison.
Ce cabaret si populaire,
Chanté par un fameux roman,
Porte cette enseigne vulgaire :
Le Lapin blanc, le Lapin blanc.

Les murs de la sombre boutique
De mauvais vers sont tapissés;
Le nouveau se mêle à l'antique,
Mille objets y sont entassés :
Auprès d'une Vierge moderne
Est un Silène chancelant,
Semblant protéger la taverne
Du Lapin blanc, du Lapin blanc.

Autour d'une table boiteuse,
Le cœur léger, la bourse aussi,
Se presse une troupe joyeuse,
Narguant le chagrin, le souci;
Puis une effrayante légende,
Que l'on vend pour argent comptant,

Donne un air suspect à la bande
Du Lapin blanc, du Lapin blanc.

Nobles amateurs de l'histoire
Qui rendez visite au taudis,
Ne chargez pas votre mémoire
Des noirs mystères de Paris.
Qu'espérez-vous y voir de drôle?
Un animal intelligent!
Il joue on ne peut mieux son rôle,
Le Lapin blanc, le Lapin blanc.

Puisque la loi veut que tout passe,
Que fera-t-on du vieux Lapin?
Si dans quelques jours il trépasse,
Comment s'accomplira sa fin?
Mais, ô douleur! chacun sanglotte :
Un chiffonnier du Tapis franc
Doit ensevelir dans sa hotte
Le Lapin blanc, le Lapin blanc.

PHILIBERT LABERTHE.

—

LE LAPIN BLANC

AIR nouveau.

Dans un bout de la rue aux Fèves,
Ce vieux reste du vieux Paris,
Un Lapin blanc fait d'affreux rêves :
On va démolir son taudis.
— Où trouvera-t-il à sa guise
Un convenable logement?
Il ne peut coucher à la bise,
Le Lapin blanc. (*Bis.*) } *Bis.*

Grands amateurs de gibelotte,
Votre œil a convoité déjà
Sa chair fine et sa redingote
Bien plus fine que l'angora,
— Déjà votre main par trop leste
Semble saisir ce vétéran;
Au bout du nez, voyez le geste
Du Lapin blanc!

Ce Lapin, qui servit d'enseigne,
A vu baptiser Charles neuf.
De ses souliers voyez l'empeigne,
Bien plus vieille que le pont Neuf!
— Il a vu là Fleur-de-Marie
Se régaler au Tapis franc,
Une larme, je vous en prie,
Au Lapin blanc.

On l'enlève de sa muraille,
Sans même lui donner congé.
Où diable voulez-vous qu'il aille?
Où pourrait-il être logé?
— Près la place de la Concorde.
Prendra-t-il un beau logement?
Ou couchera-t-il à la corde,
Le Lapin blanc?

Que vois-je?... Du vieux Lacépède
Le spectre se dresse, ô bonheur!
« Viens, dit-il au vieux quadrupède.
Prendre une place sur mon cœur.
— Non, dit-il, réflexions faites,
Je veux te faire un monument

Au milieu du jardin des Bêtes,
Beau Lapin blanc. »

TOSTAIN et AUBRY.

Deux chansons! c'est bien peu (ces chansons surtout n'étant pas sans mérite) sur un sujet qui demanderait un poëme. Donnons-en donc une troisième, d'autant plus qu'elle est d'un de nos bons faiseurs :

LE LAPIN BLANC

PAROLES DE JULES DE BLAINVILLE

AIR : Sur un Tonneau.

Au sein de la vieille Lutèce,
Un cri lugubre a retenti;
Sous le fer qui frappe sans cesse,
Soudain la lumière a jailli.
Le progrès, que rien ne désarme,
Brise le dieu du tapis-franc :
Poivriers, donnez une larme
Au Lapin blanc, au Lapin blanc. } *Bis.*

Venez, enfants de la Bohème,
Venez, et de vos mille voix,
Adressez un adieu suprême
A ces restes des temps gaulois.
Du passé, qu'une immense lave
Semble entraîner vers le néant,
Venez recueillir une épave
Au Lapin blanc, au Lapin blanc.

Ivrogne à la face rougie,
Bohème au front dont la pâleur
Nous dit qu'une éternelle orgie.
Brûle ton sang, glace ton cœur!
Accourez, modernes Alcides,
Soutenir le temple croulant;
Venez, vous servirez d'égides
Au Lapin blanc, au Lapin blanc.

Rêveur, Caton de mince étoffe,
Poëte inspiré du pich'net;
Et toi, mendiant philosophe;
Vous tous, chevaliers du crochet;
Chacun de vous pouvait, sans gêne,
Dormir étendu sur un banc,
Rêvant qu'il était Diogène,
Au Lapin blanc, au Lapin blanc.

La nuit vient, et son voile couvre
L'antre, dont le funèbre écho
Répond : Je suis l'étrange Louvre,
Digne de Macbeth et Banco!
Du *Chourineur* et de sa bande,
Regardez... le tableau sanglant
Se déroule, affreuse légende,
Au Lapin blanc, au Lapin blanc.

A EUGÈNE SUE.

O toi dont la plume féconde
A, des *Mystères de Paris*,
Retracé l'histoire, et qui fronde
Le vice et le livre au mépris,
Auprès de ton *Maître d'école*,

Fleur-de-Marie est, douce enfant,
L'ange qui pardonne et console,
Au Lapin blanc, au Lapin blanc,

Quoique ces chansons disent assez clairement ce qu'elles ont voulu dire, elles ne disent pas tout cependant; elles font désirer quelques additions, sinon un commentaire. Le hasard m'a permis de donner ici l'un et l'autre. Je trouvai un jour sur les quais une brochure in-12 de 32 pages, ayant pour titre : *Biographie du père Mauras, et notice du Lapin blanc, le seul Établissement de la Cité qui ait conservé le souvenir des Mystères de Paris; avec des inscriptions et poésies composées sur ce débit de vins et liqueurs, appelé aussi par ses clients le Caboulot du père Mauras; Paris, se trouve chez Mauras, rue aux Fèves,* 6, 1860. Cette brochure est sans nom d'auteur, mais elle paraît avoir été faite par un homme qui connaissait bien les lieux, et qui écrivait, pour ainsi dire, sous la dictée du maître de l'établissement. C'est à lui que je dois les détails qui suivent.

Le père Mauras naquit à Bordeaux en 1786. Il avait donc soixante-quatorze ans en 1860. Il était fils d'un tonnelier. A douze ans, il entra à la manufacture des tabacs de Bordeaux; la modicité de son salaire l'obligea bientôt d'en sortir. Il se fit

emballeur et cordier. Au bout de deux ans, il en avait alors quatorze, il se dégoûta de ce double métier, et se fit admettre comme figurant dans un des théâtres de sa ville natale. Il ne savait ni lire ni écrire; mais bien que pour exercer convenablement ses nouvelles fonctions, il n'était rigoureusement pas besoin de l'un ni de l'autre, il ne laissa pas d'en sentir vivement la privation, et qu'il n'arriverait jamais à rien, s'il ne possédait ces éléments essentiels des connaissances humaines. L'occasion se présenta tout à coup de combler cette lacune et de faire en même temps une bonne action. Il se trouvait alors à Bordeaux un maître d'école qui n'avait pas de quoi s'établir. Le jeune Mauras lui offrit ses économies, à la seule condition que, lorsque l'école serait ouverte et garnie des meubles indispensables, il en serait le premier écolier. C'est ainsi qu'il apprit à lire, écrire et compter.

A vingt ans, il entra comme apprenti chez un tonnelier. Il paraissait aimer ce métier qui avait été celui de son père; il y joignit pour son propre compte (car un apprenti ne gagne rien), celui de vinaigrier. Il faut croire qu'il s'en trouva bien, puisque, son apprentissage fini, il se mit à voyager, ici faisant des tonneaux, là brûlant de l'eau-de-vie, et finissant par trouver une femme qui lui apportait en dot trois maisons d'une valeur totale

de 6,400 francs. Il se mit alors au service d'un négociant de Bordeaux, en qualité de *maître-chais*, et il y resta onze ans.

Ces débuts ne ressemblent guère à ceux d'un homme de Plutarque; la fin n'y ressemblera pas davantage, quoique comme eux et dans sa sphère étroite, le père Mauras ait eu l'ambition d'être quelque chose et de faire parler de lui.

Après avoir servi les autres si longtemps, il voulut un jour être son maître; mais cela ne lui réussit pas; les temps n'étaient pas venus. Il fonda un établissement de tonnelier qui tourna mal et où il perdit une partie de la dot de sa femme; il mit dans une compagnie de chasse-marées le reste de cette dot qu'il perdit également. Ruiné, mais non découragé, il vint à Paris, et se mit encore au service d'un négociant en vins. Là, sa journée commençant à cinq heures du matin pour finir à onze heures du soir, et ses maîtres par-dessus le marché se servant de sa femme comme cuisinière et de son fils comme domestique, il dut quitter la place. Ce fut l hégire du père Mauras. A partir de là commence « cette seconde partie de sa vie qui devait l'amener à trôner bientôt au comptoir du *Lapin blanc.* »

Il acheta d'abord, rue de la Vieille-Draperie, près des Halles, un fonds de fruitier. Il vit tout de suite qu'il ne s'y enrichirait pas. Il eut l'idée d'y

joindre la fabrication de corbeilles rustiques; il a même la gloire d'être l'inventeur de ce genre. Sa fortune était faite. Ses corbeilles devinrent tellement à la mode dans les ménages, qu'il en faisait un débit considérable, et que bientôt il fut en état d'acquérir un fonds de marchand de vin. C'était en 1836. Il se mit à vendre du *vin viné* à 60 centimes le litre, et dont la renommée s'étendit dans tout le quartier des Halles. Il en vendait, dit-on, jusqu'à cinq ou six pièces par semaine.

« De l'établissement des environs des Halles à celui de la Cité, la transition devait s'opérer naturellement. La succession Guingamp possédait dans la rue aux Fèves un débit de liqueurs presque abandonné, quoique son origine se perdît dans la nuit des temps, et qu'il eût servi de rendez-vous à tous les pègres et malingreux qui, pendant le moyen âge, pullulaient dans Paris. Ce fut cet établissement connu sous le nom si populaire du *Lapin blanc*, dont le père Mauras prit la suite »

Maintenant que cet établissement a disparu et que le propriétaire jouit des rentes qu'il y a amassées, racontons-en l'origine, les vicissitudes et les mœurs. Ici, encore, laissons parler la brochure, et n'oublions pas que, lorsqu'elle fut publiée, le cabaret du *Lapin blanc* n'était pas encore détruit, il n'était que menacé.

« L'origine de cette maison de terrifiante mémoire se perd dans les ténèbres du passé, comme disait le vicomte d'Arlincourt; quelques chroniqueurs consciencieux assurent pourtant que le cabaret du *Lapin blanc* existait dès le huitième siècle, du temps de Pepin le Bref, qui avait dans la rue aux Fèves sa chancellerie attenant à la chapelle Saint-Éloi. Ce monarque de la seconde race des Carlovingiens, vingt-troisième roi de France, fut le premier qui se fit sacrer, pour imprimer à la royauté un caractère plus auguste; cette cérémonie inconnue jusqu'alors, empruntée aux Juifs, s'est perpétuée depuis pour presque tous les rois qui nous ont gouvernés.

« Le jour de son sacre, le 15 avril 752, un de ses fidèles archers lui présenta à genoux, sur un coussin bordé de franges d'or, un magnifique lapin blanc d'une grosseur extraordinaire; le roi n'accepta pas le lapin. Cependant, en reconnaissance de cet excentrique hommage, il lui permit de fonder un petit établissement auprès de sa chancellerie : c'est le curieux cabaret qui existe encore aujourd'hui. Le lapin mourut de pléthore en 755, après avoir excité l'enthousiasme des guerriers qui, sous les ordres du roi, venaient de battre Astolphe, roi des Lombards. Le portrait de ce lapin modèle resta longtemps pour enseigne; il est remplacé à présent par un branchage desséché qui

fut à la première révolution un arbre de la liberté. La maison a conservé son titre historique; mais, comme on le voit, elle n'a plus que l'enseigne banale d'un cabaret vulgaire. La maison du *Lapin blanc* a fait la triste célébrité de la rue aux Fèves; elle a été le *traquenard* de grands coupables; dans cette taverne qui suinte la vétusté et l'odeur des crimes d'autrefois, bien des drames ont commencé ou ont fini, et il n'est pas étonnant que M. Eugène Sue l'ait choisie pour y amener les héros et les héroïnes impossibles de ses *Mystères de Paris*.

« La rue aux Fèves se ressent des embellissements, des constructions nouvelles qui ont changé l'aspect primitif des rues adjacentes, quoique conservant encore beaucoup de maisons affreuses où la misère et la débauche logent à la nuit.

« Le cabaret du *Lapin blanc* est le même depuis des siècles; il a un peu plus d'air peut-être, mais c'est la même entrée, ce sont les mêmes murailles enfumées, la même lueur lugubre qui éclaire les commensaux de cet antre extraordinaire.

« Il y a plus de vingt ans, avant même le roman de M. Eugène Sue, son personnel s'était sensiblement amélioré : ce ne sont plus ces *escarpes* maudits, ces *grinches du grand trimard*, ces Aspasies *décolletées*, ces *don Juan des lupanars voisins*,

qui viennent s'asseoir sur les tables vermoulues de la vieille taverne, ce sont des ouvriers sans emploi, des chaudronniers, des corroyeurs, à la mine noircie par le travail, qui vous rappellent, par le physique seulement, les créations effrayantes d'Eugène Sue et les vrais scélérats du temps jadis; on y remarque aussi quelques femmes, jeunes encore, tristes, étiolées, abandonnées des élégances de l'amour, pauvres beautés *omnibus* qui cherchent à consoler leurs époux factices tombés dans la pénurie et le chômage. On n'y voit plus l'étalage dégoûtant d'un libertinage patenté, soutenu par ces athlètes, ces *Antony à cravate rouge, au chapeau blanc sur l'oreille, qui protégent et qui vendent la plus belle moitié de l'espèce humaine.*

« La maison du *Lapin blanc* se ferme maintenant à dix heures du soir. La police n'a plus l'occasion d'y venir exercer sa rigueur et ses arrestations; cette cantine de l'indigence est plus morale peut-être que les maisons de jeu et certaines sociétés en commandite; elle a pour propriétaire actuel le père *Mauras*, né à Bordeaux vers 1785, et qui réunit les qualités et les défauts du présomptueux Bordelais; son accent prononcé le fait passer dans ces ténébreux parages pour un véritable Auvergnat; avec sa moralité brutale, il a passé au laminoir la clientèle de sa maison, il a lavé avec

TAYLOR INST. OXFORD

du chlore de chaux les traces d'iniquité, les taches de sang qui à des époques éloignées ont souillé l'antique refuge des bandits qui ne sont plus.

« La consommation presque exclusive du *Lapin blanc* consiste en vins de Bordeaux, d'une nature louche et hyperbolique, en bière à quatre sous la canette, en eau-de-vie à un sou le verre, et dans les jours de somptueuses ripailles, quand un ouvrier chaudronnier ou corroyeur est embauché, on obtient quelquefois de la munificence du travailleur du champagne des Batignolles à 22 sous la bouteille.

« L'eau-de-vie pure de betterave règne en souveraine dans ce singulier Eldorado ; il serait difficile de la détrôner ; les habitués l'adorent à l'exclusion du vrai cognac, et des rectifications et améliorations qu'on veut méchamment introduire dans leur boisson favorite. Que les estimables chimistes *Duret* et *Brégeon* ne se fassent pas connaître au *Lapin blanc!*

« Le père Mauras préside en patriarche aux joies et aux peines de son établissement; il encourage l'infortuné, il se réjouit avec le consommateur heureux : c'est le conseil, le prud'homme intègre de toute cette pauvre plèbe, qui ne réfléchit et ne discute que devant l'alcool de la cambuse. Ce vieillard original, doué d'esprit naturel et d'une petite érudition, est presque poëte. « Je

« fais des bouts-rimés, dit-il avec abandon ; je sais « l'orthographe, mais je ne connais pas bien les « règles de la versification. » Or, il monte souvent sur son cheval Pégase, et voici quelques échantillons de ce qu'on lit sur les murs moisis de sa truanderie : nous copions textuellement, au hasard :

A UN CHIFFONNIER.

Bienheureux chiffonnier, quand tu bois à la ronde,
Tu dis que ton état est le premier du monde :
Tu crois ton vieux grenier un superbe manoir;
Philosophe pochard, tu l'es sans le savoir!

A UNE ÉCAILLÈRE.

Dans les riches quartiers elle était écaillère :
De ses fameux appas elle était toute fière,
Et quoique pour l'amour elle ait par trop souffert,
On la trouve chicarde à la place Maubert.

A UN MARCHAND DE LÉGUMES.

Vieux marchand de champignons,
Tu perds, je crois, la boule,
Quand tu dis que les oignons
Sont parents de la ciboule.

ÉPITAPHE D'UN HABITUÉ DU LAPIN BLANC.

Ci-gît un buveur émérite,
Qui fut aimé, sans contredit,
Car il eut toujours le mérite
De ne jamais boire à crédit.

Pour un marchand de vin quel terrible malheur,
De coller chaque jour des rimes sans valeur
Sur les vieux murs de sa triste boutique,
Pour amuser la mauvaise pratique.

Le malheureux chez nous cache sa nudité;
Nous donnons l'eau pour rien et l'hospitalité.

Allez, voguez au loin, mes pauvres petits vers,
Vous m'avez mis souvent la cervelle à l'envers;
Ne laissez pas flotter ma barque à la dérive
Et tâchez d'arriver jusqu'aux bords de la rive.

« Nous n'en finirions pas si nous devions livrer à la publicité toutes les élucubrations fécondes du père Mauras, dont je me trouve par cas fortuit le prosaïque Mécène; sa muse indécise se ressent de l'obscurité qui l'entoure, mais elle est modeste, cette muse, et elle avoue franchement sa faiblesse et ses soixante-quinze ans.

« Au milieu de ce sombre asile, on remarque un poêle colossal qui ressemble à un mortier à la Paixhans fondu pour l'expédition de Crimée, et sur lequel le bon tavernier a écrit ces jours derniers :

RELACHE.

RÉOUVERTURE A LA TOUSSAINT.

« L'entrée et l'intérieur de la maison du *Lapin-Blanc* sont tapissés d'images, d'emblèmes, d'allégories, de caricatures populaires auprès desquelles

la main intelligente du patron a cloué des tableaux qui représentent les scènes émouvantes qu'Eugène Sue a fait passer au tapis-franc de la rue aux Fèves; presque chaque jour des élégants, en équipage, arrivent pour respirer les émanations du Chourineur, de Rodolphe, de Fleur-de-Marie, de la Borgnesse et du Maître d'école; le vieux Bordelais leur sert de cicérone, et ces touristes empressés, tenant les *Mystères de Paris* à la main comme un livret du musée de Versailles, s'en retournent enchantés de leur pèlerinage à la taverne du temps de Pépin le Bref.

« Je vous le conseille, mes braves lecteurs, allez visiter la maison du *Lapin-Blanc*, et, si vous êtes dans le commerce des liquides, faites vos offres de service au père Mauras; livrez-lui en toute sécurité ce qu'il vous demandera, c'est un honnête homme : il vous paiera comptant avec trois pour cent d'escompte... »

Qu'on me pardonne cette longue digression. Je ne me la serais certainement pas permise si l'établissement qui l'a motivée était encore de ce monde, et que je pusse y renvoyer le lecteur pour comparer l'original avec les portraits qu'en font nos chansonniers. Mais cet établissement n'est plus; tout, jusqu'aux ruines, en a péri. Et parce que, tandis qu'il florissait, il a non-seulement forcé la littérature à s'occuper de lui, mais qu'il

en a aussi agrandi le domaine, en révélant à l'un de nos romanciers les plus à la mode des mœurs que celui-ci, avec tout son talent, n'eût jamais pu imaginer, j'ai cru que, pour un si éminent service et à propos de poésies où il est encore question de lui, il avait droit à une oraison funèbre. L'extrait qu'on vient de lire était celle qui lui convenait le mieux. Je n'eusse pas osé la faire moi-même, et très-probablement je n'en eusse pas été capable; l'ayant trouvée toute faite, je n'ai pas hésité à m'en servir. Il ne me reste que le regret de n'en pouvoir nommer l'auteur; ce qui ne me dispense pas toutefois de le remercier. Je reviens à nos chansons.

Au fur et à mesure que j'avance, il semble que le nombre s'en accroisse. La dernière que je cite en traîne mille autres après soi. En voici un paquet, mais il est gros, qui concerne Béranger seulement. Le malheureux y est accommodé de toutes les façons, ainsi que sa Lisette. De plus, il n'y a que le bon Dieu dont on ait chanté les louanges si souvent et avec un pareil concert. Les uns chantent ses amours, les autres sa philosophie; ceux-ci sa bonté, ceux-là sa pauvreté. Il y en a qui le prennent en détail et qui chantent ou son habit, ou sa fleur de prédilection, ou ses cheveux blancs, ou sa mansarde. Quelques-uns lui ouvrent les portes du Panthéon et de l'Olympe; moins païen

que ceux-ci, M. Bathol, maréchal-ferrant, lui ouvre ou plutôt lui fait ouvrir par saint Pierre les portes du Paradis. Notez que Béranger vivait encore.

Au même instant un nuage azuré
De Béranger porte l'âme candide.
Le vieux bonhomme, d'un pas assuré,
Vers le portier marche sans guide.
« Ah! viens, mon fils, viens dans mes bras,
Dit saint Pierre en ouvrant les portes;
Je sais comment tu te comportes,
En paradis viens de ce pas. »

A quoi Béranger répondait finement :

« Grand merci, mon cher monsieur, de la place que vous voulez bien me donner en Paradis. Mon âge me permet d'espérer que bientôt je saurai si vous vous êtes ou non trompé. Je me présenterai à saint Pierre avec votre chanson à la main, car je doute que la voix me revienne alors pour la lui chanter. J'espère qu'elle le fera sourire et je vous en remercie d'avance, ainsi que du plaisir qu'elle m'a fait, surtout venant d'un homme jeune et d'un travailleur qui n'a pas beaucoup de temps à donner aux études littéraires. Des sentiments honnêtes et de l'esprit naturel valent mieux que tous les secrets du frivole métier de rimeur : votre chanson le prouve bien.

« Avec mes remerciments, recevez, cher monsieur, l'assurance de ma sympathie bien sincère,

« BÉRANGER. »

Passy, 24 mai 1850.

Je pourrais citer ici une ou deux chansons qui ne sont pas tout à fait indignes de cet illustre sujet, et qui appartiennent à la muse exclusivement populaire; mais celle de M. Arsène Houssaye, *Béranger à l'Académie*, ayant eu l'honneur d'être chantée et, ce qu'il y a de pis, cruellement écorchée dans les rues, avec accompagnement de l'orgue de Barbarie, il est difficile de ne pas lui donner la préférence :

Non, mes amis, non, je ne veux rien être,
C'est là ma gloire, adressez-vous ailleurs.
Pour l'Institut Dieu ne m'a pas fait naître,
Vous avez tant de poëtes meilleurs!
Je ne sais rien qu'aimer, chanter et vivre,
Et je veux vivre encore une saison!
Je n'y vois plus; Lisette est mon seul livre;
Mon Institut à moi, c'est ma maison. (*Bis.*)

Qu'irais-je faire en votre Compagnie?
Il me faudrait écrire un long discours!
A mes chansons j'ai borné mon génie,
Et, si mes vers sont bons, c'est qu'ils sont courts.
Ici, messieurs, la Muse est familière,
Pourvu qu'on ait la rime et la raison.

Ici Courier a commenté Molière...
L'Académie était dans ma maison. (*Bis.*)

Vous le voyez, c'est la maison du sage,
Et l'hirondelle y revient au printemps;
Je suis comme elle un oiseau de passage,
Depuis Noé j'ai parcouru les temps.
Je fus un Grec au siècle d'Aspasie,
J'ai consolé Socrate en sa prison;
Homère est là : chantez, ma poésie!
J'ai réveillé les dieux de ma maison. (*Bis.*)

Hier j'étais sur le pas de ma porte,
Quand l'Orient soudain s'illumina...
Qu'entends-je au loin? Le vent du soir m'apporte
Les airs connus d'Arcole et d'Iéna!
Ils sont partis, les jeunes gens stoïques :
Quatre-vingt-neuf, ils gardent ton blason!
Dieu soit en aide aux soldats héroïques!
Je les bénis du seuil de ma maison. (*Bis.*)

Vos verts rameaux ceignent des fronts moroses,
Il ne faut pas les toucher de trop près.
Je veux mourir en respirant des roses,
Et vos lauriers ressemblent aux cyprès.
Roseau chantant, déjà ma tête plie,
Laissez-moi l'air, laissez-moi l'horizon!
Immortel, moi! Mais chut! la mort m'oublie...
Si vous alliez lui montrer ma maison! (*Bis.*)

Mais il chantait, et la mort est venue.
La mort jalouse, elle a pris BÉRANGER!
Il est parti pour la rive inconnue
D'où ne revient jamais le passager.
L'Académie, en style d'hécatombe.

Ne dira plus sa funèbre oraison :
Mais tout le monde a pleuré sur sa tombe,
Et le bon Dieu lui donne sa maison. (*Bis.*)

Ainsi, comme M. Bathol, M. Arsène Houssaye met Béranger en Paradis; il a du moins attendu que le *bonhomme* fût mort, précaution qui dénote autant de prudence que de tact.

D'autres s'évertuent à célébrer la taxe de la viande, le lingot d'or, les mines de la Californie, la comète, l'expédition de Chine, le daguerréotype, la photographie, les plaisirs de la pipe, les tribulations des pêcheurs à la ligne, l'impôt sur les chiens, le palais de l'Industrie, l'Exposition universelle, les filles de marbre et cent autres sujets, les uns dits de circonstance, les autres tirés des pièces de théâtre qui ont eu le plus de succès depuis quinze ans : c'est un pêle-mêle à ne s'y pas reconnaître, un brouhaha à faire chauvir les oreilles, comme l'âne lorsqu'il entend le braiement d'un frère, ou le cheval quand il est surpris par le bruit du canon. J'en épargnerai même l'écho à mes lecteurs.

Cependant je ne puis ne pas parler ici d'un certain nombre de chansons qui ont une célébrité particulière et qui la méritent, bien que ce soit inégalement. On me reprocherait de ne leur avoir pas donné place dans ce volume. Ce sont, entre

autres, *les Fraises*, *le Mirliton*, *Une Maison tranquille* ou les « petits agneaux, » *le Sire de Framboisy*, *Pandore* et *La-ï-tou*. Ce qui n'a pas ajouté médiocrement à la popularité de ces chansons, c'est le nombre vraiment incroyable d'imitations ou de parodies qu'on en a fait. Je dis plus, c'est que, contrairement à ce qui a lieu communément, les imitations valent quelquefois mieux que les modèles. Il y a de ces heureux esprits qui se rendent propres les idées d'autrui et qui n'excellent qu'à les mettre en œuvre. Je comprends donc qu'en certaines associations littéraires où les uns fournissent la pensée, les autres la traduisent, on parvienne à produire un livre où, à défaut de qualités d'un ordre supérieur, on trouve au moins de l'unité. Cependant celui qui sait s'exprimer se tirera plutôt d'affaire seul que celui qui ne sait que penser.

Comme les *Chevaliers du crochet*, cités plus haut, les *Fraises* sont tirées d'une pièce de théâtre (1). Il n'en est pas de même des autres, bien qu'une ou deux y aient été chantées dans les entr'actes. En tout cas, si elles ne sont pas exclusivement de mon ressort, il ne faut pas me quereller là-dessus. Je les ai entendues plus souvent dans la rue qu'à la scène ou dans les salons. Elles

(1) *Le Bijou perdu*, paroles de MM. Leuven et de Forges musique d'Adolphe Adam.

ont donc ici leur place; seulement elles y occuperont la première.

LES FRAISES

Ah! qu'il fait donc bon, qu'il fait donc bon
Cueillir la fraise,
Au bois de Bagneux,
Quand on est deux, quand on est deux!
Mais quand on est trois, quand on est trois,
Mamzell' Thérèse,
C'est bien ennuyeux,
Il vaut bien mieux
N'être que deux!
Ah! qu'il fait donc bon, qu'il fait donc bon
Cueillir la fraise,
Au bois de Bagneux,
Quand on est deux, quand on est deux!

Ah! mamzell', mamzelle,
Si vous vouliez m'entendre,
Sans vous offenser,
Vous m' laisseriez prendre un baiser!...
— Pas d' ça, monsieur Blaise,
Ou, vrai comm' je m'appell' Thérèse,
J' vous dévisag'rais
Et ça nuirait à vos attraits.
Ah! qu'il fait donc bon, etc.

Ah! mamzell', mamzelle,
Comment vous rendre moins sévère?
J'ai des procédés;
Que faut-il faire? Répondez!
— Parlez à ma mère,

Et menez-moi chez le notaire!
Un bon conjungo
Puis nous chanterons en duo :
Ah! qu'il fait donc bon, etc.

Voici une imitation faite par un chansonnier populaire, M. Villeneuve, non pas l'ancien auteur de vaudevilles, mais son homonyme :

RÉPONSE DE MAM'SELLE THÉRÈSE

PAROLES DE VILLENEUVE

Ah! qu'il est donc bon, qu'il est donc bon,
Le pauvre Blaise.
Quand il tourn' les yeux
Pour paraître plus amoureux,
Surtout quand il m' dit : Si vous saviez,
Mamzell' Thérèse,
Combien j' suis heureux
Lorsque le soir nous n' sommes que deux!
Ah! qu'il est donc bon, qu'il est donc bon,
Le pauvre Blaise,
Quand il tourn' les yeux
Pour paraître plus amoureux.

Ah! mamzell', mamzell',
Me dit-il d'un air tendre,
J' voudrais, sans affront,
Placer un baiser sur votr' front!
Mais je lui réponds :
A c't honneur-là n' faut pas prétendre;
Ces chos's-là, chez nous,

Ne s'accordent qu'à son époux.
Ah! qu'il est donc bon, etc.

Ah! mamzell', mamzell',
Ajoute-t-il encore,
Mon amour est pur,
Pourquoi donc prendre un air si dur?
Depuis que je suis né,
Foi de Blaise! je vous adore.
Cédez à mes vœux,
Si vous voulez que j' sois heureux.
Ah! qu'il est donc bon, etc.

Ah! mon pauvre Blais',
Vraiment je vous admire
De vous fair' tant d' mal
Pour prendre un air sentimental!
Cessez vos discours,
Desquels je ne fais que de rire,
Vous devez bien l' voir;
Là d'ssus j' vous souhait' le bonsoir.
Ah! qu'il est donc bon, etc.

J'aimerais presque mieux l'imitation que le modèle, si le choix en pareille rencontre n'était indifférent.

Mais je défie qu'on imite le *Sire de Framboisy*. On a osé pourtant l'essayer; on a fait je ne sais quelle réponse de madame son épouse, je ne sais quelle histoire de monsieur son fils, plus absurdes l'une que l'autre. On a cru sans doute qu'il fallait à cette plaisanterie adorable et d'un genre jus-

qu'alors inconnu, cette preuve de plus de son mérite supérieur; mais elle n'en avait pas besoin, et si quelque jour les grands événements et les grands écrits laissent un peu de loisir à la postérité, elle ne sera que juste en disant quelques mots aimables de ce petit chef-d'œuvre.

LE SIRE DE FRAMBOISY

LÉGENDE DU MOYEN AGE

PAR MM. E. BOURGAT ET LAURENT DE RILLÉ

Au bruit retentissant de ma grande trompette.
Du bugle et du saxhorn, venez, petits et grand,
Peuple, bourgeois, manants,
Venez prêter l'oreille à mon historiette,
Elle contient pour tous de hauts enseignements.
Or donc, oyez! oyez! oyez!
Ce qui veut dire : écoutez! écoutez!

(Il se mouche sur le dernier accord. — Avec emphase et d'un ton héroïque.)
Avait pris femme le sir' de Franc-Boisy. (*Bis.*)
(Avec regret. — Voix cassée de vieillard.)
La prit trop jeune... bientôt s'en repentit. (*Bis.*)

(D'un air belliqueux.)
Partit en guerre pour tuer les ennemis.
(D'un air piteux et boitant.)
Revint de guerre après sept ans et d'mi.

(D'un air ébahi.)
De son domaine tout l' monde était parti.
(Avec anxiété.)
Que va donc faire le sir' de Franc-Boisy?

(D'un air effaré.)
Chercha sa femme trois jours et quatre nuits.
(Avec indignation.)
Trouva Madame dans un bal de Paris.

(Le sire de Franc-Boisy. — Voix sourde et cuivrée d'un tyran basse-taille)
— Cordieu! madame, que faites-vous ici?
(La dame de Franc-Boisy. — Voix de fausset. — Avec coquetterie.)
— J' dans' la polka avec tous mes amis.
(Le Sire, avec une fureur croissante.)
— Cordieu! madame, avez-vous un mari?
(La Dame, d'un air folichon et satisfait.)
— Je suis, monsieur, veuve de cinq ou six.
(Le Sire, avec exaspération.)
— Corrrdieu! madame, cett' vie-là va fini'!
(La Dame, suffoquée et effrayée.)
— Qui êt's-vous doncque pour me parler ainsi?

(Le Sire, d'une voix foudroyante.)
— Je suis lui-même... le sir' de Franc-Boisy!
(Avec une précipitation effarée.)
La prend, l'emmène au château d' Franc-Boisy.
(Explosion criarde)
Lui tranch' la tête... d'un' ball' de son fusil.
(Parlé, pendant la ritournelle.)
Hélas!

MORALITÉ.

(D'un air piteux.)
De cette histoire, la moral' la voici : (*Bis.*)
(Gaiement.)
A jeune femme il faut jeune mari! (*Bis.*)

—

LE MIRLITON

FARIBOLE

PAROLES DE J. VOILIER, MUSIQUE DE A. OLIVIER

M' trouvant un peu pompette,
A la fête d' Saint-Cloud,
Dimanch' j'ai fait emplette,
Moyennant mes quat' sous.
D'un très-joli mirlitir,
D'un très-joli mirliton,
C' qui fait que j' pus m'en r'venir,
L' cœur content, l'air folichon,
En jouant du mirlitir,
En jouant du mirliton,
En jouant du mir, du li, du ton, du mirliton.

C' soir-là, ma ménagère,
Trouvant que j' rentrais tard,
J' lui dis : Écout', ma chère,
J'apport' pour le moutard,
Un joli p'tit mirlitir,
Un charmant p'tit mirliton,
Là d'ssus, se mettant à rir',
Ma femm', qui change de ton,
Veut jouer du mirlitir,
Veut jouer du mirliton,
Veut jouer du mir, du li. du ton, du mirliton.

A ma portièr' qui r'clame
Deux termes de loyer,
L' lend'main j' réponds : Madame,
Je n'ai pour vous payer
Qu'un bel air de mirlitir,

Qu'un grand air de mirliton,
Si c'te monnai' peut suffir',
Ecoutez-moi tout du long...
Jouez-vous du mirlitir?
Jouez-vous du mirliton?
Jouez-vous du mir, du li, du ton, du mirliton?

Sa musique gentille
Met tous les cœurs en train,
Ell' fait danser les filles,
Ell' rend heureux l' gamin;
Grâce au joyeux mirlitir,
Grâce au joyeux mirliton,
On éprouve un vrai plaisir,
Qu' chacun goûte à sa façon,
En jouant du mirlitir,
En jouant du mirliton,
En jouant du mir, du li, du ton, du mirliton.

Puisqu'à la fin d' chaqu' chose,
Faut un' moralité,
Pour cell'-ci je propose,
A l'unanimité,
D' chanter : Viv' le mirlitir!
D' chanter : Viv' le mirliton!
Tâchez donc d' vous en souv'nir,
Faut, pour être heureux tout d' bon,
Faut jouer du mirlitir,
Faut jouer du mirliton,
Faut jouer du mir, du li, du ton, du mirliton.

—

UNE MAISON TRANQUILLE

CHANSON

PAROLES ET MUSIQUE DE CHARLES COLMANCE

REFRAIN.

Ah! eh! les p'tits agneaux,
Qu' est-c' qui cass' les verres?
Les poêlons, les fourneaux,
Les plats, les soupières?
Qu' est-c' qui cass' les pots?
Les p'tits, les gros,
Les brocs,
Les verres?
Qu' est-c' qui cass' les verres?
Qu' est-c' qui cass' les pots?

Je perche au poulailler,
Dans une citadelle;
C'est, du comble au premier,
Une immense querelle.
Loin de m'effrayer,
Quand j'entends ce remue-ménage,
Étant le plus sage,
Je leur crie à m'égosiller :
Ah! eh! les p'tits agneaux, etc.

Juste sous mon réduit,
Un ménage fidèle
Essayait cette nuit
Un lit nouveau modèle;
Pan! j'entends un cri,
Le couple tombe en défaillance;
Adieu la faïence,

Tout est cassé, brisé, meurtri!
Ah! eh! les p'tits agneaux, etc.

Au cabaret du coin,
Des buveurs intrépides,
En se montrant le poing,
Cassent les pichets vides;
Hardi, mes lapins,
Faites du bruit, cassez les vi res,
Décollez les litres...
Mais respectez ceux qui sont pleins.
Ah! eh! les p'tits agneaux, etc.

Lasse de son réchaud,
Le cordon bleu Palmyre,
Dans l'espoir du gros lot,
Casse sa tirelire.
Malgré ses joyaux,
Constance, voyant que sa glace
Lui fait la grimace,
En a fait dix mille morceaux.
Ah! eh! les p'tits agneaux, etc.

Leurs vases à la main,
Deux dames, mes voisines,
Se cognent en chemin
En allant aux... cuisines.
Tels deux avisos
Qu'un triste abordage submerge,
Au nez du concierge,
Le choc a brisé leurs vaisseaux.
Ah! eh! les p'tits agneaux, etc.

Moi, quand j'ai le nez dur,
Je regagne mon gîte;

En rentrant je suis sûr
D'entendre Marguerite.
Va, tu peux crier,
Jeter au vent torchons, serviettes;
Mais quant aux assiettes,
Halte-là! ça vaut un d'mi-s'tier..
Ah! eh! les p'tits agneaux, etc.

Enfin nous fournissons,
A la hotte, à la pelle,
Des monceaux de tessons,
Des débris de vaisselle.
Dieu! quel bacchanal!
C'est au point que le commissaire,
Un jour de colère,
A mis sur son procès-verbal :
Ah! eh! les p'tits agneaux, etc.

—

PANDORE

OU LES DEUX GENDARMES

PAROLES DE G. NADAUD

(Le brigadier doit avoir l'accent gascon, et Pandore l'accent alsacien)

Deux gendarmes, un beau dimanche,
Chevauchaient le long d'un sentier;
L'un portait la sardine blanche,
L'autre le simple baudrier.
Le premier dit d'un ton sonore :
« Le temps est beau pour la saison!
— Brigadier, répondit Pandore,
Brigadier, vous avez raison. » } *Bis.*

Phébus, au bout de sa carrière,
Put encor les apercevoir;
Le brigadier, d'une voix fière,
Troubla le silence du soir :
« Vois, dit-il, le soleil qui dore
Les nuages à l'horizon.
— Brigadier, etc. »

« Ah ! c'est un métier difficile :
Garantir la propriété,
Défendre les champs et la ville
Du vol et de l'iniquité.
Pourtant l'épouse qui m'adore
Repose seule à la maison.
— Brigadier, etc. »

« Il me souvient de ma jeunesse;
Le temps passé ne revient pas...
J'avais une folle maîtresse
Pleine de mérite et d'appas;
Mais le cœur... pourquoi? je l'ignore,
Aime à changer de garnison.
— Brigadier, etc. »

« La gloire c'est une couronne
Faite de rose et de laurier;
J'ai servi Vénus et Bellone;
Je suis époux et brigadier.
Mais je poursuis ce météore
Qui vers Colchos guidait Jason.
— Brigadier, etc. »

Puis ils rêvèrent en silence;
On n'entendit plus que le pas
Des chevaux marchant en cadence;

Le brigadier ne parlait pas.
Mais quand revint la pâle Aurore,
On entendit un vague son :
« — Brigadier, répondait Pandore,
Brigadier, vous avez raison. »

Voilà qui est charmant, chanté même par une voix éraillée ou qui lutte de tapage avec une voiture roulant sur le pavé; mais il faut dire que, chanté dans un salon et par le poëte en personne, cela est parfait.

Je n'en dirai pas autant du *La-ï-tou*; c'est une farce assez froide que la vogue a néanmoins consacrée. De plus, le *La-ï-tou* se chante sur la terre et sur l'onde, on dit même qu'il a pris naissance dans ce dernier élément, et qu'il est parti de là pour aller aux Folies-Dramatiques, où il figure dans la pièce des *Canotiers de la Seine*. A vérifier.

Il était un canot, le plus beau des canots;
Il n'avait qu'un défaut, c'était d'aller au fond de l'eau.
La-ï-tou tra la la la la la la la,
La-ï-tou tra la la la la. } *Bis.*

Dans ce canot j'ai mis ma femme, mon bottier
Et j'ai fourré dedans cinq ou six créanciers.
La-ï-tou tra la la la la la la la, etc.

Pour manger du goujon, un jour les v'là partis;
Mais le canot s'enfonce et les v'là tous engloutis.
La-ï-tou tra la la la la la la la, etc.

Me v'là veuf de ma femm', j' vas trouver un ami,
Et nous allons tous deux à la sall' Barthélemy.
La-ï-tou tra la la la la la la la, etc.

Mais qu'est-c' que j' vois d'abord? c'est mon affreux [bottier,
Payant de la chartreuse à mon infidèle moitié.
La-ï-tou tra la la la la la la la, etc.

J' veux m' sauver, mais j' vois, tous bien ressuscités,
Mes créanciers d'mandant des nouvelles de ma santé.
La-ï-tou tra la la la la la la la, etc.

Bref, avec ce canot j'ai perdu mon bottier,
J'ai perdu mon épouse et j'ai gardé mes créanciers.
La-ï-tou tra la la la la la la la, etc.

Que ceci vous apprenne, ô pécheur endurci!
Que tôt ou tard toujours le crime doit être puni.
La-ï-tou tra la la la la la la la, etc.

L'auteur de la chanson est un garçon charmant,
Et tous ceux qui l'écoutent le sont également.
La-ï-tou tra la la la la la la la, etc.

Le peuple a de grandes prétentions à être philosophe; il faut avouer aussi que la plupart du temps il en a grand besoin. Les chansons des rues offrent çà et là des lambeaux de sa philosophie; quelques-unes même ont pour objet spécial de la définir et de donner l'énumération des différents articles dont elle se compose. C'est quelquefois la philosophie de la résignation; c'est le plus souvent

celle de l'insouciance et du débraillé. Chanter, rire et boire quand on a du chagrin, faire de même quand on craint d'en avoir; jouir au jour le jour et détourner les yeux du lendemain; aimer la fillette, épouser le plus tard possible, se moquer du créancier, enfin, et c'est l'inévitable couplet final de toute chanson à boire, narguer la mort; telles sont les principales vérités du catéchisme philosophique dont le peuple a les oreilles rebattues, et qu'il sait, personne n'en doute, mieux que celui du diocèse.

Je chante; (*Bis.*)
Et narguant toujours le destin,
Je chante (*Bis.*)
Soir et matin,

Au diable la mélancolie
Qui peut abréger notre vie!
Moi qui tiens à vivre longtemps,
Je bannis soucis et tourments,
Et, vrai Roger Bontemps,
Je chante, etc.

Aux maux que le ciel nous envoie,
Toujours moi j'oppose la joie,
Et. sans jamais m'inquiéter,
Sans gémir et sans m'attrister,
Pour mieux les supporter,
Je chante, etc.

Si quelque créancier avide
Vient chez moi quand ma bourse est vide

Et me dit, en homme exigeant :
De suite il me faut de l'argent !
A son nez, ricanant,
Je chante, etc.

Quand viendra la Parque cruelle
De mes jours couper la ficelle,
Jusqu'à la fin bravant le sort,
Je veux, à l'heure de ma mort,
Vous répéter encor :
Je chante, etc.

LEPANGLE.

—

Allons, joyeux drilles,
Rions du sot
Qui n'a pas un défaut.
Bon vin et jeunes filles,
Voilà ce qu'il nous faut.

Pour jouir est-il besoin d'avoir
Tout l'or de la Banque?
Non, morbleu ! le soleil se fait voir
Partout jusqu'au soir.
Point de gêne en ce jour de gala,
Moquons-nous de qui nous blâmera,
Et si l'argent manque,
Nos effets sont là.
Allons, joyeux drilles, etc.

Aux belles d'un joyeux partisan
De nos peccadilles,
Gardons-nous de lancer en passant
Un trait séduisant ;
Mais de ces bigots dont les sermons,

Osent nous comparer aux démons,
Enlevons les filles,
Et d'eux nous rirons.
Allons, joyeux drilles, etc.

Mais ne donnons jamais notre nom
A fillette aimable,
Car il vaut mieux être à Charenton,
Que mari Caton.
Amis, regardez autour de vous,
Voyez quel est le sort des époux,
Un tourment semblable
Est-il fait pour nous?
Allons, joyeux drilles, etc.

Morbleu! nous perdons tous nos instants
Et Momus en gronde;
N'allons pas le fâcher plus longtemps :
Partons, il est temps.
Aujourd'hui, nargue du genre humain,
Jetons le plaisir à pleine main,
Et la fin du monde
Peut venir demain.
Allons, joyeux drilles, etc.

EUG. PETIT.

Ce ne sont là, sans doute, que d'insipides lieux communs, et, au fond, peu engageants; ce n'est même pas une philosophie qui cherche à faire des prosélytes, c'est tout bonnement un rabâchage aussi vieux que le monde, mais qui malheureusement, à cause de son ancienneté même, et parce qu'il semble consacrer l'empire de certains pen-

chants non moins déplorables que faciles, passe pour exprimer des vérités reçues et qui ne sont pas sujettes à contradiction.

Ces *vérités* toutefois n'ont pas leur source dans un sentiment d'égoïsme; elles sont nées de ce préjugé qu'il faut des compensations telles quelles aux misères de la vie, et de cette erreur que, pour que ces compensations soient sensibles, efficaces, il faut que le plaisir qu'on y recherche l'emporte en vivacité, sinon en durée, sur les maux auxquels elles servent de contrepoids. D'ailleurs le peuple est plein de charité. Connaissant les privations mieux que personne, il compatit davantage à celles de ses égaux, et ce sentiment, d'ailleurs presque toujours mêlé d'ostentation, est un des plus fréquents qu'il éprouve; il le laisse percer même dans les chansons où il fait bon marché des principes les plus respectables.

Petits et grands qui pouvez, sur la terre,
Faire le bien, faire la charité,
Que votre cœur soulage la misère,
Séchons les pleurs, calmons l'adversité,
Ah! donnons tout, l'humanité l'ordonne.
Qu'importe, amis, si nous n'offrons qu'un peu!
Donnons toujours, quand c'est du cœur qu'on donne,
Faire le bien c'est honorer son Dieu.

Assise, hélas! près de notre demeure,
Tendant à tous une tremblante main,

Vois, mon enfant, cette femme qui pleure;
Tiens, porte-lui vite ce peu de pain.
Vois sur son sein, vois sa petite fille,
Portant ses mains pour y chercher du feu;
Va, ce secours peut sauver sa famille.
Faire le bien c'est honorer son Dieu.

EUG. LECART.

—

Je venais de chez le notaire
Avec cent écus bien comptés,
Quand, près de la mare à Jean-Pierre,
J'ai vu... c'est bien triste, écoutez :
J'ai vu que. pour un pauvre terme,
Son maître, vieillard inhumain,
Faisait tout vendre dans la ferme
Et qu'il l'en chasserait demain.

REFRAIN.

Je suis riche avec ma Thérèse;
Mais lui, pauvre homme, il n'a plus rien :
On doit avoir le cœur à l'aise
Quand on peut faire un peu de bien!

Ne pouvant pas fléchir l'avare
Qui gronde et menace toujours,
En son désespoir, dans la mare.
Jean-Pierre allait finir ses jours.
Là-haut le bon Dieu qui m'écoute,
En me plaçant sur son chemin,
Dans son malheur voulait sans doute
Qu'un ami lui tendit la main.
Je suis, etc.

Tiens, lui dis-je, prends cette somme,
En serai-je plus malheureux?
Mais croirait-on que le pauvre homme
Voulait faire l'orgueilleux?
Quand j'y songe, cruelle épreuve!
Si j'avais pris par les moulins,
Sa femme aujourd'hui serait veuve,
Ses petits enfants orphelins.

C'était la dot de ma Thérèse,
J'ai tout donné, je n'ai plus rien;
Mais comme on a le cœur à l'aise
Quand on a fait un peu de bien!

ANONYME.

Le peuple ne sent pas moins vivement l'amitié, et, comme elle est plus étroite entre hommes qui souffrent des mêmes peines, qui luttent contre les mêmes obstacles, elle est de sa part ou plus indulgente ou plus aveugle. Dans les actes qui en offensent la délicatesse, il ne voit que des espiégleries, et dans les vices qui la dégradent, un abus du sans gêne et de la familiarité. Il me semble que la jolie *bluette* qui suit (c'est ainsi que M. A. Dalès appelle sa chanson) donne une idée aussi exacte que plaisante de ce genre d'amitié :

LES DEUX AMIS

AIR : Scène de comédie, ou Gn'y a plus d'huile dans la lampe.

Paul, se promenant un lundi,
Disait à son ami :

La loupe a pour toi des attraits,
  Tu vis en vrai bohème.
  Ah! quel flâneur tu fais!
  T'es mon ami tout d' même.

Tu bois du jus du bois tortu
  A bouche que veux-tu,
Usant, pour licher à longs traits,
  De plus d'un stratagème.
  Ah! quel pochard tu fais!
  T'es mon ami tout d' même.

Lorsque tes poches sont à sec,
  Pour régaler ton bec,
Pour me flatter tu t' mets en frais,
  Ta douceur est extrême.
  Quel carottier tu fais!
  T'es mon ami tout d' même.

Tu peux manger à ton dîner,
  Et ça sans te gêner,
Un gigot, deux ou trois poulets,
  Et douze pots de crème.
  Ah! quel glouton tu fais!
  T'es mon ami tout d' même.

Lorsque nous jouons au piquet,
  Crac! tu fais le paquet;
Gagner et ne perdre jamais
  Fut toujours ton système.
  Ah! quel tricheur tu fais!
  T'es mon ami tout d' même.

S'il te fallait ne plus mentir,
  J' crois qu' t'aim'rais mieux mourir.

Tu fais des cancans, des caquets
Avec un goût suprême.
Ah! quel blagueur tu fais!
T'es mon ami tout d'même.

Il fut un temps, et il n'est pas encore très-éloigné, où, tout en faisant un éloge pompeux et pathétique du travail, on ne laissait pas d'insinuer à l'ouvrier que celui dont il tirait sa subsistance n'était pas l'œuvre de sa volonté, mais bien un impôt levé sur lui par certaines gens qui s'engraissaient de ses sueurs, et jouissaient en ne travaillant pas. C'est ce qu'on appelait l'exploitation de l'homme par l'homme. Il est resté quelque chose de cette doctrine menteuse et sinistre dans les chansons des rues. La couleur sans doute en est très-affaiblie; elle suffit néanmoins pour constater la persistance du préjugé. On parle toujours du travail avec respect, mais ce respect a je ne sais quoi de forcé, de grimaçant, pareil à celui du subordonné à l'égard du supérieur dont il dépend, et sans le bon plaisir duquel il ne saurait garder sa place. Il est vrai pourtant que cette manière d'envisager le travail est une exception. Le plus souvent on le chante comme une loi de la nature, un plaisir ou un bienfait. Appuyons ceci de quelques exemples :

REFRAIN.

Bons ouvriers au courage énergique,
Du paresseux soyez l'épouvantail;
Chantez en chœur ce chant patriotique :
  Gloire au travail! gloire au travail!

Honneur à vous, travailleurs de nos villes,
Vous dont les bras portent de lourds fardeaux,
Au genre humain vous vous rendez utiles,
Vous travaillez le bois et les métaux.
Le ciel bénit votre mâle courage,
En travaillant vous êtes bien heureux,
Car chaque soir, revenant de l'ouvrage,
Vous fredonnez quelques refrains joyeux.
  Bons ouvriers, etc.

Travaillez donc, bons pères de famille,
Pour élever vos chers petits enfants;
Sur vos genoux, votre petite fille,
Vous comblera de ses remerciements.
Vos jeunes fils, d'un exemple si sage,
Avec bonheur se souviendront toujours,
Et lorsqu'enfin vous serez au vieil âge,
Par leur travail ils charmeront vos jours.
  Bons ouvriers, etc.

VICTOR GAUCHER.

—

Au paresseux livrons toujours bataille,
Grand ennemi de la société;
Car, s'il se plaint de coucher sur la paille,
C'est un malheur par lui bien mérité
Dans nos chantiers, usines et fabriques
Dès le matin rendons-nous à l'appel.

En conduisant nos grandes mécaniques,
Chantons d'accord ce refrain fraternel :
Ouvriers, etc.

Dieu nous a dit par la voix des apôtres :
Faibles ou forts, étant à l'atelier,
Doivent s'aider et les uns et les autres,
C'est le devoir du loyal ouvrier;
Soulageons-nous, amis, comme des frères,
En observant du droit le gouvernail;
Car nous avons des enfants et des mères
Qui de nos bras attendent le travail.

ANTOINE REMY.

—

Pour le travail Dieu m'a mis sur la terre,
Et je bénis le rang qu'il m'a donné;
Je suis enfant de la classe ouvrière,
Et mes deux bras me rendent fortuné.
De la grandeur mon âme est peu jalouse,
Car un palais ne vaut pas l'atelier,
Et je me dis en regardant ma blouse :
Voilà l'habit de l'honnête ouvrier.

Autre fragment d'une pièce plus relevée, plus dramatique, plus propre à faire sentir le prix du travail, à fuir les occasions qui peuvent en détourner :

LE GRAND SAINT LUNDI

Pour saint Joseph, Lundi, plus de pratique;
De saint Éloi les soufflets ne vont plus;
De saint Crépin on ferme la boutique;

A sainte Barbe on préfère Bacchus!
Une fois l'an. ô bons saints, on vous fête :
C'est bien assez; n'êtes-vous pas contents?
Pour saint Lundi, ce serait malhonnête :
C'est le patron de tous les bons enfants.

Hélas! j'entends une femme qui pleure
Et des enfants qui demandent du pain.
Bien tard, je vois rentrer dans sa demeure,
En trébuchant, le maître souverain.
Il gronde, il jure, il fait le tintamarre;
Il bat son chien, sa femme, ses enfants.
Est-ce un démon qui revient du Tartare?
De saint Lundi c'est un des bons vivants.

Beaux habits noirs, blanches robes de noces,
Bagues, colliers, ô bien-aimés bijoux!
Quoi! des gourmands, quoi! des buveurs féroces
Vous ont portés au Mont... pour quelques sous!
Oui, saint Lundi possède son calvaire
Où vient couler le sang de l'ouvrier;
De ses sueurs on y fait l'inventaire :
Ah! saint Lundi c'est un cruel fripier!

O mes amis! allons vite à l'ouvrage :
C'est le travail qui donne le bonheur,
Les bras nerveux, la santé, le courage
Et la gaieté, cet aliment du cœur.
Ne rions plus du repos du dimanche :
A notre bourse il n'est jamais fatal;
Sur saint Lundi prenons notre revanche,
Car ce coquin nous mène à l'hôpital.

Jadis le Christ, pour nous donner l'exemple,
A manié la hache, le ciseau.

Dans l'atelier, — heureux qui le contemple, —
O mes amis, que le Christ était beau!
Par ses labeurs il a purgé le monde
Des vils tyrans qui l'avaient garotté;
Puis il a mis dans notre main féconde
Tous les outils de notre liberté.

P. Rogron.

Il serait à souhaiter que, dans les chansons des rues, on montrât autant de respect pour le mariage que pour le travail; mais la plupart du temps il n'en est rien. Les personnages qui y sont mis en scène font peu de cas de la ménagère en général et des leurs en particulier. L'aimable créature qui devient l'épouse de l'homme du peuple, ne tarde guère non plus à devenir le témoin journalier de ses désordres, et par conséquent un hôte incommode, une ennemie et enfin un remords. Soit qu'elle se plaigne, soit qu'elle souffre et se taise, ses plaintes sont insupportables et son silence menaçant. Tous les jours en tête à tête avec cette femme à la fois sa victime et son juge, que fait un jour le mari, contrarié d'une part dans la satisfaction de ses passions mauvaises, enhardi de l'autre par l'autorité que lui reconnaît la loi et qu'il est toujours prompt à invoquer? Il lève la main et frappe. Ce n'est pas que le peuple ne se rende bien compte de la faiblesse des femmes, et qu'il ne condamne, quand il est de sang-froid,

toute violence exercée contre elles; mais un mouvement de colère, une fausse honte, ou simplement le dépit lui font oublier vite ce bon sentiment, et sa pratique dément sa théorie. Il n'admet pas d'ailleurs, et il est très-entêté là-dessus, que la raison de la femme puisse prévaloir sur celle de l'homme; la faiblesse qu'il voit dans sa constitution, il la voit dans son cerveau, et il faut qu'elle lui fasse croire que les motifs qu'elle lui oppose sont les siens propres pour qu'il les adopte. Je pourrais citer cent couplets qui justifient ce que j'avance; je me borne à une chanson où, sous une forme aussi gaie que le fond en est triste, l'auteur anonyme fait assez prévoir ce qu'il adviendra de son ménage, par le détail des procédés dont il se propose d'user envers sa moitié :

LA PRÉVOYANCE

Air connu.

Assez longtemps, en joyeux sans-souci,
J'ai fait sauter ma vaisselle de poche;
Je suis garçon, mais demain, Dieu merci,
J'épouse Lise, et Lise est sans reproche.
Que parmi vous, messieurs, plus d'un vaurien
Jette sur moi la maligne épigramme;
Moi maintenant qui n'ai presque plus rien,
Je le conserve pour ma femme.

Ma vieille tante, en mourant, m'a laissé
Un sansonnet pour unique héritage.

Un savetier m'en offrait, l'an passé,
Trois francs dix sous sans exiger la cage.
Vendre un oiseau qu'on m'apporta du Pec,
Et le priver du peu d'air qu'il réclame!
Oh! non, jamais j' n'aurai le cœur si sec,
Il dit si bien : Veux-tu taire ton bec!
Je le conserve pour ma femme.

J'aimais jadis un caniche à poil ras,
Et vous savez si l'espèce en est rare;
Nous nous aimions, mais, un matin, hélas!
Mon chien se noie au milieu d'une mare.
Des souvenirs parfois savent toucher,
Il m'en reste un de mon pauvre Pyrame :
C'est un gourdin que j'ai soin de cacher.
Qui bien souvent l'empêcha de broncher,
Je le conserve pour ma femme.

En visitant mon trousseau, lundi soir,
J'ai retrouvé, sous une vieille veste,
Un drap de lit qu'un jour de désespoir.
Je préparai pour un destin funeste.
Son aspect seul, je crois, peut attendrir
Tel qui rirait du dénoûment d'un drame;
Il était là, tout prêt à me servir,
Non pour coucher, mais pour m'ensevelir.
Je le conserve pour ma femme.

La religion, dans nos chansons, est presque aussi cavalière que la philosophie; elle ne saurait s'y passer d'une forte dose de paganisme. C'est de tradition et comme l'essence du genre. Tant qu'on chantera le vin, l'amour et la guerre, il sera diffi-

cile de n'en pas invoquer les anciens patrons, Mars, Vénus et Bacchus. Souvent, sans intention de moquerie, mais faute de jugement, de goût et un peu de sens moral, on présente sous une forme plaisante ou burlesque, des traits puisés dans nos histoires sacrées; tantôt on les amalgame avec d'autres tirés des histoires profanes, comme s'ils provenaient d'une même source et pouvaient servir aux mêmes applications; tantôt on en déduit des conséquences impertinentes, ou on en fait l'objet de rapprochements quelquefois scandaleux. Par exemple :

LE FRUIT DÉFENDU

PAROLES DE MARIUS DUCHAMP

AIR du Dieu des bonnes gens.

Notre mère Ève, espiègle et fort gourmande,
Apercevant ce fruit, dit tout à coup :
On pourrait bien, sans redouter d'amende,
En un clin d'œil satisfaire son goût.
Si tu permets?... Adam lui dit : Ma blonde,
De commencer que l'honneur te soit dû.
Et patatrac, ce qui perdit le monde,
C'est le fruit défendu ! (*Bis.*)

Sexe charmant que j'honore et que j'aime,
Permettez-moi d'ici vous mettre en jeu,
Observez-vous, tâchez, dans le carême,
N'avoir jamais l'oubli des lois de Dieu.
Sanctifiez ce temps par l'abstinence,

Que votre amour soit aux cieux suspendu.
C'est le moment de garder l'innocence
Pour le fruit défendu. (*Bis.*)

Mais d'où te vient ce visage si pâle?
En vérité, tu frappes chez les morts.
Je ne vois plus cette vigueur si mâle
Que j'admirais jadis en tout ton corps.
Je le comprends, de l'amour invalide,
Mon pauvre ami, dans ce chemin perdu,
Là tu suivais un trop dangereux guide
Pour le fruit défendu. (*Bis.*)

Cependant, au fond de toutes ces chansons, il n'y a ni parti pris d'insulter à la religion, ni incrédulité proprement dite. Dieu y est loué, chanté sur un ton respectueux, quoique assez familier, et avec plus de confiance dans sa miséricorde que de crainte de sa sévérité; il n'y est ni méconnu, ni moqué. Mais parce qu'il est reçu, dans la chanson, d'en user ainsi avec le bon Dieu, les chansonniers croiraient sans doute manquer à leur profession, s'ils ne suivaient avec une obéissance aveugle et moutonnière les règles de cette poétique sans cérémonie.

Il en est aussi parmi eux qui non-seulement parlent de Dieu comme il convient, mais chantent les fêtes et les mystères de la religion chrétienne, les actes de ses martyrs et confesseurs, avec une foi qui ne laisse pas d'équivoque. J'ai remarqué

surtout cette disposition dans les chansons qui nous viennent du Midi, comme de Lyon, de Marseille, d'Avignon, d'Aix, d'Agen, de Limoges et de Toulouse. Elles sont plus nombreuses qu'on ne pense. Ce ne sont pas non plus des cantiques; ce ne sont pas davantage des pièces écrites sous l'influence et ayant le cachet de telle ou telle congrégation, ce sont de vraies chansons, émanées de chansonniers qui travaillent pour la rue, qui ont de la foi et qui la confessent. J'en citerai deux qui me tombent sous la main :

L'APOTRE

Sur les degrés d'un portique en ruines,
Un homme jeune, entouré de vieillards,
D'un nouveau maître enseignait les doctrines;
C'était du temps où régnaient les Césars.
Oui, disait-il, frères en Dieu nous sommes,
Venez à nous, bien douce est notre loi :
C'est l'indulgence et le salut des hommes,
La charité, l'espérance et la foi.
Et du forum aux saintes basiliques,
On le suivait à toute heure, en tout lieu.
Ainsi l'Apôtre aux regards angéliques
Allait, semant la parole de Dieu.

Mais des maudits le frappèrent de pierres.
Meurs! criaient-ils en le frappant encor :
Ferme à jamais la bouche et les paupières.
Meurs! laisse-nous nos dieux de marbre et d'or.
— De ces fureurs que votre foi vous donne,

Mon Dieu, dit-il, ne vous punira pas :
Vous me frappez; moi j'oublie et pardonne;
Pour vous mon cœur prie encore ici-bas.
Et sa voix douce, entonnant des cantiques,
Disait au monde un éternel adieu.
Ainsi l'Apôtre aux regards angéliques
Mourait, semant la parole de Dieu.

La vérité par sa voix faisait taire
Le faux savoir des docteurs impuissants :
Les malheureux et les grands de la terre,
Tous entendaient ses sublimes accents.
Oui, disait-il, l'encens et les hommages
Sont à Dieu seul : ouvrez, ouvrez les yeux!
Pour vous, un jour, esclaves, rois et mages,
Il ouvrira son royaume des cieux...
Sans redouter les peuples fanatiques,
Il passait seul, impassible, au milieu.
Ainsi l'apôtre, etc.

ANONYME.

—

LE PRONE D'UN VIEUX CURÉ DE CAMPAGNE

OU L'ANGÉLUS DU SOIR

PAROLES DE CARLE DANIEL

AIR du Caleb.

C'est l'heure où Dieu reçoit l'hommage
Des êtres et des éléments;
Les fleurs, les prés et le feuillage
Ont d'étranges frémissements.
Le lac rose mêle à la brise
La voix limpide de ses eaux;
La cloche chante dans l'église,
Le rossignol dans les roseaux.

Écoutez l'Angelus qui sonne :
Frères, priez!... Le jour finit;
Vous, méchants, le Dieu qui pardonne,
Et vous, bons, le Dieu qui bénit!

Vous savez la mauvaise année
Qu'ont vos voisins, mes bons amis?
Dans votre plaine fortunée
Ondule un océan d'épis.
Hier je vous lisais les apôtres,
Souvenez-vous de cette loi :
« Homme, ici-bas, sois pour les autres
Ce que tu veux qu'ils soient pour toi! »
Écoutez l'Angelus qui sonne, etc.

De vos cœurs chassez la vengeance,
Pardonnez à votre prochain;
Car aujourd'hui s'il vous offense,
Vous pouvez l'offenser demain.
Du pardon l'amour est le père,
L'amour est ce souffle de feu
Qui fit jadis, sur le Calvaire,
D'un homme mort renaître un Dieu!
Écoutez l'Angélus qui sonne, etc.

Prions donc d'une voix commune,
Pour nos sœurs, nos mères, nos fils,
Pour nos frères dans l'infortune,
Prions surtout, prions, amis,
Vous, garçons, pour votre chérie;
Vous, filles, pour un saint hymen..
Moi, votre vieux curé, je prie
Pour le bonheur de tous. — *Amen!*
Écoutez l'Angelus qui sonne, etc.

Je finis là cette longue revue. Si l'on a eu la patience de m'y suivre, on saura désormais à quoi s'en tenir sur ces productions éphémères qui font aujourd'hui les délassements du peuple, et qui donnent jusqu'à un certain point la mesure de ses besoins intellectuels; car, on aime à penser qu'à cet égard il ne se contente pas toujours de si peu. Ce qu'il y a de certain c'est que tel est l'ordinaire et comme le pain quotidien dont on alimente son esprit. J'ai dit, je crois, tout ce qu'il y avait à dire, j'ai dit du moins ce que je pensais de cette alimentation débilitante ou malsaine; il n'est pas nécessaire de me résumer; ce serait m'amuser à chercher des termes différents pour exprimer les mêmes choses. Je ne m'en sens pas plus le courage que je n'en sens l'utilité. Je constaterai seulement que ce genre de chansons est perfectible; je l'ai prouvé par des exemples. La vérité est qu'il est très-supérieur à ce qu'il était sous Louis XIII et ses successeurs jusqu'à la Révolution inclusivement. Le *statu quo* est impossible en France; tout y marche, tout y atteint son apogée, tout y décline et y meurt. La chanson des rues n'en est encore qu'au premier degré; nous ne vivrons sans doute pas assez pour voir le dernier.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH. 1.

14152912